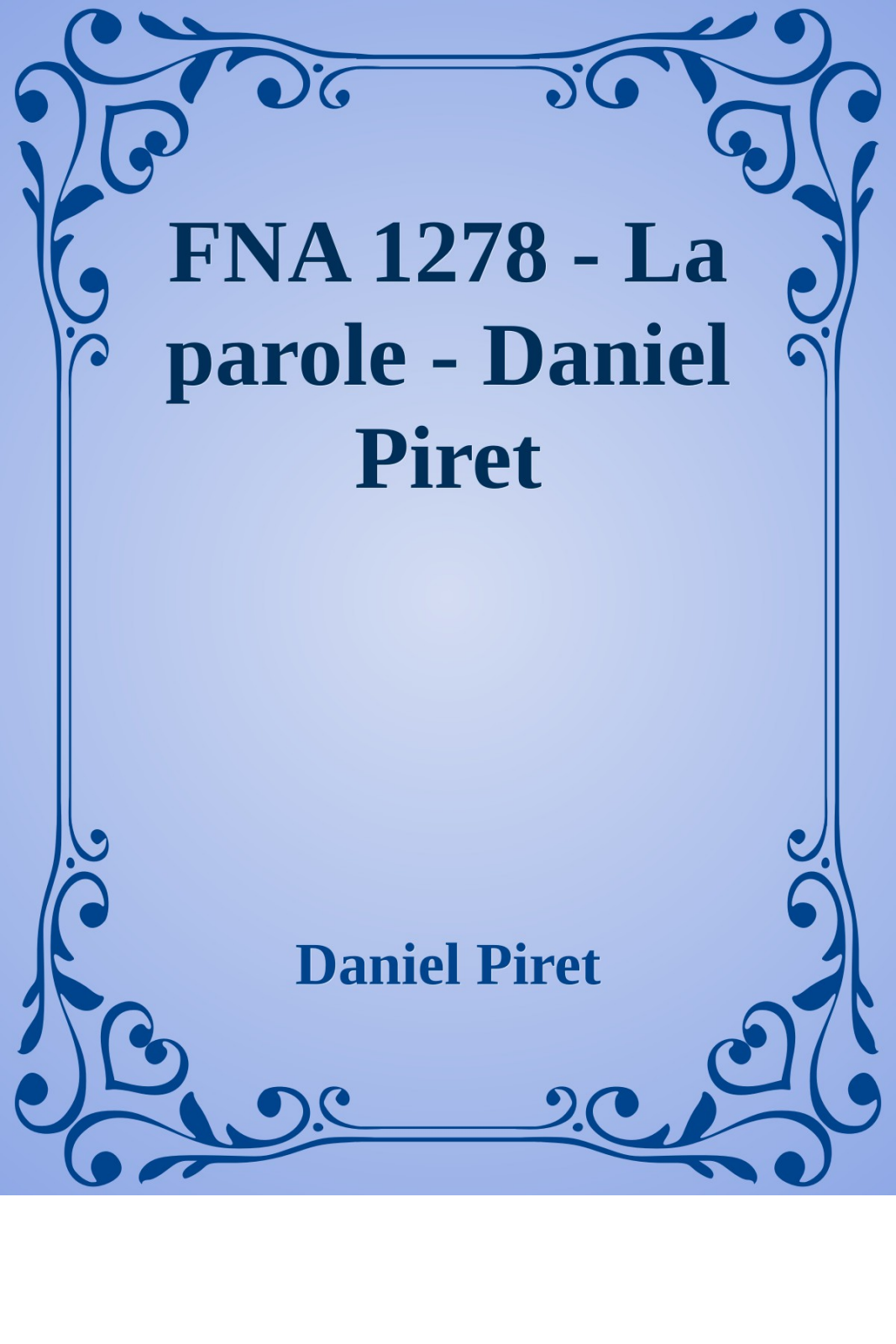


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

FNA 1278 - La parole - Daniel Piret

Daniel Piret

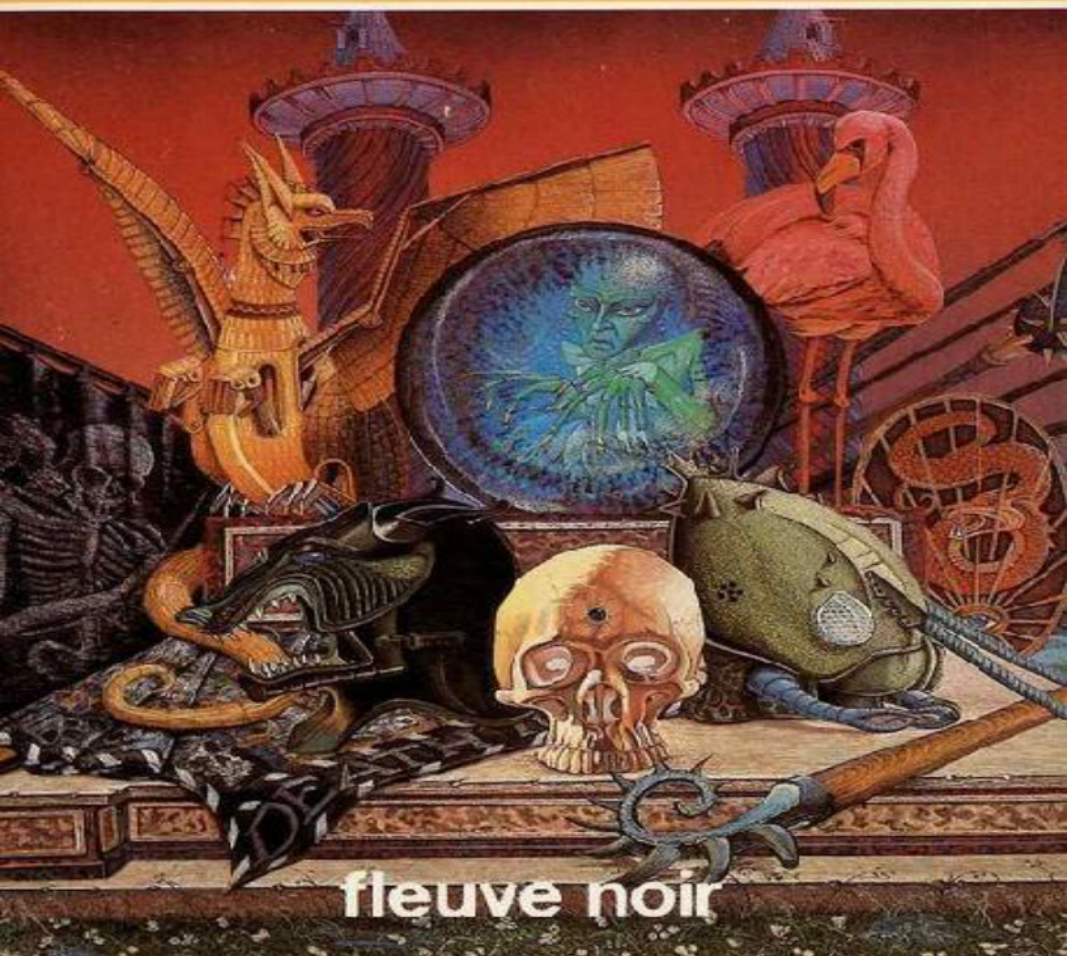
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

DANIEL PIRET

LA PAROLE



fleuve noir

DANIEL PIRET

LA PAROLE

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1984 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-02513-5

*L'hébreu est la seule langue qui soit comprise par les anges.
La matière est L'esprit devenu visible.*
Sepher ha Zohar

Nahach, le serpent équivaut numériquement à Massiah (Messie).

A Roger Leray

PROLOGUE

Rabbi Eliazar Ben Mosche posa son front moite de sueur contre la pierre du mausolée de rabbi Siméon Bar Yochay. Il resta longtemps immobile puis se releva lentement et ses yeux se fixèrent sur les pentes du mont Jarmak. Des sanglots s'étouffèrent dans sa gorge et il vacilla sur ses jambes.

Rabbi Eliazar était devenu l'être le plus dangereux que le monde ait jamais porté.

Rabbi Eliazar était capable de détruire la terre, non seulement la Terre, mais le cosmos tout entier. Il aurait voulu être mort ou bien n'être jamais né. Il ne pouvait pas se suicider car « la vie appartient à Dieu » ; mais Dieu lui-même avait dû se détourner du pauvre Tzadik

(1).

Il pensa, car il ne lui était pas interdit de penser.

— Pourquoi, Seigneur, pourquoi ?

Pourtant, il savait qu'il n'avait pas le droit de se plaindre ; il avait voulu savoir. Aujourd'hui, il savait ; il avait réalisé le rêve de générations de chercheurs et c'était une malédiction.

Oublier... Il aurait voulu oublier... C'était impossible !

Dormir. Il n'osait plus dormir ; il aurait pu parler dans son sommeil.

Ses besicles glissaient sur l'arête de son nez ; il ne pensait même pas à les remettre en place ; ses yeux fatigués clignaient sous la dure lumière du soleil ; ses yeux qui s'étaient usés à la lecture du *Talmud*, de la *Torah* et des rouleaux sacrés des cabalistes.

Tout à l'heure, il retournerait à Safed, il marcherait sur les pas des sages, ces sages qui disaient que le savoir du plus grand savant était comparable à l'espace éclairé par la lumière d'une bougie dans une immense caverne. Lui pouvait éclairer toute la caverne, si grande soit-elle. Il connaissait la parole même prononcée par Dieu pour créer le monde !

Il avait compulsé des milliers de livres, pratiqué le pilpoul ; la *Guémara*, la *Michna* n'avaient plus de secret pour lui. Il avait pratiqué la cabale Ma'assite (2) à l'instar des rabbins du Moyen Age. Ses intentions étaient pures. Il voulait guérir, soulager et il l'avait fait ; sa réputation de saint et de guérisseur avait largement dépassé les limites d'Eretz Israël, elle était mondiale. Rabbi Eliazar n'avait pas d'exclusive, il soignait tous les hommes, ne s'occupant ni de leur « race », ni de leur couleur, ni de leur religion.

Eliazar était un saint. Il aurait pu être grisé par ses pouvoirs, il en avait peur. Une peur panique. Dieu avait créé la matière ; les hommes eux aussi savaient créer de la matière. Ils avaient créé des éléments qui n'existaient pas à l'origine dans la nature, comme les plastiques, mais aucun d'entre eux n'avait réussi à créer la vie. Du moins jusqu'à Rabbi Eliazar... Un autre l'avait précédé quelques siècles auparavant, un rabbin d'une érudition telle qu'un empereur n'avait pas hésité à se déplacer jusqu'à Prague pour discuter avec lui toute une nuit (3). Un homme qui avait conçu le légendaire Golem.

Emet. Vérité. Met. Mort. Une simple lettre pouvait donner la vie ; un simple mot avait créé le monde ; un simple mot pouvait aussi le détruire.

Rabbi Eliazar connaissait ce mot.

Il savait aussi que nul être ne pouvait défaire ce que Dieu avait fait. Du moins il l'avait cru jusqu'à ce jour où, dans son « bureau » aux murs encombrés de livres, de rouleaux et de parchemins, il avait prononcé à voix basse le mot sacré, le mot ineffable. Le sol avait alors tremblé, une pluie de météorites s'était abattue sur la Terre et les astronomes affolés avaient vu la Lune s'incliner un peu plus sur son axe.

Depuis ce jour, Eliazar avait peur. Il hantait la synagogue, s'enroulait dans son tallith comme pour s'en faire un bouclier. Il se replongeait dans l'étude des Séphiroth Belimah, lettres magiques qui assurent l'ordre dans le monde créé.

Dieu avait créé le monde par la parole avec l'aide des lettres hébraïques.

*

* *

Elles dansaient devant ses yeux, ces lettres ineffables, en une sarabande infernale, décrivaient des cercles, formaient un visage, glissaient, rampaient comme un long serpent, comme celui du Gan Eden. A plusieurs reprises, Eliazar crut devenir fou. Il le souhaitait presque : la folie, c'était l'oubli.

Il avait quatre-vingt-quatre ans et on était en l'an 5759, l'an 1999 des chrétiens. Le total des chiffres formait 26 comme le symbole sacré. Un signe ? Eliazar en était persuadé, de grandes dates avaient jalonné l'histoire de son peuple et l'histoire humaine tout simplement. Ces dates nombres revenaient périodiquement en un cycle immuable.

La connaissance avait toujours été l'angoisse de l'homme, son espoir et sa hantise.

Aujourd'hui, l'un d'entre eux était parvenu à la connaissance totale, absolue et lui, Eliazar, obscur parmi les obscurs, était cet homme-là.

PREMIÈRE PARTIE

RABBI ELIAZAR BEN MOSCHE

CHAPITRE PREMIER

David Salz était heureux. Il avait toutes les raisons de l'être. Sa réussite était totale, sur tous les plans : social, professionnel et sentimental. A trente ans, c'était un garçon splendide, sportif, d'une intelligence brillante, ce qui n'est pas inconciliable.

David achevait de s'habiller. Il avait rendez-vous avec Katia à la sortie de son travail. Cette fois, il lui parlerait, lui ferait part de sa décision. Il y avait des mois qu'il attendait ce moment ; elle aussi l'attendait, mais n'en parlait jamais. Ils vivaient ensemble depuis près de deux années « comme mari et femme », disait Katia, mais ils n'étaient pas mari et femme !

David et Katia étaient de ceux qui attachaient encore une certaine valeur au mariage, non pas pour le « qu'en-dira-t-on », car il y avait bien longtemps que l'union libre était passée dans les mœurs. Pour eux-mêmes, tout simplement. Peut-être par un secret instinct de possession, il aurait aimé pouvoir dire « ma » femme comme elle aurait été heureuse de dire « mon » mari... et puis, ils voulaient des enfants.

Bien qu'ils soient détachés de toute « morale bourgeoise », l'un comme l'autre avaient été élevés selon certains principes. Ni l'une ni l'autre famille n'étaient religieuses, mais toutes deux faisaient preuve d'un attachement aux traditions, aux valeurs léguées par les ancêtres.

L'arrière-grand-père de David avait été rabbin et l'on en comptait plusieurs dans la famille de Katia ; cela laissait quand même des traces. « Assimilation » ne veut pas dire identification. Bien qu'ils n'y attachent aucune importance ou tout au moins qu'une importance relative, tous deux étaient conscients de leurs origines. Les préjugés avaient disparu (du moins on l'espérait) en cette fin de millénaire et personne n'en faisait état.

*

* *

Ils s'étaient connus à la faculté et, pour l'un comme pour l'autre, cela avait été « le coup de foudre ». Ils avaient su dès le premier instant qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils avaient étudié ensemble, se rendant l'un chez l'autre. Un jour, ils étaient devenus amants. Cela s'était fait simplement ; cela devait arriver ; c'était aussi normal que l'était le lever du soleil, l'arrivée du printemps ou de l'hiver.

Ils ne se quittaient jamais ; la joie de l'un était la joie de l'autre et leurs peines étaient communes.

David était biologiste, passionné par ses recherches mais curieux de tout. A la mort de son grand-père, celui-ci lui avait légué une importante bibliothèque « de vieux bouquins sans valeur » disait son père, un homme simple et bon, plus préoccupé par la coupe des costumes qu'il confectionnait avec amour depuis sa plus tendre jeunesse, que par la littérature.

Le jeune homme, lui, adorait les livres. C'était une véritable passion ; combien de fois n'avait-il pas rogné sur sa maigre bourse pour s'en offrir ? C'était un fouineur, un client assidu des bouquinistes. Il avait découvert de vieux traités d'alchimie, des essais, des ouvrages sans prétention d'hommes qui avaient un jour éprouvé le besoin de faire partager aux autres leurs sentiments, de leur faire part de leurs croyances, de leurs espoirs, ou de leurs peurs et de leurs angoisses. En lisant ces livres, David imaginait leurs auteurs. Comment était-il, cet homme persuadé de la visite d'extraterrestres, cet autre féru d'alchimie qui prétendait avoir percé les secrets de Nicolas Flamel le faiseur d'or, cet autre encore mort dans une effroyable misère et qui donnait les recettes pour devenir riche ou bien cet autre qui révélait de fantastiques secrets et dont les œuvres avaient été retirées des librairies sur l'ordre de quelque société aussi puissante que secrète ?

Un jour, par hasard, en fouillant dans le misérable trésor légué par son aïeul, il avait trouvé d'énigmatiques traités de cabale, il les avait parcourus d'un œil distrait d'abord puis de plus en plus intéressé. Il y avait tant de choses réelles dans les affirmations philosophiques de ces vieux rêveurs, tant de parallèles avec les réalités de la science d'aujourd'hui, qu'il ne pouvait plus s'agir seulement de coïncidences.

Il avait retrouvé les notes prises par son grand-père sur de vieux cahiers d'écolier, une petite écriture fine et serrée, des notes émaillées de dessins, de graphismes, de lettres hébraïques, de nombres. Un fatras apparemment sans aucun sens. Le travail de toute une vie, miraculeusement protégé pendant les années noires, échappé au feu, à l'eau, à la terre, à la folie destructrice des hommes.

A l'intérieur d'une vieille serviette de cuir bouilli, David avait retrouvé la correspondance échangée par son grand-père avec un rabbin cabaliste du nom d'Eliazar Ben Mosche. La correspondance s'étendait sur plusieurs années. Une vingtaine au total. Les deux hommes se faisaient mutuellement part de l'état de leurs recherches et de leurs découvertes. Des dizaines de lettres exprimaient leur désaccord sur la traduction ou l'interprétation, voire l'orthographe, d'un simple mot. « Complètement dingue ! » avait souvent pensé David.

Une phrase lue à plusieurs reprises l'avait frappé : « Le monde a été

créé par la parole. Celui qui retrouvera le mot prononcé par Dieu – béni soit son nom – pourra créer le monde, donner la vie ou la redonner. »

Il avait eu des sourires émus devant la candeur de ces deux êtres, mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir que des « candides » comme eux, il y en avait eu des centaines au cours des siècles et qu'il y en avait sans doute encore. Des hommes persuadés que l'histoire du monde, son passé, son présent, son avenir étaient écrits dans les livres sacrés transmis par les anciens depuis le début des temps.

Il avait existé (et peut-être existait-il encore) au Moyen Age une cabale pratique et les rabbins érudits de l'époque pensaient avoir découvert dans les écrits saints une partie des secrets concernant la création de la matière. Ils avaient réussi à modifier la matière ; certains étaient même persuadés qu'ils avaient été capables de créer la vie.

David n'était, bien sûr, absolument pas d'accord. Il était impossible de créer la vie. On avait recréé en laboratoire une cellule rigoureusement semblable, du moins le pensait-on, à la cellule originelle. Soumise aux mêmes conditions hypothétiques, bombardée de rayons, d'électricité, contrainte à toutes les sollicitations, elle était restée inerte.

Le jeune homme s'était intéressé de très près aux diverses tentatives – certains disaient des réussites – de donner la vie des cabalistes de ce Moyen Age, véritable bouillon de culture d'où était issue la science moderne. L'histoire (ou la légende) du rabbin Loew et de son Golem l'avait laissé perplexe. Il y avait beaucoup de points troublants. Les Nazis qui s'étaient acharnés non seulement à détruire un peuple, mais également à effacer toute trace de sa culture et de son savoir, avaient épargné la synagogue du rabbi Loew (4) et n'avaient pas touché à sa statue. Tous les régimes, qu'ils aient été de droite comme de gauche, avaient protégé cette synagogue. On disait même que des fouilles avaient été entreprises dans les fondations mêmes du vénérable bâtiment. Que cherchait-on ? Qu'espérait-on trouver ? Le Golem lui-même qui n'aurait pas été détruit et qui attendait le moment de se manifester à nouveau ?

Le Golem ! Un être fantastique fait d'argile comme l'avait été Adam. David s'était intéressé de près à cet argile, à ce « Romer » des cabalistes, cet élément qui, selon eux, aurait possédé la conscience, cet argile devenu, sous la pulsion divine, minéral, végétal, animal et enfin homme. Il alliait à la simplicité du don de lui-même, la malléabilité.

Il avait été frappé de la similitude des nombres-chiffres. Romer avait une valeur numérique de 248, comme Abraham qui, toujours selon certains cabalistes, avait créé des âmes. 248 comme le nombre de choses permises, 248 comme le nombre d'os et de ligaments dans le

corps humain.

*

* *

Katia, bien sûr, avait été folle de joie ; elle s'était jetée dans les bras de David et l'avait couvert de baisers au risque de provoquer un attroupement.

— Il faut tout de suite aller le dire à maman ! s'écria-t-elle en battant des mains comme une enfant.

— Tu ne crois pas que nous aurions pu rester tous les deux seuls ?

— Nous avons toute la vie, mon amour, et maman est âgée, elle attend depuis si longtemps... C'est idiot, David, mais j'aimerais que nous y allions et que tu demandes ma main à mes parents.

— Tu es incroyable ! s'esclaffa David en prenant la jeune femme par la taille et en la soulevant de terre. Quelle bourgeoise tu es !

— Je t'en prie, David ! fit-elle avec une moue à faire damner tous les saints du paradis.

— D'accord, d'accord ! Tu gagnes toujours ! Comment résister à des yeux pareils ?... Mais je n'ai même pas eu le temps de tout te dire... J'ai trouvé un job... Un très bon job. Je commence à la fin du mois, cela nous laisse le temps de nous marier et... de faire un petit voyage... Cela aussi se faisait... dans le temps !

— Je suis si heureuse, si heureuse que je ne sais plus que dire... que... que... j'ai envie de pleurer.

— Eh bien, pleure donc... si tu l'oses ! Allez, viens, on y va chez tes parents... Mais avant, nous allons prendre un verre... tous les deux... en amoureux.

— Toi, je te vois venir avec tes gros sabots ! fit-elle en riant.

*

* *

Ils s'étaient rendus l'après-midi même chez les parents de Katia qui ne savaient plus où donner de la tête.

— Je le savais... Je le savais, ne cessait de répéter la mère de Katia. C'est une cervelle, « notre » David. Que je suis heureuse qu'il ait trouvé une situation... C'est justice après tout le mal qu'il s'est donné... Encore un petit gâteau... Un gâteau au fromage... Une recette de ma mère... Elle était polonaise, vous savez.

— Macha, fiche-lui donc un peu la paix, tu veux, gronda la voix du père de Katia, et donne-nous plutôt un verre de vodka.

— Viens, ma Katioucka, dit la grosse femme, après avoir déposé un flacon sur la table basse. Je vais te montrer ton trousseau, car tu as un trousseau, tu sais !

Elle le savait, Katia, qui avait vu sa mère broder des soirées entières nappes, serviettes et draps. Elle ne put s'empêcher d'un geste d'attendrissement et déposa un baiser sur le front de sa mère toute

rouge de plaisir.

— Nous n'avons jamais été bien riches, tu sais. Ton père a travaillé dur pour t'élever, toi et ton pauvre frère, mais ce que j'ai de plus beau tu l'auras... Nous n'avons plus que toi à présent que... J'ai autre chose à te montrer, viens voir.

Elle l'emmena dans une petite pièce, là où la vieille femme, plus que conservatrice, entreposait toutes les choses usagées mais « qui pouvaient encore servir ». Dans l'un des angles de la pièce, sous une pile de vieux journaux, elle distingua une forme. La vieille femme enleva un à un les papiers. Un berceau ; c'était un moïse en osier comme on n'en faisait plus depuis des décennies.

— C'était celui de ton père, tu as dormi dedans, ton frère aussi... Ce sera celui de ton fils.

— Et si c'était une fille ?

— Ce sera pour le bébé, pour notre petit enfant, dit la vieille femme essuyant furtivement une larme.

— Tu ne crois pas que tu vas un peu vite en besogne ? sourit Katia, plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître. Il faut que David établisse sa situation, il a ses recherches, elles lui prennent beaucoup de temps et puis nous voulons vivre un peu tous les deux avant...

— Bien sûr... bien sûr... C'est toi qui as raison, ma chérie, je suis une vieille folle. (La vieille femme recouvrit le moïse et sortit, fermant soigneusement la porte derrière elle.) Surtout ne parle pas de ça à David, il me croirait complètement folle.

— Ce sera notre secret, je te le promets, sourit Katia.

*

* *

Les parents de David étaient venus. On avait mangé, on avait bu très tard dans la nuit. Les deux pères avaient retrouvé le yiddish de leur enfance. On s'était empiffré de gâteaux. On avait sorti de vieux disques oubliés (*Yérouschalaïm Schell Zahav*, le yiddish Mame) et tant d'autres qui n'avaient aucune signification pour David et pour Katia, mais qui en avaient beaucoup pour leurs parents.

Ils avaient quand même réussi à s'échapper. Le lendemain, ils avaient convolé en justes noces. Une journée qui ferait date dans l'histoire des familles Salz et Lanz. On avait dansé toute la nuit et le défilé des voisins et amis avait été interminable. Les cadeaux s'étaient amoncelés en double ou triple pour la plupart, comme il est d'usage.

Les jeunes mariés, avec la complicité de leurs meilleurs amis, avaient enfin réussi à s'éclipser pour échapper aux larmes des mères et aux étreintes affectueuses, mais quelque peu éméchées des pères, des oncles et des cousins.

Ils avaient décidé de passer leur lune de miel en Israël.

Leur destin se dessinait !

CHAPITRE II

Rabbi Eliazar avait regagné sa chambre qui était tout à la fois son cabinet de travail, sa cuisine et sa bibliothèque. Il avait besoin de s'occuper l'esprit, de ne plus penser.

Rom, son « homme à tout faire », lui apporta un café. Eliazar contempla longuement la créature, sa créature. Un tremblement l'agita, puis il se détourna, se dirigea machinalement vers l'une des étagères croulant sous le poids des livres. Il écarta une *ménorah* (5) qui trônait, vestige d'une vieille communauté lituanienne que l'on avait sauvée de la barbarie destructrice des nazis. Il embrassa un antique rouleau de la *Torah* dont il ne connaissait plus la provenance et sa main se posa sur une pile de lettres soigneusement pliées et enroulées dans un ruban d'une couleur que le temps avait rendue indéfinissable.

Rabbi Eliazar sortit ses besicles de sa poche, les essuya avec l'un des pans de sa redingote puis les posa sur son nez. Il repoussa de la main son *kep* (6) qui avait toujours une fâcheuse tendance à glisser sur son front puis saisit le paquet de lettres.

Il s'assit dans un fauteuil branlant et entreprit de défaire le ruban. Il avait oublié ces lettres et son cœur se mit à battre un peu plus fort lorsqu'il ouvrit la première. Il reconnaissait l'écriture fine, serrée. Elle était écrite en un français émaillé d'expressions yiddish et hébraïques. Des schémas couvraient les marges, des calculs (du moins ce qui y ressemblait) aussi.

Ascher Salz ! Elle provenait d'Ascher Salz, un rabbin-assistant qui demeurait dans les environs de Paris et avec lequel il avait entretenu jadis une correspondance très suivie. Une foule de souvenirs l'envahit.

Pourquoi justement retrouvait-il ces lettres aujourd'hui à l'instant même où David et sa jeune épouse posaient le pied sur le sol d'Israël à l'aéroport Ben Gourion ?

Le vieil Eliazar lut :

J'ai lu avec intérêt votre dernière lettre et suis tout à fait d'accord avec vos conclusions. Le verset sur lequel vous attirez mon attention est en effet très troublant et je ne me satisfais pas entièrement des explications de Rachi (7) plus versé dans le Talmud que dans la cabale, avec tout le respect que je lui dois.

L'Eternel (béni soit son nom) fit tomber un sommeil sur l'homme qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma par un tissu de chair

à la place...

Nulle part, vénérable ami Eliazar, il n'est dit que l'Eternel (béné soit son nom) ait réveillé l'homme, et nous sommes en droit de penser...

Suivait un nombre impressionnant de suppositions, de constatations, de calculs en valeur numérique. Les autres lettres étaient de la même veine !

L'homme, disait en substance rabbi Ascher Salz, n'obéit pas à la loi de Dieu (peut-être parce qu'il vit en rêve ?), il détruit la nature, donc il sera exterminé à moins que, parvenant à égaler la puissance du Créateur, il ne recrée un monde à sa mesure. Est-ce là le but suprême de Dieu ?

Théories hérétiques ou spéculations de l'esprit ? Grâce à Dieu, le judaïsme n'avait jamais connu l'Inquisition et n'avait pas persécuté les esprits curieux, les autres religions pour imposer ses idées et sa foi. L'homme avait non seulement le droit de penser, mais le devoir de le faire. C'est sans doute ce qui expliquait le nombre de penseurs, de contestataires, de révolutionnaires juifs qui avaient influencé le développement de la société humaine... en bien ou en mal, selon l'opinion de chacun !

Abraham, Elie, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Samuel jusqu'à Sabbataï Swi, le faux Messie, Marx, Theodor Herzl et tant d'autres dont les noms défilaient soudain en lettres de feu devant les yeux du vieux rabbi ignoré, devant les yeux du rabbi Eliazar Ben Mosche.

Eliazar, le dernier maillon d'une chaîne immense qui le reliait à Adam, premier homme de chair issu de l'argile pétrie de la main même de Dieu.

Eliazar leva les yeux sur Rom. A nouveau, un tremblement le saisit. Lui aussi avait réussi... il avait créé un homme... s'il l'avait fait – car il avait oublié cet épisode – il ne l'avait fait que dans un seul but, celui de se décharger, sur sa créature, des besognes matérielles afin de pouvoir se consacrer entièrement à l'étude du nom. Du moins était-ce l'excuse qu'il se donnait !

Il le regrettait maintenant. Il avait voulu imiter Dieu et le saint, béni soit-il, l'avait laissé faire. Eliazar avait continué. Il avait analysé un par un les milliers de noms de Dieu ; il avait entrevu « Celui que même ses anges ne peuvent imaginer ». Il avait prononcé à voix basse le mot qui transformait l'énergie en matière. Ce jour-là, la Terre avait tremblé !

Depuis ce moment, Eliazar avait peur, peur des pouvoirs terribles qu'il détenait, peur de la puissance monstrueuse qu'il pouvait déchaîner. Il avait besoin de se confier. Il ne pouvait le faire en parole car il avait en mémoire la légende du roi Midas ; il le fit donc par écrit.

Il venait de trouver la lettre d'Ascher Salz. Elle disait ceci :

— Je vous envie et en même temps je vous plains. Vous avez réalisé le vieux rêve de nos maîtres vénérés, mais du même coup vous êtes devenu l'être le plus solitaire et le plus dangereux du monde. Quel homme oserait contester et refaire l'œuvre du Créateur ? Par le grand visage, je vous conjure, mon ami, mon frère, mon maître, de cesser vos expériences, quoi que vous décidiez. Du fond du cœur, je vous dis : *Mazel Tov* (8).

Eliazar plia soigneusement la lettre, la remit dans son enveloppe. C'était la dernière du paquet. Rabbi Ascher n'avait plus jamais écrit ; la lettre datait de plus de trente ans. Il posa le paquet sur l'étagère.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce. Une prière lui vint aux lèvres qu'il marmonna : *Barouq ata Adonai Elohenou meleq haholam*. Il s'arrêta brusquement. Avait-il encore le droit de prier ? N'était-il pas l'égal de Dieu ?

Il se précipita à terre, le front contre le sol, en sanglotant. Comment avait-il pu avoir cette pensée ? L'égal de Dieu ! Hachatan (9) s'était emparé de son âme à n'en point douter ; le domaine du matériel ne lui appartenait-il pas ?

— Non ! Non ! s'entendit crier Eliazar. Mon Dieu, je ne voulais pas. Oh ! mon Dieu, fais-moi oublier... Je t'en prie, fais-moi oublier !

Rom releva le vieillard et le déposa dans le fauteuil aussi facilement qu'il l'aurait fait d'un enfant, puis il s'éloigna de son pas égal. Eliazar était persuadé avoir vu un sourire sur son visage. Il prit d'une main tremblante le *Sepher Bereschit* (10) et s'efforça à lire.

*

* *

Le parfum des citronniers et des orangers dominait difficilement l'odeur d'essence et de kérosène, pourtant ce fut la senteur des fruits que perçurent immédiatement David et Katia. Une étrange émotion s'était emparée d'eux et c'est les genoux tremblants qu'ils descendirent les marches de la passerelle.

Les formalités étaient réduites en cette fin de siècle ; la paix régnait depuis longtemps au Moyen-Orient. David et Katia prirent un taxi pour se rendre à Tel Aviv qui serait leur point d'attache. Ils avaient plus de quinze jours pour excursionner et ils avaient bien l'intention d'en profiter. David avait réservé une chambre à l'hôtel *Commodore*, l'un des plus anciens hôtels de la ville dans la rue Samenoff.

A peine arrivés, ils déposèrent leurs bagages et sortirent. Main dans la main, ils se mêlèrent à la foule cosmopolite. Ils mangèrent là un morceau de *Gefielte-fisch*, là un morceau de matsa, du foie haché. Ils burent des vins israéliens, ceux du mont Carmel dont la saveur pouvait aisément rivaliser avec les meilleurs vins français. Tard dans la nuit, un peu gris, ils regagnèrent l'hôtel.

Ils prirent une douche, s'aimèrent comme des fous et s'endormirent heureux et comblés non sans avoir téléphoné aux parents.

La vie leur appartenait ; elle leur apparaissait belle et pleine de promesses.

*

* *

Ils descendirent fort tard prendre leur petit déjeuner.

— Eh bien, dis donc, je me souviendrais des petits déjeuners israéliens. Regarde-moi ça... Poisson, fromage, viande séchée... Attends, je crois que grand-père appelait ça du *Pikkelfleisch*...

— Fichtre, siffla David, tu es drôlement calée !

— Qu'est-ce que tu croyais, que tu avais épousé une demeurée ? reparti Katia en riant. En tout cas, j'ai une faim de loup.

— Attention aux kilos !

— Tu me trouves grosse ? dit-elle soudain, feignant l'inquiétude.

— Hé, hé !

— Mufle ! dit-elle en engloutissant une énorme bouchée.

Pour eux, Israël ne représentait rien d'autre qu'un pays étranger avec ses coutumes propres, sa langue ou plutôt ses langues (11) mais ils ne pouvaient s'empêcher d'un étrange sentiment d'exaltation car, qu'ils en soient conscients ou non, ils appartenaient culturellement à ce peuple d'où étaient sorties les trois grandes religions qui, encore en cette fin de siècle, se partageaient la majeure partie du monde. Christianisme et islam étaient les rameaux d'un même arbre, le judaïsme.

Les religions n'avaient plus l'influence qu'elles avaient eue, et tous deux pensaient que c'était un bien. L'Eglise catholique, en proie à ses crises de conscience et ses soucis financiers, avait tourné casaque et se trouvait maintenant du côté des masses exploitées (il y en avait encore beaucoup en cette fin de siècle) et le pape Pierre II se révélait un colporteur acharné de la bonne parole.

L'Islam, après les violents sursauts qui l'avaient agité entre les années 60 et 90, était à nouveau calme : les ayatollah étaient retournés à leurs prières, les nouveaux prophètes guerriers s'étaient calmés et les volontés d'Allah étaient toujours aussi impénétrables. Le judaïsme, quant à lui, comme toutes les religions, avait régressé, particulièrement en Israël, le pays le plus mécréant de la Terre ! tonnait le grand rabbinat de la Terre sainte. On ne peut à la fois être une nation et une idée.

Le judaïsme, c'était bien autre chose qu'une religion ; c'était bien plus, une philosophie, une méthode d'existence, un bouillon de culture phénoménal dans lequel les plus grands esprits humains avaient puisé leur inspiration. On ne pratiquait plus guère en Israël, hormis *Yom Kippour*, *Pessah* et peut-être *Pourim* car c'était la fête des enfants, la journée de l'indépendance, bien sûr, mais c'était là une fête profane dont chacun comprenait le sens.

Il y avait encore des communautés très pieuses comme celle des *Meah Schéarim* (12) que David et Katia s'étaient promis d'aller visiter. Ces juifs pieux vivaient en marge, c'était presque des fossiles vivants, des zélotes, des fossiles de la foi. Ils ne parlaient que yiddish, refusant de reconnaître l'Etat d'Israël qui, selon eux, ne pouvait être fondé que par le Messie, ne parlant pas l'hébreu, pour eux langue sacrée.

David savait qu'il existait encore des lieux saints où l'étude des textes sacrés se pratiquait assidûment et il s'était promis d'emmener Katia jusqu'à Safed, ville sainte des cabalistes, patrie de Simon Bar Yochaï. Il se souvenait vaguement que son aïeul avait longtemps correspondu avec un rabbin un peu fou qui y résidait. Il devait être mort depuis longtemps, mais ils iraient quand même. Ce serait une façon d'honorer la mémoire de l'ancêtre.

Ils iraient aussi voir le *Kissé hamashieh*, le trône du Messie, un rocher qui se trouve non loin de Mérion. Selon la tradition juive, le Messie viendra sur ce rocher ; il soufflera dans une corne de bélier pour annoncer la rédemption du monde.

— Nous n'aurons jamais le temps de tout voir ! gémit Katia.

— Mais si. Tout est une question d'organisation. Nous allons commencer par Jérusalem. A tout seigneur, tout honneur ! Il y a beaucoup de choses à voir. Nous allons louer une voiture.

— Tu fais des folies.

— Ce n'est pas tous les jours que l'on se marie... et puis n'ai-je pas une bonne situation à présent ?

*

* *

Tel Aviv s'était considérablement agrandi depuis le temps des premiers colons et David se félicita d'avoir loué une voiture. Ils visitèrent l'antique Jaffa, à présent noyée dans la ville, et jetèrent un coup d'œil au célèbre restaurant « *Chez Jeannette* », chez qui avaient déjeuné ou dîné les plus grands noms du cinéma, du théâtre, des lettres ou de la finance. Ils n'auraient cependant pas le temps d'y déguster son incomparable poisson saint-pierre sur le gril, mais ils se promirent d'y revenir un jour.

Ils vivaient des heures merveilleuses. Ils étaient jeunes : l'avenir leur souriait, la vie leur appartenait !

CHAPITRE III

Rabbi Eliazar ne parvenait pas à fixer son attention. Les lettres-chiffres dansaient. Un seul mot revenait constamment sous ses yeux : *Bereschit* (13). Toute la *Torah* était contenue dans ce simple mot, des générations de chercheurs ou de fous s'étaient usé les yeux, fouillé les neurones pour en découvrir le sens caché.

Aujourd'hui il savait, mais l'interrogation avait changé de sens et s'était transformée en un « pourquoi savait-il ? »

« A l'extérieur », l'histoire des hommes continuait sa longue suite d'exactions, de violences, de crimes ; les idéologies s'opposaient plus que jamais, les « grands principes » se partageaient le monde, la force primait le droit, la course aux armements continuait plus active que jamais. « Montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir », tel était l'adage des nations.

Les hommes pouvaient détruire leur planète, ils en avaient les moyens. Lui, rabbi Eliazar était plus dangereux encore que tous les missiles, que toutes les bombes nucléaires, à neutron, à ions, à laser ; lui connaissait le mot capable de détruire l'univers entier.

Deux visages, soudain, lui apparurent, deux visages qu'il ne connaissait pas, ceux d'un homme et d'une jeune femme, très jeunes, très beaux : David, Katia. Il « entendit » nettement leurs prénoms. Deux très jeunes gens anonymes, perdus dans la foule des humains, gouttes d'eau dans l'immensité de l'océan humain. Pourtant, brusquement, Eliazar sentit un frisson glacé lui courir le long de l'échine. Ces jeunes gens représentaient la pire menace qu'ait jamais connue l'humanité et lui, lui, rabbi Eliazar Ben Mosche, obscur parmi les obscurs, en serait la cause !

*

* *

— C'est impressionnant, dit Katia, se blottissant contre l'épaule de David.

— Oui, en effet, je n'aurais jamais cru éprouver une telle sensation. Le mur. Tout ce qui reste d'une puissance colossale... Le mur d'Hérode, vestige de la muraille de soutènement du temple... Que de symboles, que d'espoir dans ces simples pierres !

Ils allèrent jusqu'au mur, touchèrent les vénérables pierres de leur front. Ils ne trouvèrent rien à se dire ; ce qu'ils éprouvaient, ils le lisaient mutuellement dans leurs yeux. Ce mur était un symbole.

Durant les siècles de la *galouth* tout entière étaient montées vers lui de ferventes prières. « L'an prochain à Jérusalem », avaient répété leurs ancêtres le jour de Pâques. Aucune femme n'avait jamais été autant aimée que Jérusalem la ville sainte, et qui l'avait toujours été, bien avant même que David ne décide d'y construire le temple, gigantesque écrin destiné aux tables de pierre sur lesquelles Dieu lui-même avait gravé ses commandements.

Ils allèrent sous le dôme de la mosquée d'Omar contempler l'énorme rocher sur lequel Abraham s'était préparé à sacrifier son fils Isaac. Ils visitèrent la mosquée d'Al Aqsa et y admirèrent les splendides tapis tissés avec ferveur par des générations de femmes. La *via dolorosa* reçut également leur visite. Ils marchèrent sur les pas de l'obscur petit charpentier de Nazareth dont la mort devait bouleverser le monde. Le saint sépulcre les frappa par l'animation continuelle qui y régnait. Ils assistèrent aux offices des coptes, des maronites, des Arméniens, des orthodoxes et en ressortirent ivres de bruit, de senteurs d'encens et de toute cette foi envahissante qu'ils avaient ressentie autour d'eux.

Ils aperçurent dans le ciel les hékijets, les avions, produits de leur civilisation technique, et ils s'étonnèrent que les hommes puissent encore croire « en quelque chose » quand ils contemplèrent les bâtiments ultra-modernes de la Jérusalem nouvelle et l'agitation qui y régnait comme dans toutes les cités du monde.

Pourtant elle était différente, cette ville. Sainte pour trois religions. En elle se mélangeaient si intimement le passé, le présent et l'avenir qu'elle en était hors du temps. Le passé, c'était la résistance acharnée des juifs contre l'empire romain. Deux villes seulement avaient si longtemps tenu tête à la puissance de Rome : Carthage et Jérusalem. C'était ce temple dont ils venaient de voir les vestiges. Le présent, c'était ces hommes de toutes confessions qui priaient ensemble dans les mêmes lieux. Quant à l'avenir, Jérusalem, ville éternelle, s'en portait caution si les fidèles des trois religions pratiquaient les commandements d'amour qui leur étaient communs !

Les quartiers juif, arménien, chrétien et musulman n'eurent bientôt plus de secrets pour eux. Ils virent le tombeau de David, le mont des oliviers et ses antiques cimetières juifs, le jardin de Gethsémani..., tant et tant de choses que la tête leur tournait lorsqu'arriva le coucher du soleil.

— Je suis morte de fatigue, sourit Katia se laissant choir sur une chaise à la terrasse d'un café, mais follement heureuse d'avoir vu avec toi ces lieux merveilleux et si évocateurs.

— ... Et ce n'est pas fini, mon amour, il y a tant de choses à voir... Je voudrais aussi que nous allions jusqu'à Safed.

— C'est la ville des cabalistes, non ?

— Exact.

— Pourquoi veux-tu y aller ? Ce n'est pas le plus intéressant... Il y a Montfort, le mont Hermon, le mont Carmel, Bethléem, Nazareth... Je ne sais encore !

— Nous tâcherons de tout voir y compris Massada, mais il *faut* que nous allions jusqu'à Safed... Mon grand-père était cabaliste et...

— Première nouvelle ! Je croyais ta famille plutôt à gauche.

— Mon père, sans aucun doute, mais mon grand-père était rabbin... Je sais qu'il a correspondu très longtemps avec un rabbin de Safed... Eliazar... Je ne me souviens plus comment... Eliazar Ben Mosche... Ça y est, cela me revient !... Curiosité, sans doute, mais il y a des points que j'aimerais éclaircir... Peut-être ce vieux sage est-il encore vivant ?

— Je n'en vois pas l'intérêt... Tu sais, moi, la cabale ! Mais si cela peut te faire plaisir..., dit-elle en sirotant son jus d'orange.

David termina son verre, appela le garçon.

— *B'vequacha Adoni, Cama (14) ?*

Il régla la somme demandée et ils sortirent accompagnés des remerciements du garçon guère habitué aux pourboires, manie spécifiquement française.

*

* *

Ils mirent un peu plus d'une heure et demie pour regagner Tel Aviv. Ils dînèrent légèrement et se couchèrent. Après avoir fait l'amour, ils se mirent à bavarder, David fumant une cigarette.

— Mon travail, vois-tu, Katia, c'est beaucoup plus qu'un boulot, je plonge dans l'origine de tous les êtres vivants. Je démonte un à un les fabuleux rouages de l'hérédité, de l'évolution. Grâce à mon travail et à celui de centaines d'autres comme moi nous parviendrons peut-être à comprendre...

— Comprendre quoi ?

— Le prodigieux miracle de la vie ! Comment il se fait qu'il y a des milliards d'années la vie ait pu surgir comme cela brutalement... Cela semble impossible... Nous visitons les planètes et nous sommes incapables d'expliquer notre existence.

— Ton grand-père t'aurait répondu, sourit Katia, il faut relire la *Torah*... C'est Dieu, voyons ! C.Q.F.D.

— Ne souris pas, Katia, je me flatte d'être cartésien et d'être depuis longtemps affranchi du joug de la religion... N'empêche qu'il y a nombre de faits très troublants dans les livres... l'ordre dans lequel Dieu a créé le monde, d'abord le ciel, la terre, la mer, les grands dragons, etc. Jusqu'à l'homme qui vient en dernier comme le dernier maillon de l'évolution...

— ... Tout cela en six jours ! railla la jeune femme.

— Le mot « jour » n'est qu'un symbole, une unité de temps mal

définie, en tout cas, chose curieuse, ces fameux « jours », avec les créations qui sont propres à chacun d'eux, se rapprochent curieusement des périodes géologiques.

— Ma parole, tu serais un peu cabaliste que cela ne m'étonnerait pas !

— Oh non ! Je ne le suis pas, il faut bien trop de temps pour le devenir et ce temps je ne l'ai pas, mais j'avoue que je me suis intéressé à la question d'assez près et que j'ai lu pas mal sur le sujet... Il paraît qu'il faut au moins cinquante ans avant de commencer à comprendre... Je n'ai pas la patience de nos anciens.

— David !

— Oui.

— C'est pour cela que tu veux voir Safed et ce fameux Ali... Ala... je ne sais plus.

— Eliazar Ben Mosche, peut-être ! J'ai fort peu connu mon grand-père, c'est un peu une façon de franchir le temps, de me rapprocher de lui et de lui rendre hommage.

— Tu es encore plus sentimental que je ne l'aurais cru !

— Eh bien, ne t'en plains pas, mais je sais aussi être très animal, ajouta-t-il faisant la grosse voix et se jetant sur elle.

Elle simula la peur, ils firent semblant de se battre et s'aimèrent une bonne partie de la nuit.

— Je vais être fraîche pour excursionner, souffla-t-elle à son oreille avant de s'endormir.

Cette nuit-là, du moins ce qu'il en restait, David dormit très mal. Un visage lui apparut à plusieurs reprises : celui d'un vieillard à la barbiche blanche, au nez chaussé de besicles d'un autre siècle, le visage d'un homme qu'il n'avait jamais vu et que pourtant il savait tout proche... Un vieux sage ou un vieux fou dont, bientôt, hélas, très bientôt, dépendraient son avenir et son bonheur et, par la suite, celui de toute l'humanité... Un homme qui tenait le sort des mondes entre ses mains.

Safed est située dans les monts de Galilée. Ils découvrirent avec ravissement le centre du mysticisme juif, l'une des quatre villes saintes d'Israël. Ses vieux quartiers tout imprégnés de l'aura de générations de sages les impressionnèrent. Ils s'attardèrent à visiter les ateliers des très nombreux artistes qui hantaient la vieille cité et visitèrent les synagogues dans lesquelles des vieillards étudiaient inlassablement les textes sacrés, totalement hors du monde et indifférents aux touristes.

Safed n'avait pas qu'un attrait purement philosophique et mystique, elle était aussi une station estivale de repos et une base de départ pour le ski sur le mont Hermon.

— Sais-tu, Katia, que ce serait sur le mont Hermon que les fils des anges auraient veillé toute une nuit avant de connaître les filles des hommes.

— Les anciens avaient une sacrée imagination tout de même !

David sourit malgré lui et n'insista pas, désarmé par l'ultra-rationalisme de sa jeune femme. Tout chercheur qu'il était, confronté chaque jour avec l'expérience, il était cependant persuadé que toute légende était le reflet d'une réalité disparue.

— Si nous en avons le temps, nous irons jusqu'à Tibériade, nous n'en sommes qu'à trente-six kilomètres. Peut-être pourrions-nous coucher au kibboutz Ein Gev et de là nous partirons à Haïfa...

— Je te laisse faire, mon chéri, tu es un guide merveilleux.

— Moque-toi de moi, pendant que tu y es !

— Pas du tout, mon amour, je suis sincère. J'apprends des quantités de choses avec toi. Ce sont les parents qui vont en faire une tête quand nous leur raconterons tout cela.

— Tu sais à quoi je pense brusquement ?

— Non, David, dis vite.

— Un voyage en Israël a été le rêve de toute une vie pour mon père... Cela représente beaucoup pour lui... Il était fils, petit-fils d'émigrant, émigrant lui-même... Il aimerait connaître la terre de ses ancêtres... Si tu le veux, nous paierons ce voyage à nos parents dès que nous aurons fait un peu d'économies.

— Tu as raison... Je t'aime pour ta gentillesse, mon amour !

— Rien que pour ça ?

— Et pour beaucoup d'autres choses, dit-elle avec un coup d'œil très évocateur, mais je ne te le dirai pas.

— J'imagine, coquine !

— Vous, les hommes, vous ne pensez toujours qu'à ça.

— Ça ! Quoi, ça ? Précise un peu pour voir.

— David, tu n'as pas honte, nous sommes dans un lieu saint, fit-elle d'un ton faussement scandalisé qui eut le don d'amuser le jeune homme.

— Trêve de plaisanterie, Katia... Je voudrais savoir si le vieux rabbi est toujours en vie.

— Ali ou Ala...

— Eliazar... Décidément, tu n'as pas la mémoire des noms !

— Je m'amuse... Eliazar Ben Moshe... Tu vois que je me souviens !

*

* *

Ils avisèrent l'un de ces juifs pieux qui rentrait sans doute chez lui, sortant d'une synagogue, ses livres sous le bras, se protégeant le visage contre les éventuelles photographies des touristes. Le décalogue ne commandait-il pas « Tu ne feras point d'image » ?

— Excusez-moi, connaissez-vous un rabbin du nom d'Eliazar Ben Mosche ?

David s'était exprimé en mauvais hébreu, mais le hassid l'avait compris.

— Eliazar Ben Mosche ? Le *baal schem tov* (15) !

— Sans doute.

— Il est bien vieux et ne sort plus de chez lui. Il *sait*... Que lui voulez-vous ? demanda l'homme d'un ton soupçonneux. Pourquoi ne portes-tu pas le *kep* ? Es-tu juif au moins ?

— Je le suis, saint homme, mais j'avoue que je ne suis pas pratiquant.

— Eliazar est un cabaliste, un Tzadik, que lui veux-tu si tu ne crois pas ?

— Mon grand-père était rabbin et...

— Il doit se retourner dans sa tombe d'avoir un tel descendant... Es-tu malade ? Rabbi Eliazar ne soigne plus.

Le saint homme commençait à l'énerver prodigieusement. Katia, quant à elle, retenait un fou rire. Enfin, le vieillard se décida...

— Il habite avec un serviteur sur le flanc de la colline en haut de cette rue, à droite, dit-il en désignant une vieille bâtisse qui tenait debout par miracle.

— Je vous remercie !

— *Berseder... Berseder Adoni* (16) ! grommela l'homme en s'éloignant.

CHAPITRE IV

Comme ils s'en doutaient, ils se perdirent, mais ils s'aperçurent vite qu'Eliazar était plus connu que le loup blanc. C'était un faiseur de miracles qui connaissait tout des vertus des plantes, du ciel et de la terre et la valeur énergétique des lettres expliquées dans le *Sepher Yetsi-rah* (17), l'alphabet d'Abraham Abinou (18). Un gamin les accompagna jusqu'au bas de la ruelle et déguerpit comme un lapin.

Katia était impressionnée, bien qu'elle ne voulût pas l'avouer, et elle serrait très fort la main de son mari. Coïncidence, bien sûr, mais à l'instant même où David frappait à la porte du vieux rabbin, il y eut un brusque coup de vent et un lourd nuage noir, venu on ne savait d'où, cacha la face du soleil. Il leur sembla que, l'espace d'un instant, le sol s'était mis à trembler.

Le jeune homme dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant que, au moment où lassés, ils allaient s'en aller, un pas traînant se fasse entendre.

— Allons-nous-en, David, je t'en prie.

— Mais qu'est-ce que tu as, Katia ? Tu es toute pâle.

— Ce... cette maison ne me dit rien qui vaille... J'ai peur, David... J'ai...

Elle n'eut pas le temps d'ajouter autre chose, car la porte s'ouvrit avec un effroyable bruit de gongs rouillés.

— Entrez. Rabbi Eliazar vous attend, dit l'apparition d'une voix grave.

— Il nous attend ?

— Venez.

Ils étaient rentrés malgré eux. Déjà l'homme refermait la porte derrière eux. Ils demeuraient interdits sans oser faire un mouvement, puis ils avancèrent presque mécaniquement à la suite du serviteur du sage.

Un tout petit couloir, une porte et une salle basse très sombre dans laquelle régnait un désordre indescriptible. Des livres partout, des lampes suspendues au plafond, des animaux empaillés, des cornues.

« Un antre d'alchimiste, on ne pourrait imaginer mieux », pensa David.

Ils mirent quelque temps à s'habituer à la pénombre, puis ils distinguèrent un large fauteuil et la forme qui y était assise.

— Approchez, fit une voix un peu chevrotante, approchez, jeunes

gens. Vous êtes David et Katia Salz, n'est-ce pas ?

— En effet, répartit David interloqué, mais comment pouvez-vous le savoir ?

— Comment ? Je n'en sais rien. Je le sais, c'est tout.

Il y a tellement de choses inexplicables, ne croyez-vous pas ?

— Si fait, mais...

— Il y a quelques jours, ou quelques heures, je ne sais, je relisais les lettres que m'adressait Ascher Salz.

Le vieillard fit un léger signe et le serviteur écarta un rideau. Un rayon de lumière éclaira le visage d'Eliazar. David faillit pousser un cri. Ce visage, il le connaissait, c'était celui de son rêve. Il se sentit glacé tout à coup et la tête lui tourna.

— Asseyez-vous, David... Vous aussi, Katia... Apporte des chaises, Rom.

Rom s'exécuta sans mot dire. Katia réprima un tremblement lorsqu'elle croisa le regard du serviteur, des yeux vides, inexpressifs. Elle avait vu aussi l'étrange cicatrice qui barrait son front... On aurait dit des lettres hébraïques... Trois lettres !

Le temps semblait s'être arrêté. David et le vieux rabbin avaient parlé longtemps, très longtemps. Ce que le rabbin avait révélé au jeune homme était fantastique, affolant, incroyable et pourtant, pas un instant, David ne douta de sa parole. Eliazar Ben Mosche était bien le maître de la vie et de la mort. Il détenait le plus redoutable secret qu'un homme ait jamais recelé !

Etrangement, Katia ne conserva qu'un souvenir confus de cette rencontre. David consigna son entretien dans un cahier, plus tard, après son retour d'Israël.

Ce ne fut que trois jours plus tard, après leur visite de Haïfa, que Katia posa quelques questions car, depuis leur visite à Safed, David avait l'air soucieux. Ils venaient de visiter le temple Bahaï, religion fondée par Baha'U'LLa (19) il y avait un peu plus d'un siècle, et contemplaient la mer du haut de la ville.

— Que t'a-t-il dit exactement ? demanda-t-elle brusquement.

— Qui ça ?

— Le rabbi, voyons.

— Nous avons parlé de mon grand-père, de la cabale. J'ai ressenti le profond besoin qu'il avait de se confier, on aurait dit qu'il voulait se décharger de quelque chose de trop lourd pour lui, Katia. Ohl Katia ! dit-il brusquement en prenant la jeune femme aux épaules et en l'attirant contre lui. Cet homme dispose d'un pouvoir fantastique, inimaginable... A lui seul, il peut tenir en échec n'importe quelle puissance au monde.

— David, calme-toi, tu me fais peur... Ne crois-tu pas que tu exagères un peu ?

— Exagérer ? Je voudrais bien. Ecoute-moi bien, mon amour, dit-il en plongeant ses yeux dans ceux de la jeune femme. Cet homme est l'égal de Dieu.

— Eh bien, rien que cela ! Si ton grand-père t'entendait !

— Mon grand-père le savait, Katia... Je suis persuadé qu'il le savait. Eliazar est un saint ou bien le diable. Tout me revient en mémoire à présent. Il y a plusieurs années, il y a eu un nombre d'articles considérable suite aux « miracles » du rabbin de Safed. Il y a eu effectivement des guérisons incompréhensibles...

— Il y en a aussi à Lourdes... Toutes les religions ont leurs saints et leurs lieux de miracles...

— Je n'ai pas dit l'inverse, Katia, mais ces guérisons-là avaient fait beaucoup de bruit à l'époque, la littérature antisémite s'était emparée de l'affaire... Quelle aubaine, tu paries ! Un juif charlatan ! Manque de chance, rabbi Eliazar n'a jamais encaissé un sou de personne. Il y a eu bon nombre d'enquêtes médicales, le vieux rabbin a toujours refusé les interviews... et puis un jour il a arrêté totalement. Je ne pense pas que ce soit le bruit fait autour de ses miracles qui ait motivé sa décision. Ses recherches l'intéressaient beaucoup plus qu'une quelconque notoriété... Rabbi Eliazar était alors sur le point de trouver... et il a trouvé !

— Trouvé quoi ?

— Le *mot*... La *parole*.

— Ecoute, David, ne parlons plus de cela, veux-tu... Notre éducation a été différente, je ne crois pas en toutes ces choses dont sans le vouloir tu es profondément imprégné... Ne gâchons pas notre bonheur pour des bêtises que nous aurons oubliées dans un mois, sûrement avant.

— Tu as raison, Katia. Nous n'avons plus beaucoup de temps. Nous allons regagner Tel Aviv, ce soir débute le chabbat, rien n'est ouvert, nous profiterons du samedi pour nous reposer... D'accord ?

— D'accord !

Rabbi Eliazar avait donné une preuve de ses pouvoirs à David ; une preuve irréfutable. Il lui avait affirmé que le vendredi suivant leur entretien, à 16 heures 15 exactement, aurait lieu « quelque chose » de totalement impossible et que le monde entier pourrait constater, quelque chose d'imprévisible. Cet événement eut lieu !

La radio diffusait une musique douce. Il était 16 heures 18 et les deux jeunes gens venaient de dépasser Césarée lorsque l'émission fut brusquement interrompue et un speaker prit la parole d'une voix hachée, déformée par l'émotion :

— « Il vient de se passer quelque chose d'incroyable. A 16 heures 15 exactement, heure de Greenwich, une énorme lettre hébraïque s'est dessinée dans tous les cieux du monde : un titanesque *Aleph* (20). Il ne s'agirait pas de formations nuageuses, le phénomène a été aperçu dans toutes les parties du monde, en noir dans les zones de jour et en brillant dans les zones de nuit... Le signe est encore visible actuellement au-dessus du territoire israélien... »

David faillit lâcher son volant. Il s'arrêta sur le bord de la route. Ce que lui avait annoncé Eliazar s'était produit !

Il ouvrit la portière et leva les yeux vers le ciel. La lettre était là, immobile, monstrueuse et David ne put s'empêcher de penser à la prophétie : *La fin des temps commencera par de grands signes dans le ciel.*

Katia le rejoignit. Elle contempla elle aussi longuement l'étrange figure.

Il y a sûrement une explication, dit-elle simplement.

Oui, il y avait une explication et seul un homme, sur la planète Terre, la connaissait !

David savait qu'en ce moment même, rabbi Eliazar pensait à lui. Il éprouvait le sentiment étrange d'une présence à ses côtés. Le signe s'effaça brusquement et les Mirage de la flotte israélienne, envoyés pour contrôle, rejoignirent leurs bases passant au-dessus d'eux avec des hurlements stridents de réacteurs.

David éprouva soudain un grand froid et, attirant Katia contre lui, il la serra très fort, puis pensivement il reprit le volant.

Ils arrivèrent à Tel-Aviv à l'instant même où les trois premières étoiles étant apparues, débutait le chabbat. Seuls quelques taxis chrétiens ou musulmans circulaient encore. Les autobus avaient regagné leurs dépôts et quelques commerçants retardataires se hâtaient de baisser leurs rideaux.

Ils garèrent la voiture sur le parking de l'hôtel et se promenèrent dans la rue Samenov, croisant au passage quelques familles qui se rendaient à la synagogue pour les prières du vendredi soir.

Katia avait du mal à admettre que sous prétexte de religion, on oblige les non-croyants (et il y en avait beaucoup) à appliquer des principes et des règles qui ne les concernaient pas. Elle avait des difficultés à comprendre que l'Etat d'Israël soit tout à la fois une démocratie très avancée et une théocratie ; contradictions de l'âme juive !

Grâce à Dieu, l'hôtel *Commodore* n'était pas un hôtel orthodoxe ; l'on n'y mangeait pas cascher et le jeune couple passa une excellente soirée à discuter avec deux autres couples de touristes, l'un américain

et l'autre belge...

*

* *

Le samedi s'écoula monotone, comparable aux dimanches anglais. Seuls, les touristes hantaient les rues de Tel-Aviv. David et Katia retournèrent à Jaffa et regrettèrent de n'avoir pas pensé à passer leur soirée du vendredi au cabaret d'Omar Khayyam (21) fort réputé auprès de la jeunesse israélienne et des touristes et dont les jours d'ouverture ne tenaient aucun compte des obligations de la religion.

David ne pensait plus au vieux rabbi, du moins beaucoup moins. Les hommes ne s'étonnaient plus de grand-chose et la mystérieuse apparition céleste ne semblait pas avoir ému grand-monde. Certains penchaient pour des essais en atmosphère... Des essais de quoi ? Cela, nul ne le savait... D'autres songeaient à une publicité mise au point par une multinationale quelconque... David lui-même en vint à douter.

Ils prirent la route très tôt le dimanche, longèrent la côte, traversèrent Ashdod sans s'y attarder. Ils s'arrêtèrent par contre à Ascalon, la ville des Philistins, vassale jadis de nombreuses dynasties de pharaons. Port et ville de ces forgerons auprès desquels les Israélites anciens venaient acheter leurs socs de charrue, leurs pics et leurs faucilles.

Au bord de la plus belle plage d'Israël, ils visitèrent la citadelle bâtie par les Romains. Ils aperçurent à l'opposé de la mer le château des croisés démantelé par les mamelouks.

Toute la ville était imprégnée de la mémoire de Samson, c'est là en effet qu'inspiré par Dieu il avait tué 30 Philistins et avait distribué leurs dépouilles à ceux qui trouvaient ses énigmes. Samson, qui, à cause de Dalila, eut les yeux crevés et fut emmené à Gaza pour être immolé au dieu Dagon.

David se montrait intarissable, racontant l'histoire du héros juif. Il lui parla de Saül, premier roi, puis de David, du prophète Amos et de ses malédictions sur les Philistins. Katia apprit avec surprise qu'Hérode était un enfant d'Ascalon et que Flavius Josèphe (22) avait célébré la splendeur de la ville.

— Un puits de science, mon amour... Tu es un véritable puits de science.

— Fiche-toi de moi.

— Non, non, je suis sincère, tout cela est passionnant, mais je ne me sens guère concernée par l'histoire... Ce qui me frappe, c'est la continuité de cette histoire, cette présence continue du passé, je n'arrive pas à penser qu'à l'endroit même où nous marchons, Samson, Saül, David, les croisés, les mamelouks ont marché... Tout se mélange dans ma pauvre petite tête. Il n'est pas tard... Où m'emmènes-tu

après ?

— A la capitale du sud, à la porte du Néguev... au « 7 puits », autrement dit à Beersheba... Histoire prodigieuse, fantastique, ville sainte pour les Arabes... Car c'est là que Agar, après avoir été répudié par Abraham à l'instigation de Sarah, se réfugia avec son fils Ismaël, mère de la nation arabe...

C'est là qu'il y a quatre mille ans un bédouin nommé Abraham creusa un puits, puits que lui contesta Abimelech... Contestation et discussion qui aboutirent à un traité... Ils prêtèrent serment... D'où certains pensent que la ville tira son nom... Mais l'étymologie est très contestée...

— J'ai envie de me baigner avant, nous avons le temps ?

— Tes moindres désirs sont des ordres, allons nager, nous déjeunerons ici, puis nous foncerons sur Beersheba. Nous verrons ensuite Massadah et nous coucherons à Sodome...

— Dis-moi, c'est du tourisme marathon... Nous reviendrons bien un jour...

— Il faudrait une vie pour tout voir. Ici, plus que n'importe où ailleurs, chaque pierre a son histoire... Ce petit lopin de terre a une importance considérable dans l'histoire du monde.

Mais Katia ne l'écoutait plus, courant vers la mer. David se hâta de la rejoindre.

Ils firent un excellent déjeuner et savourèrent les « multiples spécialités » d'un pays où se côtoyaient les recettes culinaires de près de cent vingt nations. David eut bien du mal à boucler sa ceinture.

Ils étaient loin de Safed, loin de ce vieux fou d'Eliazar Ben Mosche dont sans doute ils n'entendraient plus jamais parler. Pourtant, qu'il le veuille ou non, David s'était imprégné de la conversation qu'il avait eue avec le cabaliste. Il savait qu'il devait la transcrire et il le ferait.

La longue route goudronnée les emporta jusqu'à Beersheba. Bien avant leur entrée dans la ville, ils avaient rencontré les bédouins, les hommes tout vêtus de blanc et les femmes tout en noir. Ils admirèrent, à leur sortie du souk, les costumes les plus riches : pantalons blancs brodés de bleu, serrés aux chevilles et la cape brune en poil de chameau.

David acheta une *jambiah* (23) comme souvenir. Ils assistèrent, alors que le soleil baissait à l'horizon, au départ des bédouins rejoignant leur campement en dehors de la ville. Ils se seraient crus transportés au temps d'Abraham.

CHAPITRE V

La Beersheba moderne contrastait : le passé et le futur côte à côte. La rue principale était d'une animation peu commune. Ils firent, comme le conseillait le guide, un tour dans le souk à la nuit tombante. Le marché se prolongeait tard dans la nuit. Ils en ressortirent ivres de musique arabe que dispensaient les transistors.

L'Orient qu'ils découvraient ici entraînait avec lui la perte de notion du temps.

— Il est bien trop tard à présent pour gagner Sodome ! Nous allons dormir ici.

— Sous la tente ?

— Non ! s'esclaffa David devant la mine inquiète de Katia. Il y a un hôtel, qu'est-ce que tu crois ?

L'hôtel était plus que confortable et le restaurant servait une cuisine soignée bien qu'un peu épicée pour leur palais d'Occidentaux. Le lit, en tout cas, était bon. Ce qui était le principal pour de jeunes mariés.

Ils partirent de bonne heure le matin après l'habituel et copieux petit déjeuner.

Katia était très impressionnée. La route descendait profondément ; on avait l'impression de s'enfoncer dans les entrailles de la Terre. Après Dimona, cela devint vertigineux ; partout flottait la vapeur constamment dégagée par la mer Morte toute proche qui s'évapore plus vite que le Jourdain ne la remplit, le point le plus bas du globe (24). Ils s'enfoncèrent dans un canyon impressionnant.

Le souffle coupé, David et Katia s'arrêtèrent pour contempler le spectacle apocalyptique qui s'offrait à eux. Il n'y avait rien ; les sources n'existaient pas et les eaux étaient mortelles aux poissons, hormis quelques insectes et quelques mouches. Pourtant, ils découvrirent quelques petites fleurs grasses, roses qui ne poussaient qu'à cet endroit du monde.

— Mais il n'y a rien... Où est Sodome ?

— Sodome et Gomorrhe s'étendaient ici avant que l'Eternel ne les détruise. Il n'en reste que le souvenir tenace, plus présent que des ruines.

— C'est très impressionnant.

— C'est vrai.

Anéantis, ils contemplaient le haut des falaises déchiquetées dont beaucoup ressemblaient à des formes humaines. David désigna à Katia « la femme de Loth ».

A l'emplacement supposé de Sodome, ils ne virent plus qu'une usine exploitant les sels, la potasse et l'asphalte (25).

— Il n'y a pas eu que Sodome et Gomorrhe de détruites, il y eut aussi Admah, Zébaïm et Bela ou Zoar. La Bible rapporte ces destructions probablement consécutives à l'affaissement du fond d'une large vallée qui allait de Tibériade à la mer Morte.

Ils firent un détour par Ein-Geddi et, à environ une quinzaine de kilomètres, ils aperçurent la forme sinistre de l'énorme rocher de Massada, symbole de la résistance juive aux troupes romaines, construite par Hérode l'édomite. C'est à Massada, bien avant cet épisode glorieux, qu'Hérode fit tuer sa femme, son frère et ses propres enfants de peur qu'ils ne le tuent pour s'emparer de sa couronne et c'est de là qu'il ordonna le massacre des enfants de Bethléem.

En l'an 73 de notre ère, neuf cent soixante Zélotes se suicidèrent collectivement afin de ne pas tomber aux mains de l'ennemi. On dit que seuls deux femmes et cinq enfants survécurent.

Ils gagnèrent rapidement Elath, ne jetant qu'un bref regard sur la citadelle et les ruines d'Avdath. Leur voyage ressemblait un peu à une fuite tant le Néguev les oppressait. La mer Rouge leur apparut enfin et ce fut un ravissement. L'ancien port de Salomon, là où était arrivé l'or destiné au temple de Jérusalem, resplendissait au soleil.

Sur le quai de ciment, ils virent des dockers décharger des navires japonais et ils pensèrent à ces marins anciens qui jadis étaient partis de ce même port pour la fabuleuse Ophir.

Ils passèrent à Elath le reste de leur séjour, se promenant en mer dans ces barques à fond de verre qui permettaient de découvrir les merveilleux fonds sous-marins.

Ils étaient heureux. Le temps passait, indifférent.

Rabbi Eliazar disposa ses phylactères et s'approcha de la *tebah*. La synagogue du rabbi Isaac Aboab était petite mais chargée d'histoire. Il relut une compilation de Moïse de Léon. Il occupait ses pensées car il savait que les temps n'étaient pas encore venus. Il eut un petit frisson en pensant à sa mort prochaine. Ce n'était pourtant qu'une simple étape à franchir. Pourrait-il se taire jusque-là ? Ne ferait-il pas mieux de le rappeler maintenant ?

Pourquoi ce jeune couple était-il venu le voir ? Il pressentait de graves événements. Peut-être était-ce la volonté de celui qui préside à la destinée des mondes. Il devait s'y soumettre.

Eliazar n'avait-il pas succombé à l'orgueil en prouvant ses pouvoirs à David Salz, le petit-fils du vieux chercheur ? Il se frappa la poitrine et baissa la tête. Sa vie lui pesait maintenant terriblement ; il savait qu'il allait provoquer bien des bouleversements, qu'à cause de lui la Terre pouvait s'anéantir, mais qu'y pouvait-il ?

Il resta longtemps à prier ; les vieux scribes ne lui prêtaient aucune attention, plongés dans les rouleaux, appliqués à tracer leurs lettres régulières, attentifs à ne pas faire la moindre faute, ce qui les aurait obligés à recommencer tout leur travail.

— J'ai rempli ma mission, pensait Eliazar. Je sais maintenant tout ce que je voulais savoir... J'ai décodé le message cryptographique de la *Torah*... Ne laisse pas l'orgueil me dominer... Les conséquences seraient terribles... à moins que cela ne soit *ta* volonté.

Les recherches de David n'étaient pas uniquement dirigées sur les origines de la vie et les manipulations génétiques. Loin de là ! Malgré son jeune âge, ses thèses sur l'hibernation, la cryogénisation des corps vivants avaient attiré l'attention des milieux scientifiques internationaux. De grosses sociétés agroalimentaires multinationales s'intéressaient aussi à ses projets. Le rêve ! Stocker des milliers de tonnes de viande, ne les répandre sur le marché qu'en cas de crise. Conserver vivants les meilleurs reproducteurs... Quelle source incalculable de bénéfices, car on pourrait au besoin provoquer ces crises.

David s'intéressait également au clonage. Il avait poussé loin ses expériences et une centaine de souris issues d'un même donneur, une centaine de souris exactement et rigoureusement semblables en avait été le résultat. Cela, on s'en doute, pouvait intéresser tous les apprentis dictateurs du globe. On pouvait créer une armée à partir d'un seul individu, conditionnée par une manipulation chromosomique. L'armée idéale, sans contestation. C'était oublier au passage l'industrie, fortement intéressée par des armées d'ouvriers totalement dévoués, sans syndicats, sans revendications. La main-d'œuvre idéale permettant de fabriquer à peu de frais des produits industrialisés, revendus très cher dans les pays du Tiers Monde.

Ainsi, sans qu'il s'en doute, bien sûr, David était-il l'objet d'une surveillance aussi constante que la sollicitude de ses employeurs était envahissante.

— Mon *cher* David, je souhaite vivement que le laboratoire que nous mettons à votre disposition soit à votre convenance... S'il vous manquait quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous le faire savoir, nous vous avons ouvert un crédit illimité.

— Je vous en remercie, monsieur le président... C'est que... justement à ce propos...

— J'ai compris ! Votre voyage de noces vous a coûté fort cher ! Nous l'avions prévu, j'ai fait virer ce matin sur votre compte cent mille crédits universels.

— Mais c'est beaucoup trop !

— Simple avance sur vos salaires, David... Ne parlons plus de cela, voulez-vous, vous me désobligeriez... Le brevet de cryogénisation que nous avons fait déposer, suite à vos recherches, nous rapportera cent mille fois plus. Ah oui, pendant que j'y suis, M. Carter, notre président, considère comme anormal et contraire au standing de notre société que vous continuiez à habiter en appartement... Nous vous avons loué, à nos frais bien entendu, une villa entourée d'un très beau terrain... piscine... Enfin bref, vous serez mieux que dans ces H.L.M. améliorées.

— Comment pourrais-je jamais vous...

— Nous... quoi ?... Nous remercier ! Nous ne vous en demandons pas tant ! Nous ne sommes pas des philanthropes, David, loin de là. Nous avons misé beaucoup d'argent, énormément d'argent sur vos recherches et nous tenons à ce que vous travailliez dans les meilleures conditions possibles et puis, avouez que votre charmante épouse sera tout de même mieux à la campagne qu'en pleine ville.

David sourit. Il imaginait la joie de Katia lorsqu'il lui annoncerait la nouvelle. Elle avait toujours rêvé d'avoir sa maison, elle adorait les arbres, les fleurs ; le salaire que lui accordait l'I.P.P. le mettait largement à l'abri du besoin. Alors au diable l'avarice !

Il passa le reste de la journée à visiter le laboratoire que la multinationale mettait à sa disposition. David disposait du service d'ordinateurs les plus sophistiqués et, sur ses indications, on avait équipé entièrement une salle destinée à ses expériences sur la cryogénisation. Il était à nouveau saisi par la fièvre de la recherche et à cent lieues de penser à l'usage qui pouvait être fait de ses découvertes. Cela n'était d'ailleurs pas son problème : il était payé pour trouver et ses recherches le passionnaient. Que demander de plus ?

Bien entendu, Katia fut folle de joie et les familles Salz et Lanz furent, comme il se doit, invitées à venir pendre la crémaillère quelques semaines plus tard. Oui, décidément David avait tout pour être heureux. Les problèmes du monde ne le concernaient pas. Il ne regardait pratiquement jamais la télé 3 D holographique, dernière nouveauté devant laquelle s'ouvrait un marché exceptionnel, et il ne lisait aucun journal.

Ses recherches l'absorbaient entièrement. Pourtant, il fallait qu'il se libère de quelque chose et, chaque soir, dans la pièce qu'il avait fait aménager en bureau, il couvrait les pages d'un cahier de son écriture régulière. Plus tard, lorsqu'il en aurait le temps, il relirait ses notes, celles de son entretien avec le personnage mystérieux et hors du temps qu'était le rabbi Eliazar Ben Mosche, le *Baal Schem Tov*, le Cabaliste.

David croyait savoir qu'Eliazar, à l'instar du rabbin Loew de Prague, avait lui aussi créé un être vivant, androïde ou Golem. Peu importe, cette créature vivait bel et bien au vu et au su de tous, semblable aux humains.

Cet *Aleph* gigantesque apparu dans le ciel sur la simple sollicitation du vieux sage était une autre preuve de la science d'Eliazar. Il pouvait insuffler la vie à l'inerte et sans aucun doute était capable de bien d'autres choses encore.

David était maintenant persuadé qu'il avait découvert le secret de la *Torah*, qu'il était vraiment l'égal de Dieu. On n'était d'ailleurs pas obligé de croire en Dieu. Quelque chose de très naturel avait pu provoquer la transformation de l'énergie en matière : début du matériel, commencement du révéle. Cette même « chose » avait très bien pu insuffler l'esprit ou la vie dans la matière. Il suffisait de savoir *comment* cela s'était passé.

Il n'y avait qu'à... Il se souvenait des colères de l'un de ses vieux professeurs qui avait exclu de son vocabulaire les « N'y a qu'à ». Il eut un sourire.

Au fur et à mesure que les lignes se succédaient sur son cahier, David sentait un grand vide l'envahir. Il savait que ce qu'il cherchait dans le silence de son laboratoire avec l'aide de machines ultrasophistiquées, les anciens, les sages, les cabalistes, l'avaient aussi cherché dans les livres, car *ce*, *ceux* ou *celui* qui avait dicté ses lois *savait*. Il connaissait le grand secret du début, l'origine de la vie et son principe même.

Rabbi Eliazar lui aussi savait.

Les recherches de David n'intéressaient pas que l'I.P.P. Bien des gens l'ignorent, beaucoup s'en doutent, mais chaque enfant surdoué est observé depuis le plus jeune âge, ses études et ses résultats ne sont pas si confidentiels qu'on veut bien le croire. David n'échappait pas à la règle. Ceux dont le métier était le « renseignement » s'occupaient de lui. Ils connaissaient tout de lui, de sa famille, de son enfance, de sa femme. Il avait été accompagné même durant son voyage de noces et sa visite à un faiseur de miracles avait, elle aussi, été consignée.

On s'intéressait, dans certaines sphères, aux élucubrations du vieux rabbin et par suite, à ceux qui l'avaient approché. David, par exemple !

CHAPITRE VI

— Fantastique, Katia ! Je suis certain aujourd'hui d'avoir réussi... J'ai ramené à la vie une souris cryogénisée depuis plus d'un an... Tu te rends compte !

— J'étais certaine que tu réussirais. Dis donc, c'est Carter qui va être content !

— Je n'en ai encore parlé à personne... C'est trop important... Je veux être totalement certain... Cela représente un tel espoir... Si je réussis, on pourra cryogéniser des malades incurables jusqu'au moment où l'on aura trouvé le moyen de les guérir... Une foule de possibilités d'application... L'éternité à portée de main...

— Oh ! mon chéri, que je suis heureuse ! s'écria Katia en se jetant dans ses bras.

— Pour le moment, c'est notre secret. Promis ?

— N'aie crainte, mon amour, personne n'en saura rien.

Par moments, David avait d'étranges visions. Il revoyait le vieux sage de Safed, ses yeux surtout, des yeux délavés, profonds, qui reflétaient toute la sagesse et tout le désespoir du monde. Il revoyait aussi Rom, le serviteur dévoué. Il avait la curieuse sensation que ses propres découvertes avaient été dirigées. Il s'était replongé dans les papiers jaunis par l'âge, couverts de graffiti et des schémas de son grand-père. Certains croquis qu'il n'avait fait qu'entrevoir quelques années auparavant retenaient à présent toute son attention.

Il y avait là des calculs mathématiques, des équations. Le sens ontologique des lettres prêtait à des nombreuses interprétations et David fut frappé de la similitude avec des recherches récentes. De plus en plus il se persuadait que rien n'était neuf, que tout n'était que redécouverte. Il s'interrogeait sur les sources du prodigieux savoir du prêtre égyptien Mose, initiateur des Hébreux et dont le nom fut transformé en Moïse (26). Aucun homme, même appartenant à ce siècle, ne possédait une culture aussi phénoménale.

Il lut beaucoup d'ouvrages scientifiques. C'est ainsi qu'il apprit que certains cristaux, les virus qu'il étudiait depuis longtemps, n'étaient pas des êtres vivants au sens littéral du terme. On ne savait pas réellement expliquer ce qui provoquait leur passage de l'inerte à la vie. On constatait, c'était tout.

L'argile, le « romer » biblique, objet de l'attention voire de la

vénération de certains cultes préhistoriques ou marginaux, élément de la création, était elle aussi un troublant mystère. Il apprit que son grand-père s'était livré à « certaines » expériences mais que, moins téméraire, ou plus prudent, que le rabbin de Safed, il les avait vite abandonnées.

Il pensait souvent, très souvent au vieux Eliazar et il avait envie de le revoir. Son souhait allait bientôt se réaliser, mais à la suite d'événements si tragiques que David le regretterait amèrement !

Katia parlait souvent de son voyage en Eretz Israël et les parents du jeune couple écoutaient, émerveillés, le récit de la jeune femme. Ils fermaient les yeux, se voyant glisser sur les eaux du lac de Tibériade. Ils frémissaient à l'évocation du massacre de Massada. Ils s'exaltaient au récit des prouesses de Samson. Jamais Katia ne parlait de leur visite à Safed ; c'était à croire qu'elle avait totalement oublié cet épisode. Il est vrai qu'il y avait tant de choses à raconter, à décrire, à commenter que cet intermède n'était pas pour elle le plus important.

Les Salz et les Lanz s'entendaient comme les doigts d'une main et il fallait entendre les deux mères parler des qualités de « leur » fille et de la réussite de « leur » fils. Les Lanz, fort éprouvés par la perte d'un fils, avaient reporté toute leur affection sur David et les Salz qui, eux, n'ayant pas eu de fille, en avaient trouvé une avec Katia. Les deux vieux couples attendaient la venue d'un petit-fils ou d'une petite-fille. Les seules disputes naissaient à la suite du choix d'un prénom. Les Salz auraient aimé Samuel pour un garçon et Déborah pour une fille. Les Lanz, eux, ne démordaient pas, ce serait Elie, ou à la rigueur Acher ou Sarah pour une fille.

On se réconciliait vite devant un bon plat de pikel-fleisch ou un verre de vodka. David et Katia n'étaient pas encore décidés. David tenait à asseoir sa situation et Katia ne se sentait pas mûre. En tout cas, aucun des prénoms ne leur plaisait !

Les Lanz, comme les Salz, faillirent tous les quatre mourir de joie lorsqu'un soir David et Katia déposèrent sur la table les billets et les réservations pour Israël qu'ils avaient achetés pour leurs parents. Dix jours tous frais payés : le rêve de toute une vie !

*

* *

— Tu sais, mon chéri, je commence à être jalouse de tes études, de ton labo et de tes bouquins, dit Katia, rentrant un soir dans le bureau de David. Tu leur consacres plus de temps qu'à moi...

— C'est vrai, je suis impardonnable.

— Mais... qu'est-ce que tu lis là ?

— De vieilles paperasses... Des choses sans importance.

— Je te connais trop pour savoir que si vraiment elles étaient sans

importance, tu ne t'y intéresserais pas ! Fais voir...

— Tu n'y trouveras aucun intérêt... Ce sont les travaux de mon grand-père...

— ... De la cabale ! c'est intéressant ?

— Troublant, plutôt... Je t'ai déjà expliqué...

Katia contemplait la fine écriture, les dessins, les schémas.

— A quoi cela pouvait-il bien servir ? Tout cela est inutile...

— Evidemment, répliqua David sur un ton sans doute plus vif qu'il ne l'aurait voulu, cela ne se monnaie pas, mais un grand savant tel qu'Einstein disait que sans les rêveurs il n'y aurait pas de progrès possible... Or, nul n'ignore plus à présent, n'en déplaie aux hypercartésiens, qu'Einstein s'intéressa de très près à la cabale, Descartes lui-même fut rose-croix et que le nombre de rationalistes passionnés par l'ésotérisme est stupéfiant.

— Même si je ne vois pas l'utilité de ces élucubrations, je n'ai rien contre...

— Ces élucubrations, comme tu dis, ont ouvert la porte à la science moderne... Laissons cela, veux-tu ! fit David ramassant vivement les vieux papiers jaunis. Allons plutôt voir tes roses.

— Si tu veux ! repartit Katia un peu interloquée par l'attitude presque agressive de David.

« Bah ! cela lui passera. Ce serait trop bête de se disputer pour des bêtises », pensa-t-elle.

La jeune femme avait véritablement « la main verte ». David s'extasiait, et son admiration n'était pas feinte ; elle avait fait, du petit jardin, un véritable paradis. Elle s'était liée d'amitié avec une dame âgée du voisinage dont la passion était la botanique. Katia passait chez elle de longues heures ; elle en rapportait, de ses visites, boutures, plants et fleurs coupées.

David s'en voulut de son mouvement d'humeur et, attirant la jeune femme, il l'embrassa longuement. Ils revinrent vers la maison main dans la main.

Comment auraient-ils pu savoir, au moment même où tout semblait leur sourire, que de lourds nuages noirs s'accumulaient sur leur avenir ?

*

* *

Le président Carter compulsait les documents que lui avait fait parvenir la filiale française de l'I.P.P. Ce jeune David Salz était vraiment un grand savant et l'investissement consacré au laboratoire n'avait pas été un mauvais calcul, loin de là. Le terminal comptable sollicité fit apparaître une liste de chiffres impressionnante. Carter sourit malgré lui. Les bénéfices étaient substantiels, très substantiels même. L'application de la cryogénisation sur les graminées

alimentaires et les viandes permettrait un stockage illimité des denrées et éviterait l'effondrement des cours ; le brevet venait d'être déposé dans quatre-vingt-dix-sept pays.

La cryogénisation ! Carter se caressa le menton et eut un nouveau sourire. Quel fantastique espoir ! Quelle fantastique affaire ! L'I.P.P. allait s'agrandir ; ses filiales médicales, pharmaceutiques, jusque-là un peu délaissées, allaient faire un bond de géant. Le président Carter rêvait, son projet était déjà au point, de gigantesques bâtiments, des centaines, des milliers de capsules cryogénies, des centaines, des milliers de malades qui paieraient n'importe quelle somme pour attendre patiemment les progrès de la science, les dingues (et Dieu sait s'ils étaient nombreux en cette fin de siècle aux U.S.A. et ailleurs) curieux de connaître l'avenir et qui paieraient eux aussi pour être rappelés à la vie un ou deux siècles, voire des millénaires plus tard.

On n'en était pas encore là et Carter revint brusquement à la réalité. Pour le moment, on en était au stade des souris. Il maudit sourdement ces législations ridicules et retardataires qui interdisaient l'expérimentation sur des êtres humains. Cela aurait été tellement-plus rapide. L'avenir de l'humanité méritait bien quelques sacrifices, non !

Il jeta ensuite un regard curieux sur la fiche de David Salz et constata, coïncidence sans aucun doute, que ses « résultats » avaient commencé aussitôt après son voyage en Israël. Le rapport faisait mention d'une visite que le jeune savant aurait faite à un rabbin de Safed, un vieux cabaliste fou qui possédait de mystérieux pouvoirs.

La cabale, cela n'évoquait rien pour lui, sinon des élucubrations sans queue ni tête et non rentables.

— Arella ! siffla-t-il dans l'interphone.

— Oui, monsieur.

— Consultez le fichier central et apportez-moi tout ce que vous pourrez trouver sur un nommé Eliazar Ben Mosche.

— Bien, monsieur.

Le président Carter se leva, se dirigea vers la cloison, fit jouer un mécanisme. Un bar apparut. Carter se servit un verre, fit tinter un cube de glace puis contempla la ville au travers de l'immense baie vitrée. Il était songeur. Ce David Salz était un utopiste, un savant certes, un chercheur hors ligne, mais qui n'avait aucun sens des affaires.

Il s'assit à son bureau et griffonna une note, un ordre, celui de faire virer dix mille dollars au compte de Salz. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Et puis, on ne sait jamais, il vaut mieux éviter les tentations. Les recherches du jeune savant n'intéressaient pas que l'I.P.P. Une bonne chose en tout cas que cette maison à la campagne. Salz serait moins sollicité s'il devait l'être et il était en tout cas beaucoup plus facile à surveiller !

— Prémsumé né en 1915 en Europe centrale. Lituanie ? Pologne ? Tchécoslovaquie ?... Impossible à préciser... Les archives et l'état civil, particulièrement en ce qui concernait les Israélites, avaient été détruits.

Famille inconnue... Les rares documents émanant des services S.S. mentionnaient la présence d'un Ben Mosche au camp de Buchenwald en 1943, ou 44. Il y aurait été gazé et incinéré.

Puis on retrouvait à nouveau la trace d'un Eliazar Ben Mosche en 1955 à Safed. Il avait beaucoup fait parler de lui dans les années 59 à 69 ou 70 : guérisons inexplicables, déclenchement de certains phénomènes telle la lévitation. Des témoins affirmaient qu'à plusieurs reprises on avait aperçu des « choses » au-dessus de Safed.

Puis le vieux rabbin abandonna ses manifestations publiques pour se consacrer exclusivement à l'étude. Nombreuses correspondances surtout d'ordre ésotérique. Le vieux sage vit avec un homme étrange qui répondrait au nom de Rom. Des bruits dénués de tout fondement courent sur cet individu ; certains vont jusqu'à prétendre qu'il s'agirait d'un androïde, ou de quelque chose d'approchant et qui aurait été entièrement fabriqué par le rabbin. On aurait prononcé le mot de Golem.

Correspondance très suivie avec un rabbin du nom de Ascher Salz. Salz ! Carter dressa l'oreille.

— Apportez-moi la fiche de David Salz, commanda-t-il.

Une ride profonde barra le front du P.D.G. de l'I.P.P. Il y avait beaucoup de coïncidences ! Trop ! Le rabbin de Safed connaissait le grand-père de David Salz. David lui avait rendu visite. Si on avait jugé bon d'établir une fiche sur Eliazar Ben Mosche, c'est qu'il y avait une raison profonde. A nouveau, Carter eut le geste machinal de se caresser le menton.

— Appelez-moi Sander. Je veux le voir immédiatement.

— Que pensez-vous de cela ? demanda Carter tendant la fiche à Sander qui avait la haute main sur les « renseignements » utiles à l'I.P.P.

Carter n'aimait pas Sander, mais il en avait besoin. Il se chargeait de toutes les besognes incompatibles avec les fonctions de P.D.G. Sander n'était ni plus ni moins qu'un ancien gangster repent, certes, mais un gangster tout de même. Il avait conservé de solides relations avec le Milieu qui, moyennant quelques protections et quelques milliers de dollars ou de crédits universels, lui fournissait tous les renseignements sur la concurrence et éliminaient au besoin, discrètement, cela va sans dire, tout ce ou tous ceux qui pouvaient nuire à la multinationale.

Il repérait avec un instinct de chien de chasse les nouveaux talents,

était à l'affût de toutes les découvertes. Ses correspondants, dans tous les pays du monde, le tenaient informé.

— Eliazar Ben Mosche... (Sander plissa le front et releva bientôt les yeux.) Une étrange histoire, monsieur le président, cet homme aux origines mystérieuses est soit le plus grand mystificateur de tous les temps, soit le plus grand génie que la Terre ait jamais porté.

— Comment cela ? coupa Carter vivement intéressé.

— Je me suis personnellement occupé de ce cas, poursuivit Sander. Cela tient de la fiction, vous allez en juger.

CHAPITRE VII

— Quand je dis, je me suis occupé de ce cas, je devrais préciser qu'il retient encore toute mon attention... Curieux bonhomme en vérité... Un vieux fou comme il en existe encore, un « fou de Dieu », un cabaliste... Il croit, comme beaucoup de ses semblables, que les livres saints du judaïsme sont en fait des messages codés... Celui qui décrypterait ces messages serait l'égal de Dieu...

— Quel rapport avec nos recherches, nos objectifs et nos intérêts ?

— Apparemment aucun, lorsque l'on voit les choses superficiellement, j'en conviens, mais nous avons eu la curiosité de soumettre certains textes aux ordinateurs... Ils se sont livrés à une sorte de décodage... On aboutit à des choses très surprenantes... Soumis aux oscillateurs, les textes parlés ont provoqué des phénomènes gravitationnels...

— Je ne vous ai pas fait venir pour entendre un cours. En quoi cet Eliazar peut-il nous être utile et quels sont ses rapports avec David Salz ?

— J'y viens, monsieur le président... Lors de son voyage de noces, David Salz a en effet rendu visite au rabbin Eliazar Ben Mosche mais nous avons toutes les raisons de croire qu'il ne s'agissait que d'une visite de pure courtoisie. Nous savons que le grand-père de Salz était lui-même plus ou moins cabaliste et qu'il avait entretenu une correspondance très suivie avec Ben Mosche. David a hérité de cette correspondance... Il semble qu'il ait voulu connaître celui que son grand-père considérait comme l'un de ses maîtres.

— Bien, bien... Il y a quand même quelque chose de bizarre... Depuis son retour d'Israël, David Salz a fait un nombre considérable de découvertes.

— Ne nous en plaignons pas.

— Je vous paie pour me renseigner, pas pour entendre vos appréciations. Nous voulons tout savoir sur ce Ben Mosche... *tout*, vous entendez ? Je veux un rapport complet dans une semaine. Vous pouvez disposer, Sander.

Sander s'inclina et sortit.

A nouveau, Carter se caressa le menton. Si David Salz tenait son savoir du vieux rabbin, il serait peut-être plus rentable de s'assurer la collaboration directe du sage de Safed, au besoin en l'y contraignant

quelque peu... Un cabaliste, cela ne doit pas coûter bien cher !

Rabbi Eliazar Ben Mosche était vraiment un cas ! Sander était loin d'être un enfant de chœur et il en fallait beaucoup pour le troubler, mais le décryptage des messages apparemment anodins, qui commencèrent à tomber sur son bureau, l'intrigua à tel point qu'il se décida à faire le voyage.

L'un de ses indicateurs l'attendrait à l'aéroport Ben Gourion et ils se rendraient immédiatement à Safed.

Sander s'était documenté sur la cabale, comme on peut le faire en quelques heures d'avion. Le peu qu'il avait appris l'avait amusé d'abord, inquiété ensuite, et il y avait bien de quoi ! A condition d'y croire, bien entendu !

L'histoire gardait la trace de ces hommes mystérieux qui s'étaient intéressés de près ou de loin à la cabale : Ulrich de Mayence, Nostradamus et ses fameuses centuries, ce rabbin du Moyen Age qui connaissait l'électricité et s'en servait pour protéger sa demeure. Un livre révélait le mot que prononçait le grand prêtre dans le saint des saints au temple de Jérusalem et qui déclenchait des phénomènes magnétiques et telluriques (27).

Il fallait qu'il sache. Si vraiment Eliazar détenait des secrets fabuleux, cela pouvait représenter de l'argent, beaucoup d'argent ! La cabale pratique avait attiré son attention ; l'auteur de l'article prétendait que certains érudits cabalistes avaient retrouvé dans les textes les secrets de la matière, de l'origine de la vie et bien d'autres choses encore et qu'ils s'étaient livrés à des expériences souvent couronnées de succès. Les cabalistes avaient été condamnés par l'Eglise. Il est vrai qu'il n'y avait pas qu'eux que l'Eglise avait poursuivis ; mais elle ne faisait jamais rien sans raison et de nombreux papes avaient eu pour conseillers des rabbins (28).

Le secret de la vie ! La faculté d'animer l'inerte. Les « possibilités envisageables » étaient vertigineuses. La puissance révélée, les fantastiques possibilités du cerveau humain savamment exploitées, l'imagination créatrice à l'état pur sans aucun intermédiaire. Utopie !

Dans l'avion qui le ramenait à New York, Sander se posait une multitude de questions. Il n'avait pas pu rencontrer Eliazar. D'ailleurs, il ne le souhaitait pas vraiment ; le moment n'était pas propice à ce qu'il dévoile ses projets et des projets il en avait !

Son informateur lui avait non seulement confirmé ce qu'il savait déjà, mais y avait ajouté une foule de détails, des faits, pas des suppositions. Sander nageait en pleine fiction. Toutes ces informations avaient été vérifiées et confirmées ; il ne pouvait y avoir le moindre

doute.

Il émanait de cet être un magnétisme indéniable. Il était doué de pouvoirs fantastiques ; les guérisons constatées étaient bien réelles et durables autant qu'absolument inexplicables. Les pouvoirs du rabbin n'agissaient pas seulement sur les corps et les esprits, mais aussi sur la matière. Des témoins dignes de foi avaient vu des rochers déplacés par sa simple volonté, puis soudainement le vieux rabbi s'était réfugié dans la solitude, fuyant le monde, ne se consacrant plus qu'à la prière et à l'étude. C'est à partir de ce moment qu'était apparu Rom, son serviteur muet.

Sander tourna la page et contempla un moment le mur de nuages que survolait l'appareil puis se replongea dans la lecture du « rapport ».

Vers les années 87 à 88, rabbi Eliazar avait disparu puis était réapparu. Nul n'avait jamais pu savoir où il avait été, ni ce qu'il avait fait durant son absence.

D'où venait cet homme ? Il n'avait ni date, ni lieu de naissance connus. Cet Eliazar mort en déportation ne pouvait être lui, car il était bien vivant.

Sitôt débarqué, Sander téléphona à un mystérieux correspondant. Un agent d'une puissance étrangère. Sa conviction était totale. Rabbi Eliazar Ben Mosche valait son pesant d'or, bien plus que l'I.P.P. aurait pu payer !

Carter fut quelque peu déçu, mais il n'avait aucune raison de mettre en doute les affirmations de Sander.

— Je vous avais parlé de mystificateur ou de génie. Eliazar Ben Mosche n'est ni l'un ni l'autre... Un illuminé certes, mais rien de plus...

— Et les découvertes de David Salz ?

— Après son retour d'Israël ? Coïncidences, monsieur le président...
Simples coïncidences.

— Les fiches mentionnent cependant des faits troublants. Ces lévitations, ces guérisons...

— La lévitation n'est pas prouvée, la plupart des témoins se sont rétractés... Quant aux guérisons, quelques-unes s'expliquent par une sorte d'hypnotisme naturel... Eliazar a surtout guéri des malades imaginaires... Quant aux autres, il ne s'est agi que de rémissions... La fiche n'a plus de raison d'être, d'autant plus que le vieil homme n'est plus en très bonne santé.

— Je vous trouve beaucoup moins enthousiaste qu'avant votre départ.

— Enthousiaste... est un bien grand mot, monsieur le président...

En admettant que j'aie été enthousiaste, disons alors que je suis déçu car Eliazar ne peut en rien servir nos intérêts... Je veux dire ceux de l'I.P.P. !

— C'est bien, vous pouvez disposer, mais ne détruisez pas la fiche... On ne sait jamais !

— Comme vous voudrez, monsieur le président.

David avait quitté son laboratoire un peu plus tôt que d'habitude. Il était soucieux. Il avait emporté son cahier et la correspondance de son grand-père. Katia et lui n'avaient pas la même optique sur ces problèmes et David jugeait inutile des discussions à ce sujet ; ils avaient tellement de points communs qu'ils n'allaient pas se disputer.

David en était certain, on avait touché à ses notes, pourtant rangées dans son bureau. A la réflexion, c'était idiot. Qui aurait pu s'intéresser aux élucubrations de deux vieux fous ? Il s'efforça de chasser ses idées.

Il y avait maintenant quinze mois qu'ils étaient revenus de leur voyage en Israël. Katia ne semblait avoir gardé souvenir que des lieux visités. A l'inverse, David ne les voyait qu'au travers d'un brouillard ; il se souvenait, lui, de son entretien avec le rabbi de Safed.

La visite qu'ils lui avaient faite n'avait, « en temps réel », duré que quelques minutes. Pourtant, David était certain de lui avoir parlé des heures et des heures. Il y avait eu entre les deux hommes une sorte de transfert, une transmission de savoir. Des problèmes que jamais David n'aurait réussi à résoudre lui étaient apparus d'une simplicité enfantine. Lorsqu'il se penchait sur son microscope, il voyait souvent le visage du vieux sage qui lui souriait.

Il revoyait aussi Rom le serviteur ; il savait que cet être n'était pas né d'une femme, qu'il était le fruit des recherches d'Eliazar et il lui arrivait de penser que, peut-être, lui aussi un jour...

David ne croyait plus en ce prodigieux hasard origine de la vie ; il était persuadé que ce hasard s'était renouvelé des milliers, des millions de fois dans l'univers, que la vie était l'aboutissement d'une prodigieuse expérience à l'échelle cosmique, l'effet de la volonté de « quelque chose » ou de « quelqu'un » et que la mémoire des hommes en conservait la preuve dans les mythes, dans les religions. Ce pouvoir prodigieux était à la portée des hommes, dissimulé aux profanes. Les hommes dévoilaient un à un les secrets de la matière mais jusqu'alors n'en avaient utilisé que le côté négatif et destructeur.

Ceux qui, dans les âges passés, connaissaient le secret l'avaient caché dans le labyrinthe ténébreux des mots ; la *Torah* était l'un de ces livres. Tout ce que David découvrait y était écrit depuis la nuit des temps.

La vie ! La vie, fantastique miracle ou bien aboutissement naturel,

mélange savamment dosé d'énergie et de matière ?

La matière est la réalité première et c'est d'elle que provient l'esprit, affirmaient les dogmes matérialistes, sans aucune preuve d'ailleurs, pas plus que les tenants de l'inverse.

— Tu es déjà rentré, mon chéri ! Je suis contente que tu sois là.

La voix de Katia l'avait fait sursauter. Il lui sourit.

— Viens près de moi, mon amour.

La jeune femme vint s'asseoir sur les genoux de David comme elle aimait à le faire. Elle posa sa tête au creux de son épaule comme une enfant. Ils restèrent longtemps sans parler, savourant le moment présent.

— Tu sais, Katia, je crois que j'ai besoin de vacances, mais pour le moment hélas il n'en est pas question, trop de travail, et j'ai des expériences en cours qui ne peuvent être interrompues.

— Je sais, mon chéri, tu travailles beaucoup, j'allais dire trop, mais je sais aussi que quoi que je te dise tu ne m'écouteras pas... Je suis mariée avec un savant, il faut bien que je m'y habitue, sourit-elle.

— Tu ne m'en veux pas trop de te laisser souvent seule ?

— Comment pourrais-je t'en vouloir ? Je sais à quoi tu travailles... Je sais que si tes recherches aboutissent, elles soulageront l'humanité...

— Elles aboutiront, Katia.

— J'en suis certaine.

— La vie, Katia, la vie c'est... Oh et puis, non, voilà que cela me reprend... Ne parlons plus de boulot, j'ai envie d'oublier un peu... Si, nous sortions ce soir ?... Je t'emmène au théâtre, au cinéma, au restaurant, choisis.

— Oui, c'est formidable ! s'exclama Katia, battant des mains comme une enfant. Alors, allons au restaurant... Tu me feras la cour comme avant..., quand tu étais amoureux...

Ils dînèrent dans l'un de ces merveilleux petits restaurants comme il en subsistait encore quelques-uns en ce début du vingt et unième siècle. Un petit coin de paradis miraculeusement protégé, blotti au bord d'une rivière. Cela sentait bon la campagne ; il y avait même des cygnes et quelques canards, des fleurs aussi, des fleurs partout.

Ils firent un dîner de roi comme ils n'en avaient pas fait depuis longtemps et ils étaient un peu gris lorsqu'ils rejoignirent leur maison. Ils venaient de vivre leur dernier jour de bonheur. A ce moment précis, des milliards d'hommes se couchaient ou se levaient à la surface de la Terre ; tous ignoraient, bien sûr, que leur destin tiendrait bientôt dans la main d'un seul par la volonté d'un autre...

... Mais peut-être étaient-ils tout simplement les instruments d'une grande volonté ; l'un de ces deux hommes était détenteur d'un secret fabuleux et l'amour que l'autre vouait à une femme pouvait causer la

destruction du monde.

— Nous avons consulté les documents en question, monsieur Sander. Je dois vous dire que mon gouvernement n'y attache qu'une importance très relative, nous sommes par essence rationalistes et...

— Etes-vous d'accord pour les acheter, oui ou non ? coupa Sander.

— Ne nous énervons pas, Sander... Certes, ce rabbi nous intéresse, mais nous sommes beaucoup plus curieux des travaux de David Salz. Nous ne vous avons rien demandé, vous êtes venu de vous-même et vous nous en avez trop dit ou pas assez... Que vous le vouliez ou non, vous faites maintenant partie de nos services. Nous vous réglerons la somme demandée... En voici la moitié.

Sander hésita ; il comprenait brusquement qu'il s'était mis dans de sales draps, mais la somme était rondelette : plus de vingt ans de salaire. Il empocha l'enveloppe.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ?

— Tenez-nous informés des travaux de David Salz, rien de plus. Le plus petit détail nous intéresse... Cela ne veut pas dire que nous négligions pour autant Eliazar Ben Mosche... Je vous ferai savoir comment nous contacter.

L'homme se leva sans ajouter un mot. Sander termina son verre, le regard dans le vide. Où cela allait-il le mener ?

CHAPITRE VIII

Pourtant, *on* était beaucoup plus intéressé qu'on voulait bien le laisser entendre par les étranges pouvoirs du vieux rabbi de Safed. Il y avait, en plein cœur du pays le plus rationaliste du monde, bien protégé par des mètres et des mètres de béton, quelques bureaux équipés d'un matériel ultra-sophistiqué. Tous les derniers perfectionnements de l'informatique pour étudier des monceaux de vieilles paperasses.

Dans ces lieux, depuis des décennies, les légendes, les mythes, les dogmes avaient été analysés, étudiés à la virgule près. Toutes les grilles de décryptage avaient été utilisées. Ce que l'on ne savait pas dans le grand public, c'est que les astronautes, tous les astronautes, avaient été chargés de surveiller quelques points très précis à la surface du globe, ou de l'espace, le triangle des Bermudes, le Yucatan, certains « endroits » du désert de Gobi à l'Egypte en passant par l'Inde et la Patagonie. Des masses de clichés s'accumulaient sur les bureaux, examinés, programmés et donnés en pâture aux ordinateurs.

Le budget (important) consacré à ces recherches figurait en bonne place dans le listing des dépenses de la nation sous la rubrique X. Vers le milieu du vingtième siècle, des archéologues de réputation mondiale (29), avaient tenté de démontrer que les anciennes Sodome et Gomorrhe avaient été des dépôts de bombes nucléaires, que la tour de Babel aurait pu être une rampe de lancement et que la fameuse arche de Noé ressemblait autant à un vaisseau spatial que le mystérieux char de Dieu aperçu par Ezéchiel.

Bien sûr, tout cela avait un but précis : démontrer que toutes les religions avaient une origine naturelle (visite d'extraterrestres initiateurs ou civilisations terriennes disparues, telles que celles de la Lémurie, de l'Atlantide ou de Mû), mais c'était reconnaître du même coup que l'on croyait à quelque chose, ne serait-ce qu'en l'existence de ces sociétés prodigieuses qui n'avaient laissé de traces que dans les légendes. Pas seulement dans les légendes, d'ailleurs, car nombre d'objets non identifiables avaient été classés comme objets de culte. C'était beaucoup plus sécurisant, non ?

En tout cas, le professeur Vladimir Abramovitch prenait très au sérieux le cas du rabbi de Safed. Ces études sur les conséquences des vibrations l'avaient depuis longtemps persuadé de leur influence sur la matière. On savait depuis des siècles que les ultrasons influençaient les

animaux, que certains sons très aigus pouvaient briser le cristal ou même que, poussés à leur extrême limite de puissance, ils pouvaient tuer ! La prononciation de certains mots pouvait avoir une influence sur l'énergie et la matière. Si l'on pouvait détruire, pourquoi n'aurait-on pu créer ?

Le professeur Abramovitch s'était livré à des expériences. Tous les mots de la *Torah* avaient été prononcés par les machines avec toutes les intonations, tous les accents possibles... Vladimir s'était toujours interrogé sur les mystères de l'hébreu. Pourquoi avait-on attendu près ou même plus de deux millénaires avant d'inventer les voyelles ? Était-ce justement pour éviter que l'on prononce correctement le mot ? Abramovitch avait entretenu une correspondance avec Safed, mais très brève...

La *Genèse* qui débutait par le *Bereschith* que l'on traduisait par « au commencement » mais qui pouvait aussi bien l'être par « Avec Reschit » Que voulait dire *Reschit* ? Commencement, ou bien parole ? Chaque acte de la création débutait par *Bara Elohim*, Dieu dit !

La parole... La parole était devenue la hantise de Vladimir Abramovitch qui, bien que totalement imprégné de matérialisme, ne pouvait pas plus échapper à ses origines qu'à son éducation.

Des animaux avaient été foudroyés par les vibrations résultant de la prononciation de certains mots et des cristaux dont la croissance « normale » s'étendait sur des centaines d'années avaient brusquement laissé apparaître des bourgeons, certains métaux pourtant placés en milieu totalement stérile s'étaient couverts de moisissures inexplicables, semblables à celles qui avaient dû couvrir, dans des temps immémoriaux, les rochers des mers primitives.

Il y avait beaucoup d'autres effets provoqués, semblait-il, par les mêmes causes ; les vibrations ne se déclenchaient pas en fonction de la force avec laquelle on prononçait les mots, mais naissaient uniquement de leur phonétique.

Parmi les milliers de noms de Dieu, il y en avait un... Un seul !

Rabbi Eliazar Ben Mosche le connaissait-il ? En tout cas, il avait déclenché des phénomènes similaires à ceux qu'avaient provoqués les machines et il était peut-être capable de beaucoup plus... Auquel cas...

Le nombre des fidèles fréquentant assidûment la synagogue du rabbi Isaac Aboab, à Safed, augmenta très sensiblement dans les jours qui suivirent l'entretien de Sander et de son correspondant.

C'est à peu près à partir de ce moment également que David Salz constatait que « quelqu'un » s'intéressait de près à son cahier de notes. Il ne parvenait pas à comprendre. Qui pouvait non seulement

s'intéresser à son cahier, mais également aux travaux de son grand-père ? S'il y avait quelque chose qui aurait dû normalement attirer l'attention des espions industriels, cela aurait dû être ses recherches... La cryogénisation... Cela lui paraissait tellement aberrant et ridicule qu'il pensait qu'il ne pouvait que se tromper.

David était entièrement absorbé par ses recherches. Il s'apercevait (mais il ne voulait pas se poser de questions) que plus il avançait dans la lecture de la correspondance des deux vieux sages, plus son regard à l'égard de la matière, de l'inerte et du vivant, se faisait clair. Des schémas cabalistiques, l'étude de l'arbre séphirotique lui apparaissaient comme autant de synthétisations des découvertes modernes ; il s'étonnait de la ressemblance entre l'un des noms de Dieu : Adonai (30) avec A.D.N. De quoi faire sourire tous les rationalistes de la Terre.

Il savait maintenant que d'anciennes civilisations, dans lesquelles le judaïsme avait largement puisé ses sources, avaient connu l'hibernation, but de ses recherches actuelles et, comme quelques-uns, il n'était pas loin de penser que la momification, pratiquée par quantité de peuples, n'avait été en fait qu'une tentative désespérée de redécouvrir cette immortalité que connaissaient les grands initiateurs.

Bien entendu, il ne faisait pas part de ses idées personnelles à P.I.P.P. On n'aurait sans doute pas apprécié. L'I.P.P. et son P.-D.G. en particulier ne prisait que très médiocrement le rêve : temps perdu et *time is money*.

Il l'avait enfin !

David Salz contemplait, ébloui, la cabine de cryogénisation. Sa cabine, son hibernatrice. Elle ressemblait à un cercueil, mais elle était tout son contraire ; le plus fantastique, le plus fol espoir des hommes était là, dans cette boîte de verre aux formes de catafalque.

Il avait hâte de pouvoir l'expérimenter... s'il y avait un volontaire. Il est vrai que l'I.P.P. offrait une très forte prime.

— Qu'est-ce que tu as depuis quelque temps, ma chérie, je ne te trouve pas bien.

— Mais je n'ai rien, David... Rien du tout... Peut-être un peu de fatigue, c'est tout... Tu sais, je n'ai jamais autant travaillé que depuis que je ne travaille plus... Les plantations, l'entretien de la maison, sourit-elle.

— Je ne te comprends pas, Katia, le jardinage, la botanique passe encore, mais enfin nous avons les moyens de nous offrir des domestiques... Tout au moins une bonne ou une femme de ménage.

— Je préfère m'occuper de notre intérieur toute seule. Je n'aimerais

pas voir quelqu'un fourrer son nez dans nos affaires. Tout, ici, a pour moi une valeur sentimentale... Cette fleur des sables, nous l'avons rapportée du Néguev... Ce petit morceau de pierre dans la vitrine, c'est un morceau du mur... Qui comprendrait ?... Et là, ces pierres d'Elath, ce vase aussi, le premier que tu m'aies offert, j'y avais mis la plus belle rose de notre jardin.

— Tout de même, Katia, tu n'es pas raisonnable.

— Maman vient deux fois par semaine, sans compter ta mère... Elles se disputent toutes les deux à qui en fera le plus... Non, vraiment, mon chéri, c'est mieux comme cela.

Katia fut soudain secouée par une quinte de toux qui la courba en deux ; elle mit longtemps avant de reprendre souffle.

— Il y a longtemps que tu tousses comme cela ? demanda vivement David soudain inquiet. Je n'aime pas cela.

— Un rhume sans importance... J'ai dû prendre froid.

— Cette toux n'est pas celle d'un rhume... Dès demain nous irons consulter un médecin... J'ai *un* copain, tu le connais... Nous irons voir Bernard.

— Ce n'est pas la peine, je t'assure, David, tu as assez de soucis comme ça.

— C'est décidé. Je téléphone au labo pour prévenir que je serai en retard.

— Mais tu as une expérience en cours et...

— Un chimpanzé qui hiberne depuis près de huit mois, il n'est plus à cinq minutes près... Ne t'inquiète pas pour cela.

David dina de fort mauvais appétit ; il était soucieux et ne cessait de surveiller Katia du coin de l'œil. Elle était terriblement pâle et visiblement, malgré les efforts qu'elle faisait pour le dissimuler, elle respirait difficilement. Il s'en voulait de ne s'être aperçu de rien ; mais comment aurait-il pu ? Elle ne se plaignait jamais. Il tenta vainement de chasser son angoisse. Ce ne serait rien. Katia était jeune et quand on est jeune rien ne peut arriver !

Cette nuit-là, David rêva au rabbin Eliazar. Un songe étrange, d'une réalité si intense qu'il aurait cru l'avoir en face de lui. Il parlait au vieux sage, mais il n'entendait pas ses paroles. Cependant, il s'imprégnait profondément d'un enseignement étrange. Les yeux d'Eliazar ! Il avait l'impression qu'ils grandissaient démesurément. David éprouvait la sensation de s'enfoncer dans un univers inaccessible ; il voyait des galaxies naître, s'éloigner, disparaître. Il flottait dans l'éther ; des mondes apparaissaient pour aussitôt s'évanouir et il *entendait* sans comprendre un *mot*, un mot qui contenait tout : l'existant comme l'inexistant, le passé, le présent, l'avenir...

Le visage de Rom apparaissait par moments, par flashes. David voyait le front du serviteur du rabbin de Safed sur lequel brillaient comme des charbons ardents des lettres : *Aleph. Mem. Tav. Emeth. Vérité*. Puis le *aleph* s'éloignait, tournoyait sur lui-même comme une grande roue de feu.

Quelques minutes après son réveil, David avait complètement oublié son rêve. Un rêve qui ne voulait absolument rien dire. Il ne croyait pas en l'onirisme.

Le Dr Bernard Laroque resta longtemps silencieux à mordiller son stylo. De temps à autre, il jetait un coup d'œil par-dessus ses lunettes. Il finit par se lever, affichant un sourire manifestement forcé.

— Alors, Bernard ?

— J'avoue que je n'y comprends rien... Apparemment Katia souffre d'anémie... La radiographie est normale, l'analyse de sang nous renseignera sans doute plus complètement... Pour le moment, du repos...

— Mais je ne fais rien...

— Tu en feras moins encore ! coupa David.

— Un régime d'athlète, viande rouge, salade, fruits, lait et sieste. Je téléphone à Stern pour un rendez-vous dès que j'aurai les résultats des analyses... Pour le moment, calme, repos et ces quelques bricoles comme médication.

Bernard Laroque tendit son ordonnance, refusa le chèque que David lui tendait.

— Tu m'inviteras à dîner un de ces soirs. Il paraît que vous avez une villa du tonnerre.

— Elle n'est pas mal en effet.

— J'ai toujours assimilé les biologistes, les généticiens de ton espèce à des artistes. C'est vrai, non ? Vous créez de nouvelles espèces... Toutes ne sont pas des chefs-d'œuvre, loin de là, mais enfin vous êtes des artistes dans votre genre et je suis heureux que tu sois tombé sur un mécène...

David éclata de rire. Visiblement, Bernard plaisantait pour détendre l'atmosphère et David sautait sur cette occasion d'éloigner les idées noires qui l'assaillaient depuis la veille.

— Carter est loin d'être un mécène, il en est à cent lieues... Le fric, il n'y a que cela qui compte pour lui... Rien ne ressemble moins à un mécène qu'un P.D.G. de multinationale... Mais enfin il faut reconnaître qu'il paie bien, c'est vrai.

— Alors je serai exigeant sur le menu. Allez, salut, vieux frère, et vous, Katia, soyez obéissante, laissez-vous dorloter un peu.

Bernard donna une tape sur l'épaule de son copain de faculté et serra amicalement la main de Katia.

A peine David et Katia étaient-ils sortis du bureau que le D^r Laroque appelait le professeur Stern. Il eut avec lui une longue conversation et, lorsqu'il reposa le téléphone, il resta longtemps silencieux avant de murmurer : « Pauvre fille », puis il appela sa secrétaire.

— Portez tout de suite cela au labo, j'ai besoin des résultats immédiatement, et faites entrer le patient suivant.

CHAPITRE IX

Les rapports de ce que l'on avait baptisé, bien improprement d'ailleurs, Est et Ouest, n'étaient pas des plus cordiaux, loin de là. La grande crise de 1986, auprès de laquelle celle de 1929 n'avait été qu'un simple incident économique, avait bouleversé toutes les données de la coexistence pacifique.

Après le Nicaragua, le Salvador, l'Equateur et le Mexique, sans oublier l'Argentine, le Brésil avait opté pour le socialisme et accepté la protection du grand frère soviétique. Les rapports économiques mondiaux s'en étaient trouvés complètement bouleversés. La fédération des Etats arabes était en paix avec Israël depuis la création de l'Etat palestinien et par suite, les ventes d'armes avaient considérablement baissé, ce qui ne faisait pas l'affaire de tout le monde !

La Chine et l'U.R.S.S. avaient oublié leurs vieilles querelles en renouant des relations amicales, culturelles et économiques. Plus que jamais, l'Ouest se sentait menacé ; les chômeurs avaient bien été enrôlés dans les sections de protection civile, dans les grandes entreprises nationalisées de travaux publics, mais malgré tous les efforts, la récession s'accélérait et la consommation ne suivait plus la production depuis bien longtemps.

Il fallait occuper les esprits selon les bonnes vieilles règles séculaires, surtout fournir des explications satisfaisantes à l'état de crise permanente qui sévissait partout dans le monde. Il y avait bien longtemps que la pollution était passée dans les mœurs et n'intéressait plus personne. Les tentatives de mobilisation religieuse avaient échoué. Les revendications égalitaires féminines étaient maintenant réalité, sinon dans les faits tout au moins dans les lois. Restaient heureusement les bonnes vieilles recettes qui avaient fait leurs preuves dans l'histoire : le péril rouge, le péril jaune, le péril noir, les juifs, bien entendu, et le marxisme pour les uns, le capitalisme pour les autres.

Tandis que dans leurs laboratoires, les chercheurs animés des meilleures intentions du monde mettaient au point leurs découvertes destinées à soulager la misère humaine, d'obscurs intérêts manipulaient les dirigeants, exacerbaient les rancœurs, augmentaient les différences ; jamais on n'avait tant parlé de liberté et de droits de l'homme ; jamais on ne les avait tant bafoués dans tous les pays du

monde.

Les armements, d'un côté comme de l'autre, étaient si terrifiants qu'il était impossible, à moins d'être fou à lier, de les utiliser. L'Est proclamait qu'il pouvait anéantir en quelques heures toutes les villes et les grands centres de l'Ouest. L'Ouest, également, en avait, grâce à Dieu, largement la possibilité. Les guerres-test avaient largement démontré l'efficacité des armements conventionnels et tous les Etats, du plus petit au plus grand, se faisaient un devoir de posséder ces armes merveilleuses, gages infaillibles de leur sécurité... et de la paix !

Chacun cherchait fébrilement l'arme absolue, celle que l'autre ne pourrait jamais posséder, celle qui assurerait la suprématie totale, l'hégémonie absolue à l'échelle planétaire. Espionnage et contre-espionnage étaient florissants. La hantise de l'arme absolue était parvenue au point de psychose.

Les auteurs de S.F. les plus pessimistes étaient distancés de cent longueurs par les réalités. On envisageait, dans les sphères dirigeantes des deux blocs, qu'une guerre nucléaire, ou bactériologique, ou bien encore chimique, puisse avoir lieu à l'échelle mondiale. On en connaissait les conséquences, l'anéantissement prévisible de tous les êtres vivants, à l'exception de la majorité des espèces d'insectes. Bien sûr, il y aurait des survivants, mais *on* savait aussi que le vernis de la civilisation s'effacerait vite et qu'ils retourneraient rapidement à la bestialité la plus totale.

Les acquis des religions et de la science devaient cependant être préservés à toute force. Il fallait penser aux générations de « l'après ». Ah mais ! Si l'I.P.P. s'intéressait à la cryogénisation dans des buts purement mercantiles, dans les hautes sphères, ceux qui avaient la lourde charge (mais combien exaltante !) de gouverner leurs semblables s'y intéressaient aussi.

Les mémoires artificielles (autrement dit : les ordinateurs) conserveraient pratiquement tout le savoir humain. On avait prévu depuis longtemps leur « survie » ; elle pourrait atteindre et même dépasser plusieurs milliers d'années grâce à des piles nucléaires ou des ressources énergétiques d'origine naturelle, mais à quoi servirait la survie des machines s'il n'y avait plus d'hommes pour bénéficier de leur savoir ?

La cryogénisation, la fameuse hibernation des auteurs de S.F., était la solution, la seule solution ! Aux descendants (sûrement irradiés, en tout cas amoindris) des hommes, il faudrait nécessairement des guides. A l'Est comme à l'Ouest, de vastes constructions souterraines attendaient qu'on les équipe d'hibernatrices destinées à recevoir les corps des plus grands savants. Le plus grave, c'est que justement on n'avait pas encore trouvé le moyen de conserver la vie par le froid malgré les sommes colossales consacrées par les Etats à ce genre de

recherches. Pas question de déclencher les hostilités avant d'avoir trouvé !

Les travaux de David Salz intéressaient beaucoup de monde. Tout ce qui touchait de près ou de loin à sa vie était soigneusement étudié ; la moindre conversation, la moindre correspondance, les relations professionnelles et amicales faisaient l'objet de rapports précis et détaillés.

A l'Est comme à l'Ouest, on commençait, ou on continuait, à se poser des questions sur un obscur petit rabbin du nom d'Eliazar Ben Mosche. Les travaux du professeur Abramovitch furent encouragés et le Soviet suprême accorda une datcha sur la mer Baltique à ce chercheur émérite, ainsi que de très considérables avantages financiers, tandis que, de l'autre côté, on apportait le plus grand soin et la plus grande diligence à la finition de deux décodeurs informatiques à qui l'on souhaitait confier la traduction phonétique de certains textes dits sacrés.

Le chimpanzé dévorait une banane. Il avait été ramené à la vie active depuis vingt-quatre heures et se portait comme un charme. L'électroencéphalogramme était parfaitement normal. Ce matin même il avait honoré la femelle placée intentionnellement dans sa cage et son œil était aussi malicieux et vif qu'il l'était huit mois auparavant.

David en oubliait pour un temps ses soucis. Il avait réussi ! Il s'assit face à la cage et contempla Tarzan (c'était le nom qu'il avait donné au jeune primate). Il avait gagné huit mois d'existence. Il fallait savoir si son hibernation n'aurait pas de conséquence sur sa descendance. La jeune femelle allait être l'objet des soins attentifs de toute l'équipe.

Les primates et les hommes étaient issus d'un même rameau ; toutes les espérances étaient désormais permises !

David n'était toutefois pas encore décidé à prévenir Lambosc, directeur de l'I.P.P. France. Il lui fallait d'abord s'assurer que la réussite était totale. Cependant, Lambosc avait ses informateurs et les résultats des expériences de David lui étaient communiqués au fur et à mesure.

Quelques heures plus tard, Carter était mis au courant et un vertige le saisissait. Il se retint difficilement pour ne pas effectuer un pas de danse dans son bureau ; de fabuleux espoirs, de fabuleux marchés allaient s'ouvrir !

— Pas un mot à qui que ce soit, Lambosc. Vous m'avez bien compris ?

— Parfaitement, monsieur le président.

— Augmentez le budget de David Salz... Crédit illimité.

— Entendu.

David s'enferma dans son bureau et consigna ses observations. Il nota scrupuleusement ses conclusions, comme lui avait appris à le faire son vieux maître. Il resta là pendant plusieurs heures à noter toutes les données. : poids de l'animal au moment de la cryogénisation, pulsations cardiaques, analyses, etc., et les mêmes après la réanimation, puis il retourna auprès de Tarzan.

Comment aurait-il pu savoir qu'à peine était-il sorti de son bureau on s'empressait de microfilmer ses notes ?

Le soir même, un avion privé emportait les documents préalablement déposés dans un casier anonyme de l'aéroport, casier qui contenait une confortable somme en crédits universels.

— Bien, bien, monsieur Sander, ces documents intéresseront certainement nos services...

— Je dois vous dire que ce sont les derniers renseignements que je vous communique.

— Ne parlez pas sans réfléchir, monsieur Sander, vous connaissez très bien les bases de nos accords.

— Je les dénonce... Je suis même prêt à vous rembourser.

L'homme éclata de rire.

— Nous rembourser ! Vous aimez la plaisanterie, nous ne vous en demandons pas tant. Par contre, ce qui serait très embêtant pour vous, c'est que l'I.P.P., Carter son P.D.G., soit mis au courant de nos petites tractations... Je ne suis pas certain qu'il apprécie... A votre avis ?

— Vous ne feriez pas cela !

— Je vous rappelle, monsieur Sander, que c'est vous qui nous avez contactés. Nous ne vous avons rien demandé !

— Je reconnais tout cela... Mais cela devient trop dangereux... Je ne comprends pas quels sont vos buts...

— Vous ne sembliez pas si pointilleux sur les détails avant de nous connaître...

— Il ne s'agissait que de... que d'espionnage industriel...

— Quelle différence ? Vous êtes mieux, disons... rétribué.

— Et si je vous avouais que j'ai peur ?

— Cette nouvelle enveloppe calmera votre peur et vos scrupules et puis, monsieur Sander, vous connaissez le dicton : *La peur n'efface pas le danger...*

— Mais...

— Je référerai toutefois de votre désir à mes supérieurs. Vous vous doutez bien, étant donné les rapports plutôt tendus de nos deux Etats, que nous ne souhaitons pas d'incident. Je plaiderai en votre faveur, soyez-en certain.

Les souhaits de Sander se réalisèrent. Il fut rayé des fichiers de ses correspondants, mais pas de la façon qu'il envisageait.

Il fut malencontreusement heurté par une automobile alors qu'il se rendait à son travail. Malgré tous les efforts, il fut impossible d'identifier le chauffard !

Sander avait été tué sur le coup.

Le professeur Abramovitch était livide. Les ordinateurs décrypteurs *refusaient de continuer*. Ce n'était pas une panne ! Une vingtaine de cybernéticiens, d'informaticiens, de techniciens hautement spécialisés avaient tout vérifié. Les machines étaient en parfait état de fonctionnement. Pourtant, elles refusaient véritablement d'effectuer leur travail !

K M 85 avait même prononcé de sa voix artificielle le mot *danger* et les traducteurs phonétiques restaient muets. Abramovitch se remémorait les lois de la robotique : *Un robot, quel qu'il soit, ne peut nuire à un homme, nuire aux hommes !*

Les textes, les légendes transmis de bouche à oreille, étaient-ils le reflet de la réalité ? La *Torah* contenait-elle réellement le secret de la matière et de l'énergie, le secret de la vie et de la création ? Les résultats obtenus auparavant étaient-ils des avertissements de la part des machines ?

Vladimir Abramovitch se cramponnait à ses convictions rationalistes ; lui qui avait tant voulu trouver avait peur maintenant de la réalité impossible. La parole existait bel et bien ; la parole qui avait créé les mondes et était capable de les détruire était une réalité. Les machines ne pouvaient pas, ne voulaient pas la prononcer.

L'arme la plus monstrueuse, l'arme sans aucune parade possible, était découverte. Un tremblement nerveux le parcourut. Avait-il le droit de communiquer le résultat de ses recherches ? Il savait pertinemment que les hommes n'auraient pas les scrupules des machines. La soif de puissance dominerait et il y avait bien longtemps que les hommes avaient perdu jusqu'à l'instinct de conservation.

A nouveau, les machines se montraient plus raisonnables que les hommes.

Le vieux rabbin de Safed ne possédait pratiquement pas d'écrits ; du moins n'avait-on pas réussi à s'en emparer. Rom, le serviteur, était toujours présent et il était quasi impossible de pénétrer dans la maison. Par contre, on avait étudié de près, de *très* près, le cahier de notes de David Salz (du moins les microfilms que l'on avait pu en réaliser).

Vladimir Abramovitch avait été, comme tout le monde, informé des événements étranges qui s'étaient déroulés dans le courant de l'été

1999, un vendredi à 16 h 15, heure de Greenwich très exactement. On lui avait remis un dossier complet sur le mystérieux Aleph apparu dans tous les cieux du monde. Il avait lu et relu le cahier du jeune biologiste. Eliazar avait prévenu David Salz ; il savait donc que l'événement aurait lieu, ou bien il l'avait déclenché. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute... Pourquoi David aurait-il inventé ce détail ? Ce cahier n'était pas destiné à être publié et ni Eliazar, ni David n'avaient spécialement envie de faire parler d'eux...

Vladimir Abramovitch renvoya ses collaborateurs. Il rédigea un rapport prudent aux services intéressés, le chiffré et l'expédia. Il avait besoin d'être seul. Il se posait des questions. Des souvenirs lointains lui revenaient à l'esprit : des histoires, des contes de bonne femme que racontaient son grand-père et surtout sa grand-mère, des histoires qui venaient d'un lointain passé, de l'histoire d'un peuple, de ses traditions. Les villages de Pologne, d'Ukraine, de Biélorussie ou d'ailleurs, les communautés groupées autour de leur rabbin courbant la tête mais animées d'un immense espoir, d'une foi inébranlable, se transmettaient depuis des siècles ces textes et leurs secrets ignorés.

Il se leva brusquement et se rendit auprès des consoles de commandes. Durant des heures, il programma, auditionna. Chaque fois, les ordinateurs refusèrent de donner leurs conclusions. Il sortit une à une les fiches de programmation, s'assura que les versets qu'étudiaient les machines n'avaient pas été notés par ailleurs. Il agissait fébrilement, comme un voleur. Il brûla les fiches.

Ses convictions philosophiques et sociales étaient profondes ; il souhaitait ardemment le triomphe du socialisme, seul gage de justice et d'égalité, avenir de l'humanité, mais on n'avait pas le droit d'imposer ses convictions aux autres, surtout pas au moyen de la terreur !

Pour le moment, lui seul, les machines et rabbi Eliazar savaient. Peut-être David Salz lui aussi se doutait-il de quelque chose, mais apparemment seules ses recherches sur la cryogénisation comptaient. Il n'était donc pas à craindre... Du moins pour le moment !

Il fallait absolument que Vladimir Abramovitch entre en contact avec le vieux cabaliste de Safed, sans attirer l'attention. Le meilleur moyen n'était-il pas le moins caché ? Vladimir saisit une feuille de papier et écrivit...

CHAPITRE X

On était le 21 mars.

Le printemps ! Ce matin-là, David Salz était heureux. En ouvrant la fenêtre, il avait vu les premiers bourgeons apparaître sur les arbres du jardin, quelques jonquilles, et quelques brins de muguet précoces perçaient le vert de la pelouse. Deux palombes roucoulaient.

Tarzan était plus en forme que jamais et sa jeune femelle était grosse. Lambosc venait de lui faire virer une grosse somme, car il avait bien fallu le mettre au courant. Le président Carter lui adressait toutes ses félicitations.

Katia allait beaucoup mieux. Laroque les avait adressés au professeur Stern. La jeune femme avait passé un examen très complet. Stem n'était pas bavard, ou du moins attendait-il d'être complètement certain de son diagnostic. En tout cas, il avait interrompu le traitement ordonné.

David avait interrogé le visage impénétrable du professeur ; aucun sentiment n'y transparaissait. Ce soir, ils auraient les résultats définitifs.

« En attendant, avait recommandé Stem, vivez normalement, distrayez-vous... Je téléphonerai à Laroque sous quelques jours. »

24 mars 2001.

— Chéri !

— Oui, Katia.

— J'ai invité les parents à midi...

— Tu as bien fait, mon amour. Je n'irai pas au labo aujourd'hui.

— Ma mère va faire la cuisine et la tienne les desserts...

— Gare à la crise de foie ! En attendant les agapes familiales, viens, nous allons aller nous promener un peu dans la campagne, cela te fera du bien.

— Oh oui, tu as raison ! Je me sens magnifiquement bien... Je passe un pull et je suis tout à toi.

On avait mangé les gros cornichons à la saumure dont ni Katia, ni David n'étaient capables de se rappeler le nom, l'inévitable *pikelfleisch*, la rate farcie, le bouillon Loetsch et autres spécialités, puis les gâteaux au fromage.

Les parents avaient été intarissables. Pour la centième fois, les deux

jeunes gens avaient entendu le récit du merveilleux voyage, avaient ri aux mêmes plaisanteries.

On en était au café lorsque le téléphone avait sonné. « On » voulait parler à David. Katia lui passa l'appareil et rejoignit les parents.

— David !

— Oui... Qui est à l'appareil ?

— Tu es seul ?

— Pour l'instant, oui... mais...

— C'est Laroque... J'ai besoin de te voir !

— Que se passe-t-il ?

— Je t'expliquerai dans mon bureau.

— C'est... c'est au sujet de..., balbutia David atterré.

— Oui, c'est à son sujet... Je ne bouge pas... Trouve un prétexte et viens !

— J'arrive !

David s'efforça de se composer un visage.

— Il faut que je passe au labo, dit-il d'une voix qu'il voulait ferme.

— Quelque chose qui ne va pas, mon chéri ? Tu es tout pâle.

— Sûrement un excès de bouffe, sourit David.

— Je t'accompagne.

— Non, je n'en ai que pour une heure ou deux tout au plus... Reste avec les parents, je reviens tout de suite.

David sortit la voiture du garage et roula le plus doucement qu'il le put tant que Katia était susceptible de l'apercevoir. Il accéléra dès le tournant franchi et surgit comme une bombe sur le tronçon d'autoroute qui menait directement chez le Dr Laroque. Heureusement, il n'y avait presque personne.

Il courut comme un damné, grimpa les escaliers quatre à quatre, son cœur battait à se rompre. Il hésita au moment de sonner. Il eut envie de s'enfuir, de ne pas savoir, puis il se calma. Après tout, ce n'était peut-être pas si grave. Un traitement plus long, douloureux peut-être... Bien sûr, ce ne pouvait être que cela ! Katia ne pouvait pas être très malade... Pas Katia, pas sa Katia...

La sonnerie le fit sursauter. La secrétaire ouvrit.

— Ah ! Monsieur Salz... Le docteur va vous recevoir immédiatement.

David était atterré ; il vivait un véritable cauchemar.

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible, répétait-il, la tête entre ses mains.

— Hélas, mon pauvre vieux, les examens sont formels.

— Et moi, moi qui suis généticien, je ne me suis jamais aperçu de rien.

— Comment l'aurais-tu pu ? Il s'agit d'une affection très rare,

rarissime même, une maladie que nous n'expliquons pas... Quelques centaines de cas connus tout au plus.

— Combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

— Quelques jours, quelques semaines, deux mois au grand maximum !

— Il n'y a rien à faire ?

— Rien, David, tous les traitements se sont révélés inefficaces.

— Ce n'est pas possible... Peut-être...

— Ecoute, mon vieux David, nous avons attendu d'être totalement certains avant de te prévenir... Nous avons vérifié nos analyses plusieurs fois de suite... Hélas, il n'y a pas d'erreur possible...

— Que me conseilles-tu ?

— Que pourrais-je te conseiller ? Sache que je partage ta douleur... Katia ne se rendra compte de rien en tout cas... On dirait, mais la comparaison est idiote, j'en conviens, que les malades s'endorment... Aucun des organes vitaux n'est atteint...

— Crois-tu qu'un jour... ?

— On saura ce à quoi nous avons affaire, sans doute... Certains pensent que si les malades se réveillaient il n'y aurait aucune séquelle.

— Je te remercie de ta franchise...

— Si tu as besoin de quoi que ce soit... je t'en prie, ne te gêne pas !

David avait l'impression d'être complètement ivre. Il alla prendre un café et s'assit à la terrasse. Le spectacle des gens heureux lui faisait mal.

« Pourquoi elle ? Pourquoi ? » ne cessait-il de se répéter.

Peu à peu, il se calma. Il ne pouvait se résoudre à accepter. Il ouvrit l'enveloppe que Laroque lui avait remise et compulsait longuement les feuillets. Il examina les résultats des analyses. *Aucun organe vital n'est atteint*, avait dit le médecin. La mort avait des millions de façons de frapper.

Il absorba cinq à six cafés avant de se décider à se lever. Il lui fallait se composer un visage, avoir l'air heureux, inventer une raison valable de s'être rendu au labo. Affronter les parents lui semblait au-dessus de ses forces. En tout cas, il avait décidé de ne pas les mettre au courant. Pas maintenant.

Katia ! Il y avait quelques mois seulement, ils étaient tous deux en Israël. Il se souvenait de tout, le Néguev, Jéricho, Elath, Haïffa et Safed.

Safed !

— Vladimir Abramovitch, l'accusation qui pèse sur vous est grave. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Comment pourrais-je vous expliquer ?
— Reconnaissez-vous avoir pris contact avec un agent de l'étranger ?

— Absolument pas ! J'ai écrit à un rabbin en Israël, c'est tout !

— Vous avez visiblement employé un langage codé.

N'eût été le tragique de sa situation, Abramovitch aurait éclaté de rire. Un langage codé... Risible ! A vrai dire pas tant que cela, mais pas dans le sens où l'entendait la brute bornée qui lui faisait face. Il préféra hausser les épaules.

— Vous êtes également accusé d'avoir détruit délibérément des documents intéressant la défense nationale. Pour le moment, taisez-vous, je vais vous lire les charges qui pèsent sur vous...

— Intelligence avec l'ennemi.

« Quel ennemi ? » pensa Vladimir Abramovitch.

— Destruction de documents, sabotage, refus de coopération... Savez-vous où cela peut vous entraîner, professeur ? Nous souhaitons, avant tout, vous éviter des désagréments... Le mieux ne serait-il pas que vous nous expliquiez ? Nous ne demandons qu'à comprendre ! Sans doute aviez-vous vos raisons !

Le ton changeait. La carotte et le bâton.

— Enfin, professeur, vous deviez bien vous douter que votre lettre serait interceptée, que les techniciens cybernétiques et autres feraient leurs rapports.

— Bien entendu !

— J'ai sous les yeux votre dossier, professeur... Un fort brillant dossier par ailleurs... Nous pouvons admettre une défaillance !

Le policier compulsait les documents, s'attardait sur un feuillet, hochait la tête, levait de temps en temps un œil et son regard se posait sur Vladimir Abramovitch. Un dossier qu'auraient envié bien des gens, mais il fallait tout de même se montrer méfiant ; les déviationnistes cachaient bien leur jeu et « l'habit ne faisait pas le moine ».

— Allons, professeur, expliquez-vous !

— Même si je le voulais, je ne le pourrais pas.

— Qui est cet Eliazar Ben Mosche ?

— Je ne puis vous le dire... Du moins à vous... On est informé en haut lieu de son identité... En tout cas, je ne pense pas que l'on puisse le qualifier d'ennemi de notre peuple... Il s'agit d'un chercheur, d'un philosophe...

— En quoi ses travaux pouvaient-ils vous intéresser ?

— Vous me demandez de vous expliquer en quelques minutes ce que j'ai mis toute une vie à comprendre ! répliqua Abramovitch excédé. A comprendre ! Encore ne suis-je pas certain d'avoir compris quelque chose.

— Eliazar Ben Mosche détient-il un secret ?

— Sans aucun doute.
— De quel ordre ?
— C'est justement cela que je ne puis vous faire comprendre malgré toute ma bonne volonté.

Il y eut un silence. Le policier ouvrit la lettre, chaussa des lunettes et lut :

— Vous détenez, monsieur le rabbin, le savoir absolu, j'en suis persuadé... Le sort du monde, de la création tout entière, est entre vos mains... Je vous admire et en même temps je vous plains. Vous reconnaissez avoir écrit cela ?

— Pourquoi le nierais-je ?

— Vous saviez pourtant que vous n'aviez pas le droit de le faire ? Vos recherches dont j'ignore la teneur, ce n'est pas de mon ressort, sont considérées comme ultra-secrètes et toute correspondance, quelle qu'elle soit, doit porter le visa de censure.

— Je n'ignore rien de tout cela ! coupa Abramovitch. Je reconnais avoir commis une faute vis-à-vis de mes supérieurs, mais je l'affirme solennellement, mes intentions étaient pures. Je ne voulais... je ne veux qu'éviter le pire à mon pays, comme à toute l'humanité. Je ne peux vous faire aucune déclaration... Je ne peux pas parler... Je ne le dois pas... Ni à vous ni à personne.

— Vous refusez de vous justifier ?

— Je ne le peux pas.

— Nous avons les moyens d'obtenir ce que nous voulons, vous ne l'ignorez pas ?

— Agissez comme bon vous semblera, j'ai ma conscience pour moi.

— Vous l'aurez voulu, professeur !

Toutes les méthodes de persuasion avaient été employées. Vladimir Abramovitch n'avait pas parlé, il ne parlerait pas. Anéanti, il s'était recroquevillé dans le coin du wagon qui l'emportait vers le centre psychiatrique. Il se posait la question : peut-être était-il fou après tout ?

Il n'avait pas parlé. Comment ses interlocuteurs auraient-ils pu admettre, comprendre ? Il se souvenait de ses interrogatoires. A lui, qui l'avait oublié depuis longtemps, on s'était chargé de rappeler ses origines et en quels termes ! Il était redevenu le sale Youpin fourbe, crasseux, aux ambitions dominatrices, un ennemi de l'humanité.

Un ennemi de l'humanité, lui !

Il pensait à Rabbi Eliazar, son extrême et pourtant son frère, la spéculation intellectuelle contre la science, l'esprit et la matière !

Il n'avait pas parlé ; mais sa lettre, une simple lettre, allait déclencher un conflit qui risquait de mettre le monde à feu et à sang, car dans les hautes sphères, justement, on prenait très au sérieux les

élucubrations du vieux fou de Safed. Du moins si on n'y croyait pas, la prudence commandait... On ne pouvait courir le risque de voir tomber Eliazar sous la coupe des ennemis du socialisme.

A l'Ouest, on avait immédiatement été avisé du sort réservé au professeur Abramovitch et la copie de la lettre adressée à l'obscur rabbin de Safed était entre les mains des services spécialisés. La morale, les droits de l'homme commandaient de dénoncer ce nouvel abus des dirigeants de l'Est, mais la prudence et l'intérêt supérieur, eux, l'interdisaient !

Safed devint le centre d'attraction des grands de ce monde, de ceux qui avaient à cœur le bonheur des hommes et à nouveau la petite synagogue s'emplit de fidèles, mais rabbi Eliazar ne s'y montrait plus !

DEUXIÈME PARTIE

LA PAROLE

CHAPITRE PREMIER

Le calvaire de David Salz avait commencé dès son retour à la villa. Il avait fallu feindre la joie, éviter de trop regarder Katia afin que, malgré tous ses efforts, elle ne parvienne pas à lire quelque chose dans ses yeux. Il devait écouter les histoires des parents avec patience. Il fallait travailler au labo comme si de rien n'était, ne pas téléphoner plus souvent qu'à l'habitude, ne pas trop se hâter de rentrer le soir.

A peine arrivé à son labo, David s'enfermait dans son bureau. Il avait compulsé toutes les revues médicales, essayant vainement d'y trouver une raison d'espérer. Il ne s'occupait même plus de Tarzan et ses rapports à la direction étaient laconiques, sans aucun intérêt.

Lambosc était informé, bien sûr, mais il se garda bien, sur les ordres formels de Carter, de faire la moindre allusion.

— « Nous ne perdrons pas trop d'argent, avait dit le P.D.G. Cela ne durera pas bien longtemps. Il travaillera mieux après ; le travail est un bon dérivatif. Pour le moment, ne soyez pas trop exigeant. »

— Entendu, monsieur le président.

— Où en sont ses recherches ?

— Les progrès sont constants... surprenants... incroyables. Je suis certain que nous pourrons bientôt avoir des résultats concrets sur un être humain.

— Bravo ! Tenez-moi au courant.

David s'était jeté comme un fou dans l'étude des textes sacrés. Pourquoi ? Il n'en savait rien, il n'était pas croyant. Il lisait et relisait les lettres de son grand-père et celles du rabbi Eliazar. Par moments, son esprit s'égarait. Il se revoyait en Israël, à Safed, face au vieux rabbin. Il réentendait leur conversation : des mots qu'il avait oubliés, des considérations talmudiques sur la vie et la mort.

Cela lui faisait du bien ; un espoir, dont il se révélait incapable d'expliquer la cause, naissait en lui. Il couvrait des dizaines de feuilles de papier de graphiques, de schémas, d'analyses comparatives, les *Magen David* hérissés de chiffres et de symboles rivalisaient avec les sceaux de Salomon ou les arbres séphirotiques. Par moments, des éblouissements le saisissaient. Il entendait « Rouah ! » le souffle de Dieu ; il participait à l'élaboration de la matière et de la vie, puis il retombait brutalement du haut de ses rêves et retrouvait la tragique

réalité.

De plus en plus souvent, revenait le visage du vieux sage comme un appel, comme un espoir que David ne comprenait toujours pas.

Cela arriva un soir !

Katia perdit connaissance alors qu'assise dans un fauteuil après le dîner elle écoutait des disques en face de David. Il s'était préparé à ce moment, mais pourtant il paniqua. Il savait que la jeune femme, son seul amour, allait revenir à elle dans quelques minutes et que son second évanouissement lui serait fatal.

Il s'efforça au calme. Il s'écoulerait plusieurs heures avant que ne survienne le moment fatal. Ses neurones travaillaient à la vitesse de l'éclair, sa décision était prise. Une décision folle, mais il était maintenant certain d'une chose : Katia ne mourrait pas vraiment et, brusquement, il avait compris pourquoi.

Un homme détenait le pouvoir de lui rendre la vie.

Cet homme, c'était Eliazar Ben Mosche !

— Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris... Un étourdissement. Je me suis sentie glisser.

— Ce n'est rien, ma chérie... Je suis moi aussi fébrile... Il paraît qu'il y a en ce moment une vague de gripes, de rhumes... Tout un assortiment, l'embarras du choix...

David mentait avec aplomb, s'efforçait à sourire. Il se dirigea vers le bar, servit deux verres de porto.

— Cela nous fera du bien, c'est du vrai. Fais confiance à Miguel, il est d'origine portugaise et c'est lui qui me l'a offert.

— Je n'en ai pas très envie.

— Bois-le, Katia... Tu verras, cela ira mieux après.

— C'est bien la première fois que tu trouves que l'alcool fait du bien, dit-elle en buvant à petites gorgées.

David contenait à grand-peine son angoisse. Son esprit n'était plus là. Il voguait là-bas, au labo, dans la salle de cryogénisation. Eliazar ! Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Peut-être aurait-il pu éviter... Mais à quoi bon penser ? Il n'était plus temps ! Trouver un prétexte... Il fallait qu'il trouve un prétexte pour emmener Katia jusqu'au labo. Après, tout devait se faire vite, très vite !

Le second évanouissement n'allait pas tarder à survenir. Ce serait le dernier. Il ne disposerait que de quelques minutes. Il était certain à présent de réussir.

Il prit un ton enjoué.

— Dis-moi, Katia, je t'ai souvent parlé de Tarzan et tu ne le connais même pas ! Si nous allions lui rendre visite ? Tu sais, il va bientôt être papa et il faut que j'aille jeter un coup d'œil sur Jeanne...

— Maintenant ? Pourquoi pas, après tout !

Elle passa dans la chambre et, à la regarder marcher, David ne pouvait pas penser que dans quelques minutes, dans quelques heures... Pourtant, il n'avait plus maintenant la même hantise. Certes, ce serait terrible, atroce et il souhaitait avoir assez de courage pour accomplir sa tâche. Pas un instant il ne douta que le vieux rabbi, l'ami de son grand-père, le *Baal Schem Tov* ne consentirait à accomplir ce qu'il lui demanderait : prononcer le mot, la parole qui anime l'inerte, la parole même qu'avait prononcée Dieu au début des temps.

Il avait passionnément embrassé les lèvres de Katia, puis il avait refermé le couvercle de la cabine de cryogénisation. Il avait agi vite, s'efforçant de ne pas penser. Durant des heures, il avait surveillé les cadrans, enclenché des centaines de touches, vérifié les programmations, commuté les circuits d'alimentation énergétique, remplacé le sang par du sérum.

Lentement, le visage de Katia et son corps avaient disparu, noyés dans l'épaisse brume qui, peu à peu, avait empli l'hibernatrice. Lui qui avait souhaité, il s'en souvenait maintenant, pouvoir expérimenter sur un être humain se trouvait tragiquement exaucé !

Durant des heures encore, il avait noté, décrit, codé ses observations. Il devait se souvenir de tout, puis il avait refermé les portes derrière lui après un long regard sur la cabine et prononcé un « au revoir, mon amour ».

Ensuite, cela avait été la programmation de la fermeture des portes donnant accès à la salle. Personne ne pourrait y pénétrer. Personne ne devait savoir... Pas encore. Il lui fallait n'alerter personne. Il enregistra un message au magnétophone, prévenant Lambosc d'un déplacement imprévu et en liaison avec ses recherches sur la cryogénisation de la semence humaine et des embryons, domaines qu'il venait d'aborder. Il savait que Lambosc ne serait pas surpris. David était coutumier de ces déplacements. Dans l'intérêt même de ses recherches il lui arrivait de s'absenter plusieurs jours pour aller consulter un collègue ou assister à une conférence. Il brûla quelques papiers.

Le plus difficile était de prévenir les parents, justifier l'absence de Katia. Il réfléchit longuement puis griffonna un petit mot :

Mes chers parents,

Nous avons décidé, Katia et moi, de nous absenter pour quelques jours ; une envie soudaine de nous retrouver seuls. (Les larmes embuaient ses yeux alors qu'il écrivait ces mots.) Ne vous inquiétez de rien, nous vous téléphonerons dès que possible. Nous vous embrassons.

Il signa : *David et Katia*.

Son calme le surprenait lui-même. Il jeta un dernier regard aux vieilles paperasses du rabbi Ascher Salz. Son cœur se gonfla d'espoir ; il refoula ses larmes. Il eut envie de retourner auprès d'elle, auprès de Katia. Il aurait fallu perdre un temps précieux à programmer l'ouverture des portes. Il y renonça, décrocha le téléphone.

— Allô ! Roissy... A quelle heure le prochain avion pour Lodd Tel-Aviv ? A huit heures... Réservez-moi un aller-retour. A quel nom ?... Ah oui, bien sûr... David Salz.

L'avion décolla, emportant son chargement de touristes, d'hommes d'affaires et de pèlerins. David s'installa dans son fauteuil. Il avait eu le temps de téléphoner pour réserver une voiture. Hertz en mettait une à sa disposition ; elle l'attendrait à l'aéroport. Dans quelques heures, il prendrait la route pour Safed. Il verrait le rabbin Eliazar. Pas un instant il ne se posa la question de savoir ce qu'il lui demanderait, s'il le ramènerait avec lui, s'il agirait à distance, ou bien autrement encore. Ce dont il était certain, c'est que le vieux rabbin l'écouterait, le comprendrait, l'exaucerait.

Il se cala contre le dossier, ferma les yeux. Il revit le visage de Katia, ses yeux merveilleux, sa bouche, son sourire. Il vivait un cauchemar, il rêvait mais il savait qu'il se réveillerait bientôt. Katia n'était qu'endormie.

Les pouvoirs du rabbi de Safed étaient fantastiques. Les lignes écrites par son grand-père dansaient devant ses yeux, dessinant des lettres de feu. Ascher Salz avait peur du savoir d'Eliazar parce qu'il savait ce qu'il avait trouvé. Eliazar n'avait utilisé ses connaissances que pour le bien. Il avait guéri, il avait consolé, créé la vie. Cela, David en était certain. Eliazar serait ému par sa douleur ; il comprendrait qu'il ne pouvait vivre sans Katia sans sa Katia ; il le supplierait au besoin. Il était prêt à tout.

L'avion se posa à 12 heures G.M.T. sur la piste de l'aéroport Ben Gourion. Quelques minutes plus tard, David montait dans la voiture et prenait immédiatement la route de Safed.

Une terrible déception l'attendait.

David ne voulait pas regarder autour de lui, revoir ces lieux imprégnés de son amour perdu. Chaque tournant, chaque maison, chaque endroit lui rappelait Katia. Il entendait ses rires d'enfant émerveillée ; il avait l'impression de sentir sa joue contre la sienne. Il s'efforçait de ne plus penser... Il ne voulait voir que la route.

Dans sa précipitation, il se trompa deux fois de chemin, pesta et jura comme un charretier... Enfin, il arriva à Safed. Il gara la voiture

sur une petite place et grimpa en courant la petite rue escarpée qui menait à la demeure d'Eliazar.

Il abaissa le heurtoir, attendit plusieurs minutes...

Pas de bruit ! Ses tempes battaient comme des tambours. L'angoisse lui étreignait le cœur. Il s'efforça au calme. Katia dormait là-bas, dans son labo. Il faudrait des semaines pour que l'on parvienne à décrypter les combinaisons électroniques de blocage des portes. Elle ne risquait rien. Il réprima les battements de son cœur, tendit l'oreille et machinalement appuya sur la porte. Elle céda sans peine. Elle n'était pas fermée !

Il reconnut le petit couloir, le franchit et poussa la porte du laboratoire. La pièce était totalement déserte. Plus un livre, plus un rouleau, plus une cornue, rien que l'énorme table, deux ou trois chaises et les casiers vides.

Il paniqua. Il se mit à courir dans la pièce, colla son oreille aux murs, les frappant de ses poings, sondant les cloisons. Son cœur battait à se rompre. Ce n'était pas possible ! Eliazar était son seul espoir. Sans lui, tout était perdu. Katia dormirait à jamais dans son cercueil de verre, bloc de glace inerte, cassante comme un cristal sans aucune possibilité de revivre, de *vivre* !

Il se laissa choir sur une chaise, essaya de se calmer, de se raisonner. Sans raison, des foules de souvenirs lui revinrent en mémoire : son cahier que l'on avait visiblement consulté, ses notes que l'on avait compulsées... ces hommes entr'aperçus qui, il le réalisait maintenant, le suivaient. *On* était au courant. *On* connaissait le secret du vieux rabbin et cela par sa faute ! Quel idiot il avait été ! Pourquoi avoir emporté ses notes au labo ? L'espionnage industriel, cela existait, non ! Et l'espionnage tout court ! Il se rendait compte à présent de l'intérêt que pouvaient susciter les découvertes de l'obscur cabaliste de Safed. Aucune armée au monde, quelle que soit sa puissance, ne pouvait se comparer à l'impossible pouvoir du vieil homme !

L'équilibre par la terreur ! David, atterré, mesurait ce que la possession d'un tel homme représentait. Il était capable de construire, comme de détruire le monde, en prononçant une seule parole, l'arme absolue, la plus terrible, la plus efficace jamais possédée par les hommes !

Eliazar Ben Mosche avait été enlevé, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais par qui ? Il fallait absolument qu'il le retrouve, mais comment ? Son regard errait, ne rencontrant que des murs nus, des casiers vides. Soudain, il fut attiré par un petit cylindre de la taille d'un stylo et couvert de signes abstraits. Il avait échappé aux ravisseurs d'Eliazar et roulé dans un coin de porte, anodin, sans aucune utilité.

Cet objet le fascinait, pourtant. Il resta longtemps à le contempler

sans oser bouger puis il se leva, se dirigea vers lui, s'agenouilla, l'examina longuement puis le saisit entre ses doigts.

CHAPITRE II

Les météorologues, les astronomes, tous ceux qui s'intéressaient au ciel, faillirent y perdre leur latin. Cela n'avait pas duré longtemps, quelques minutes peut-être, même pas, mais pendant ce laps de temps infime, la Terre avait paru englobée dans un flux magnétique d'une incroyable intensité, inexplicable car aucun météore de dimensions suffisantes pour provoquer de telles perturbations n'avait été repéré. Peut-être était-ce un maelström cosmique dont on soupçonnait l'existence sans avoir pu le prouver jusqu'à ce jour.

Les ordinateurs consultés furent « frappés » de l'analogie avec un fait qui s'était produit dans le courant de l'année 1999, mais apparemment cela n'avait aucun rapport !

David éprouva une étrange sensation ; le cylindre d'apparence métallique était pourtant doux au toucher.

Il pensa un moment à une *mézouzah* (31). Ce n'en était pas une. Un tube surmonté d'une tigelle fine comme un cheveu mais plus résistante que l'acier le mieux trempé. Il passa un doigt sur les caractères qui y apparaissaient en relief, des signes rappelant à s'y méprendre une écriture cunéiforme, comme ceux des langues présémitiques ou des langues sacrées utilisées par les prêtres égyptiens dans le secret des temples d'Amon, de Thot ou d'Aton l'unique.

David ressentait comme une chaleur qui irradiait ses bras et son corps tout entier. Il éprouva tout à coup la sensation d'une présence. Il se retourna vivement, un court instant. Un dixième de seconde, peut-être, il eut l'impression qu'une intense lueur avait traversé la salle, l'aveuglant.

Il n'était plus seul dans la pièce ; il devinait une ombre et quand ses rétines se furent adaptées, il distingua une silhouette immobile...

— Rom ! s'écria-t-il.

Pas un instant il ne se demanda d'où le serviteur du rabbi pouvait surgir. Pourtant, aucune porte n'existait en dehors de celle devant laquelle il se trouvait. Les fenêtres étaient fermées et ne pouvaient s'ouvrir que de l'intérieur. Rom, c'était un peu Eliazar, donc l'espoir ; certains disaient sa créature. Il était là ; rien d'autre ne comptait.

— Que s'est-il passé, Rom ?

Il s'était exprimé en français. Pourtant, la créature, ou l'homme, n'hésita pas. Pour la première fois, David entendit sa voix, une voix

grave aux intonations métalliques qui parlait en français.

— Des hommes sont venus ! Ils ont tout emporté et mon maître les a suivis.

— Et toi, pourquoi es-tu là ?

— Azr, mon maître, en a décidé ainsi.

— Mais ces hommes, ils ne t'ont pas vu ? Cela semble impossible !

Rom parut hésiter.

— Il peut, s'il le désire, me dissimuler aux regards... Il t'expliquera sans doute lui-même, un jour, s'il le souhaite.

— Je ne comprends pas... Ils l'ont enlevé ?

Rom eut un gloussement, ou quelque chose d'approchant, qui pouvait ressembler à un rire.

— Les hommes ne peuvent pas grand-chose contre lui... Il a suivi ceux qui sont venus... Non parce qu'il a eu peur... Il ne craint pas la mort... Il a voulu éviter un affrontement préjudiciable à toute votre espèce...

— Mais ses documents, ses études, ses livres ?

— Ils ne serviront à rien... Qui pourrait comprendre ?... Qui pourrait trouver ?

— Eliazar a bien réussi, lui !

— Lui seul le pouvait... Peut-être un jour sauras-tu pourquoi !

— Rom, il faut que je retrouve Eliazar... Il le faut...

— Je sais, David, je connais tes raisons... Je suis capable de retrouver mon maître n'importe où... Il faut que je le retrouve... Sa mission est terminée.

— Je t'en supplie, Rom, mène-moi près de lui...

— Je n'ai aucune instruction, mais tu possèdes à présent le pouvoir de me faire t'obéir...

— Comment cela ?

— Tu tiens dans tes mains... comment t'expliquer... (Il y eut un inexplicable grésillement, plutôt un bruit sourd ressemblant à un cliquetis)... ce qu'on pourrait appeler mon âme, poursuivit Rom.

— Qui es-tu réellement ?

— Le serviteur de celui que tous ici nomment le rabbi Eliazar Ben Mosche...

— Mais encore ?... Es-tu un homme, ou bien Eliazar t'a-t-il... comment dirais-je ?... Eliazar t'a-t-il créé ?

— Chacun n'est-il pas la créature de quelqu'un ?

— Tu ne réponds pas à ma question, Rom.

— C'est que je ne le puis pas... Il ne m'appartient pas de le faire.

— La possession de ce... de cet objet...

David tourna et retourna le cylindre entre ses mains sans comprendre ce qu'il était, d'où il venait.

Comment aurait-il pu comprendre ? Il ne termina pas sa phrase.

David roulait vite. La Mercedes dévorait des kilomètres. Rom était à ses côtés et l'étrange cylindre était dans sa poche. Il pensait à Katia. Sa déception était grande ; il avait cru que tout s'arrangerait immédiatement. Il aurait dû se douter qu'il ne serait pas le seul à s'intéresser à Eliazar. Il s'en voulait mortellement de son irresponsabilité. Il aurait dû être plus prudent. Cela n'aurait sans doute rien changé, mais enfin...

Il ne parvenait pas à admettre que Katia, sa Katia, soit... Il ne voulait pas prononcer le mot, ni même le penser. Katia attendait là-bas, loin de lui. Elle n'attendrait pas longtemps, il en faisait serment...

Rom n'avait pas été long à repérer le lieu où se trouvait le rabbi ; il avait suffi d'une simple carte. David ne s'était pas posé de questions. Il ne voulait pas s'en poser ; il ne voulait plus ; il ne voulait qu'une chose : retrouver le rabbi, l'ami d'Ascher Salz, son grand-père, le ramener auprès de Katia, afin qu'il prononce la parole, le mot, qui rendrait la vie à celle qu'il aimait.

Il s'arrêta sur le bord de la route, prit un café et envoya une carte aux parents. Il signa : « David et Katia ». Rom l'attendait immobile, comme une statue. Quelques kilomètres avant Tel-Aviv, l'un des pneus éclata. David pesta contre ce nouveau coup du sort. Rom sortit sans mot dire de la voiture, empoigna le pare-chocs derrière et souleva l'auto aussi facilement que s'il s'était agi d'une plume.

— Cela sera plus rapide comme cela, dit-il simplement.

Ce n'était pas le seul talent de Rom, David devait le constater par la suite. Sitôt arrivés à Tel-Aviv, les deux hommes se rendirent *rehov Samenov* (32). Il n'y avait plus une seule chambre de libre à l'hôtel *Commodore* et David en éprouva presque du soulagement ; il lui aurait été trop pénible de coucher dans les lieux mêmes où il avait été si heureux.

Ils trouvèrent un petit hôtel, louèrent deux chambres communicantes.

David se coucha aussitôt et dormit d'un sommeil lourd. Il fit un rêve étrange. Il lui sembla voir la porte qui communiquait avec la chambre de Rom s'ouvrir sans bruit. L'être, ou bien l'homme, fouilla dans sa poche, saisit le cylindre et le porta à la hauteur de ses lèvres. Une brève lueur entoura l'objet éclairant le visage, le front de Rom sur lequel s'inscrivaient les trois lettres : *Aleph, mem, tav*.

David entendit nettement dans son rêve une série de phrases prononcées dans une langue qu'il ne connaissait pas, mais dans laquelle il crut reconnaître de l'hébreu ancien.

A plusieurs reprises, Rom pivota sur les talons, comme un mannequin, comme s'il cherchait à repérer une direction, puis le rêve

s'effaçait.

A la première heure, David se rendit à la banque Leumi. Il changea une assez forte somme d'argent en crédits universels valables, comme leur nom l'indiquait, dans tous les pays. Rom était formel : le vieux rabbi avait été invité à se rendre en pays socialiste.

— Il m'est impossible de perdre sa trace... Je puis détecter ses ondes biologiques à plusieurs milliers de kilomètres de distance.

— Que dites-vous ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer... Disons que mon existence est conditionnée par la sienne... Il faut que je le retrouve car c'est pour moi aussi, David, une question de vie ou de mort.

— Comment cela ?

— Une sorte d'osmose... Vous ne pouvez pas comprendre... Pas encore... Votre degré évolutif ne vous le permet pas.

— Ah ! Et puis, je m'en moque ! Rom, il faut que nous retrouvions Eliazar... Où est-il en ce moment ?

— Nous allons nous y employer... Ils ont quarante-huit heures d'avance sur nous...

— Mais où l'emmenaient-ils ?

— Je ne sais pas... Je vais tenter d'entrer en communication avec mon maître... Ils n'obtiendront en tout cas rien de lui quelles que soient les méthodes qu'ils emploient. Oh ! David, tes semblables sont fous... Ils ne songent qu'à détruire... Ils peuvent à nouveau déclencher le cycle infernal... Destruction, création, ne sont que les deux aspects d'une même chose... Des mondes, des univers entiers se sont jadis annulés par la faute de ceux qui les gouvernaient. Les galaxies, les mondes actuels sont constitués des débris de ceux qui les ont précédés (33). Tout leur a été dit, tout a été écrit, mais ils ne veulent ni entendre, ni comprendre ce qu'ils lisent.

Rom sembla émerger d'un rêve intérieur ; son comportement était maintenant celui d'un homme normal. Il contempla longuement une carte du monde que David avait achetée, puis il releva la tête.

— Un avion... Il nous faut un avion... Sais-tu piloter, David ?

— Non !

— Bien, je m'en chargerai.

— Mais comment pourras-tu ? Tu n'as jamais appris...

— Ne t'inquiète pas de cela... Je m'adapte très vite à votre science et vos mécaniques ne sont guère complexes.

— On ne nous confiera pas un avion comme cela... sur notre bonne mine.

— Sûrement pas... Il va falloir nous emparer d'un appareil.

— Mais comment faire, Rom ?

— Je m'en chargerai... Nous devons nous rendre tout de suite à l'aéroport.

Lambosc avait écouté le message de David avec attention. Il n'avait pas été long à se rendre compte que quelque chose clochait ; le ton du jeune savant n'était pas habituel. Il s'était immédiatement rendu au labo. Il était inquiet, d'autant plus que le président Carter l'avait avisé des fuites qui s'étaient produites. Carter n'était pas homme à se contenter des explications de la police en ce qui concernait la disparition de Sander.

Le P.D.G. de l'I.P.P. n'ignorait rien des activités de Sander ; activités plus ou moins douteuses. Il n'avait pas été long à constater ses indécadences. Un vaste limogeage discret avait suivi, mais le mal était fait. Jusqu'à quel point Salz était-il compromis ?

— Je veux des murs de verre en ce qui concerne mes employés, Lambosc, des murs de verre pour moi, des forteresses pour nos concurrents et pour les autres...

La cassette de David était dans sa poche et lui brûlait les doigts. Il fallait qu'il sache. Le bureau de Salz ne présentait aucun désordre suspect. Lambosc n'avait rien d'un policier ; pourtant il remarqua immédiatement que des papiers avaient été brûlés : il y avait des cendres dans la corbeille. L'agenda de David toujours tenu à jour ne portait pas mention de stage, ni de conférence. Il pouvait toujours y avoir eu un imprévu.

Lambosc fit le tour du labo. Apparemment, il n'y avait rien d'anormal. Le service d'entretien était passé, les animaux avaient été nourris et Tarzan et Jeanne paraissaient plus amoureux que jamais.

Il hocha la tête, puis se gratta le menton. Il allait partir quand son attention fut attirée par les portes qui donnaient sur la salle de cryogénisation, cette salle où attendait la cabine d'hibernation. Elles étaient fermées et David avait déclenché les systèmes de programmation d'ouverture commandés par ordinateur... Pourtant, cette salle ne pouvait être fonctionnelle ; il aurait fallu un cobaye humain. Il l'aurait su tout de même !

Pensif, il se décida à réintégrer son bureau et d'aviser Carter.

CHAPITRE III

David ne commença vraiment à réaliser que lorsqu'ils survolèrent Chypre. Ils s'étaient emparés d'un avion de la manière la plus légale du monde : en l'achetant, ou plutôt en l'échangeant contre des diamants que Rom avait sortis dont ne sait où.

Quelques généreux pourboires leur avaient ensuite valu les bonnes grâces de la tour de contrôle et avaient fermé les yeux des douaniers comme des services de surveillance.

— Avez-vous entendu parler du professeur Vladimir Abramovitch ? demanda Rom, brutalement, qui employait alternativement le tutoiement et le vouvoiement.

— Non, jamais... Du moins, je ne crois pas...

— Il était chargé par le gouvernement soviétique de recherches très spéciales sur les mythes, les religions, les livres plus ou moins sacrés, dans un but de démystification et d'explication. Rabbi Eliazar avait répondu à quelques-unes de ses lettres.

— Effectivement, je me souviens à présent, il s'agit de ce professeur que les autorités soviétiques viennent d'arrêter pour espionnage ou intelligence avec l'ennemi...

Rom eut un gloussement qui se voulait sans doute un rire.

— ... Avec l'ennemi ! répéta-t-il. Oui, c'est cela en effet... Abramovitch poursuivait des recherches sur les vibrations et la phonétique... Il est probable que rabbi Eliazar intéresse les services secrets et que l'on veuille confronter les deux savants.

David blêmit. Si Eliazar tombait (ou était tombé) entre les pattes des services secrets, c'en était fait de ses projets. Un vertige le saisit et des larmes montèrent à ses yeux.

— Katia... Katia..., murmura-t-il.

— Pourquoi cherchent-ils à savoir ? dit Rom comme pour lui-même. Ils sont incapables de comprendre, incapables de se contrôler... Leur soif de puissance causera leur perte.

— Il faut absolument que nous retrouvions le rabbi avant que le K.G.B. ne le prenne sous sa protection. Il faut que je le ramène auprès de Katia... Il le faut ! Je veux qu'elle vive... Je ne peux pas, je ne veux pas vivre sans elle... Je l'aime !

Un sourire énigmatique flotta un instant sur le visage inexpressif de Rom.

— L'amour doit être un sentiment bien fort, n'est-ce pas, David ?

Curieuse espèce que la tienne, sans aucune mesure, attendrissante, attirante, déconcertante à la fois.

Carter n'avait pas été long à apprendre ce qui s'était réellement passé. Il ne comprenait pas. Ou bien il avait affaire à un fou, ou bien au plus grand génie que la Terre ait jamais porté ! L'affaire était trop grave, dépassait de loin les seuls intérêts de l'I.P.P. !

Il hésita. Prévenir ? Ne pas prévenir ? S'il n'avisait pas les services de la sécurité, ne risquait-il pas d'être inquiété par la suite ? La cryogénisation pouvait aussi intéresser la défense nationale, celle du monde libre. Il y perdait son latin. Quel pouvait être le point commun entre des êtres aussi dissemblables que David Salz et Eliazar Ben Mosche ?

Pourquoi David, après avoir cryogénisé sa propre femme, s'était-il immédiatement rendu à Safed ? Pourquoi, justement, le rabbi Eliazar Ben Mosche avait-il disparu ?

Il se campa devant la glace qui faisait face à son bureau, s'étudia un moment avec complaisance. La démocratie était peut-être en jeu et lui, Carter, était profondément démocrate, humaniste. En un mot, il était américain ! Instinctivement, il porta la main à son gousset, une attitude qu'il affectionnait, puis il se dirigea vers l'interphone.

— Appelez-moi la C.I.A. ! commanda-t-il.

Le coup de téléphone de Carter déclencha un branle-bas de combat général. Pour tout dire, on était déjà informé de beaucoup de choses, mais le complément de données qu'apportait Carter expliquait certains détails jusque-là restés dans l'ombre. On n'avait pas accordé beaucoup d'importance aux élucubrations du vieux fou de Safed (fiche n° 34.228), mais on faisait brusquement le rapprochement avec les recherches poursuivies par Vladimir Abramovitch, savant de réputation mondiale.

Si les autres s'intéressaient à Eliazar, c'est qu'il y avait anguille sous roche.

Les ordres vinrent directement de la Maison-Blanche !

L'avion venait de dépasser Chypre et les côtes de la Turquie se dessinaient déjà dans le lointain. Rom semblait savoir où il allait et David ne lui posait plus de questions.

Les radars, qu'ils dépendent de l'Est ou de l'Ouest, ne perdaient pas de vue ce petit point brillant qui bientôt s'engagerait au-dessus du territoire turc. Tous attendaient des ordres qui ne venaient pas. En haut lieu, on hésitait.

L'avion de tourisme traversa la Turquie sans encombre.

Les ordres parvinrent rapidement à Ankara. Après avoir franchi la

mer Noire, on distinguait Kertch' dans le lointain. Deux Mystère décollèrent avec ordre d'intercepter. Au même instant, quatre Mig prirent leur envol de Kharkov pour se rendre à la rencontre de l'appareil.

A Washington, on avait compulsé, avec scepticisme d'abord, intérêt ensuite, les rapports concernant les travaux du rabbin de Safed et ceux du professeur Vladimir Abramovitch et brusquement on ne parlait plus d'élucubrations. On s'était livré à la hâte à la même expérience de vocalisation et de phonétique sur les textes sacrés. Les ordinateurs américains étaient eux aussi tombés inexplicablement en panne. Il ne pouvait y avoir de coïncidence.

Si ce que l'on commençait à soupçonner était vrai, il fallait absolument s'emparer du rabbin. Un tel homme aux mains des Russes ! L'arme absolue au pouvoir des communistes ! C'était impensable, intolérable, immoral !

David Salz était sans doute informé, il connaissait tous les secrets du cabaliste. On savait qu'il avait quitté Safed en compagnie de Rom, un être étrange, sûrement un agent de l'Est !

Le président américain ne décollerait pas. S'être laissé doubler de la sorte était inadmissible. La C.I.A. n'était composée que d'une bande d'incapables. Il y mettrait bon ordre !

C'est sur son ordre express que les deux avions avaient décollé d'Ankara. Dans les minutes qui suivirent, toutes les bases américaines, sur toute la surface du globe, étaient placées en état d'alerte.

Les deux Mystère encadrèrent l'appareil et une voix résonna dans le récepteur radio de bord.

— Rebroussez chemin, nous avons ordre de vous escorter jusqu'à Ankara.

— De quel droit ? hurla David dans le micro. Nous sommes des citoyens libres et nullement en contravention avec les règlements internationaux... Nous ne...

— Je n'ai pas à discuter. Rebroussez chemin ! coupa la voix.

— Comprenez-vous bien le français ?... Alors merde !

— Rebroussez chemin ! répéta la voix imperturbable. J'ai ordre de vous y contraindre s'il le faut.

— Essayez pour voir !

Les deux appareils amorcèrent un vaste virage de chaque côté de l'avion, dans le but évident de lui couper la route.

— Attachez bien votre ceinture, David, je vais leur jouer un tour à ma façon.

L'un des Mystère tira une salve d'avertissement, mais Rom avait fait plonger l'appareil. Il se glissa en dessous des deux avions qui passèrent en vrombissant.

— Nous survolons les eaux territoriales soviétiques... Nous passons entre Yalta et Novorossiisk... Quelques dizaines de kilomètres nous séparent de la mer d'Azov. Ils ne nous poursuivront pas jusque-là... Ils n'oseront pas... Ce serait une violation de territoire... Les relations entre les deux blocs ne sont déjà pas tellement cordiales en ce moment et...

Rom ne termina pas sa phrase. Les deux appareils fonçaient sur eux et David n'était plus tellement certain qu'ils n'ouvriraient pas le feu. C'était trop idiot ; il ne voulait pas mourir, pas loin de Katia, pas avant de l'avoir entendue lui dire : « David, je t'aime ! »

La radio de bord se mit à nouveau à crépiter et une voix parlant anglais avec un très fort accent russe se fit entendre, avant que quatre avions, des Mig 36, ne fissent leur apparition.

— Ici Commandant Djoslav de la base de Simféropol à la tête d'une escadrille de quatre Mig 36 équipés de missiles. Vous survolez les eaux territoriales de l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Je vous intime l'ordre de faire demi-tour.

Que se passa-t-il dans la tête du pilote américain ? Nul ne le saura jamais. Un longue traînée de feu parut précéder son appareil : un missile ! Il venait de lancer un missile !

Les Mig soviétiques piquèrent, évitant l'engin qu'un autre appareil détruisit en plein vol. La riposte fut immédiate et, quelques secondes plus tard, l'un des Mystère s'abattait en flammes. L'autre prenait la fuite sans demander son reste.

— Vous êtes sous la protection de l'aviation soviétique, professeur Salz... Monsieur Rom, ne craignez rien...

— Mais nous... Je...

— Nous avons reçu l'ordre de nous mettre à votre disposition, nullement celui de vous contraindre. Manifestez-vous toujours l'intention de vous rendre en Union soviétique ?

— C'est que... nous voudrions retrouver l'un de nos... enfin un ami... le rabbin Eliazar Ben Mosche.

La voix hésita un instant, puis reprit :

— Continuez tout droit... Maintenez votre cap... Je prends contact avec mes supérieurs.

Il s'écoula quelques minutes. David contemplait sans comprendre le visage de Rom. Il était impassible, ne reflétant aucun sentiment, aucune peur, aucune appréhension, comme s'il avait su où ils allaient et, de plus en plus, David se persuadait qu'il le savait.

— Je vous prie de me suivre, reprit le commandant Djoslav, jusqu'à l'aéroport de Kharkov où un autre appareil vous prendra en charge.

— Nous voulons retrouver Eliazar Ben Mosche.

— Je sais. *On* vous conduira près de lui... Vous avez la parole de mon gouvernement.

— Que faire, Rom ?

— Que pouvons-nous faire d'autre que de les suivre ?... A moins que vous ne préfériez finir comme le pilote de l'avion américain !

Malgré les brouillages, les agents de l'Ouest en territoire soviétique reçurent les instructions émanant directement du Pentagone. Le président de l'Etat le plus puissant du monde prenait les choses très au sérieux ; les conseillers désintéressés ou non se succédaient à la Maison-Blanche.

L'I.P.P. venait de recevoir une commande importante de fournitures destinées à l'armée ; c'était bien le moins que puisse faire la démocratie américaine pour les éminents services rendus par son P.D.G. Dans toutes les bases, on commençait à vérifier les silos de missiles et les troupes étaient consignées dans leurs cantonnements.

La remise en route accélérée d'usines d'armements allait permettre d'occuper une partie des chômeurs tentés par la contestation. La lutte contre le chômage n'avait-elle pas été l'une des promesses de la campagne électorale ? Pour une fois qu'un Président avait la possibilité de tenir ses engagements !

CHAPITRE IV

Le Dr Laroque et le professeur Stem avaient été convoqués aux services de la D.S.T. et, malgré leur réticence, liés qu'ils étaient tous deux par le secret médical, ils durent faire un rapport très précis sur le cas de leur patiente Katia Salz, née Lanz. Les plus hautes autorités médicales consultées se révélèrent incapables d'expliquer le comportement du jeune biologiste. Ou bien la douleur l'avait rendu complètement fou, ou bien il avait connaissance de secrets qui dépassaient – et de loin – l'état actuel des capacités de la médecine.

Le passé de David avait été examiné à la loupe. Rien, absolument rien, dans son comportement ne permettait de douter de son équilibre psychique. Ses travaux avaient retenu l'attention des plus hautes instances scientifiques et, ce n'était un secret pour personne, l'une des plus importantes multinationales lui accordait la plus totale confiance. Ses recherches – théoriquement tenues secrètes – étaient sur le point d'aboutir. Conserver en vie des êtres n'était pas une utopie, l'expérience l'avait prouvé ; mais de là à réveiller une morte...

Les pièces rassemblées par les divers services de renseignements des pays de l'Ouest, formaient un puzzle qui donnait un ensemble cohérent si on les juxtaposait avec celles du dossier Ben Mosche.

En tout état de cause, on savait maintenant que la très cartésienne U.R.S.S. prenait les choses très au sérieux... L'Ouest, baigné de spiritualisme, avait négligé les recherches dans le domaine de l'ésotérisme, de l'hermétisme, qui lui apparaissait comme tellement évident. *L'arbre qui cache la forêt.*

Il fallait bien se rendre à la raison, aussi déraisonnable qu'elle apparaisse. Depuis des décennies, les services de recherches baptisés X bénéficiaient de subventions très importantes. Un chercheur tel qu'Abramovitch était considéré comme si dangereux qu'on le maintenait au secret le plus absolu ; le K.G.B. n'avait pas hésité à enlever un obscur rabbin et on venait d'apprendre que l'aviation soviétique n'avait pas reculé devant le risque que représentait la destruction d'un avion appartenant aux forces de l'Ouest. Et maintenant, l'U.R.S.S. détenait David Salz et le mystérieux Rom !

Ou bien il s'agissait du plus grand bluff de l'histoire des relations Est-Ouest, ou bien le danger était réel...

Le tiers, le quart monde s'agitaient, les pays d'Amérique latine nationalisaient à tour de bras, les armées de chômeurs s'organisaient,

l'économie était déstabilisée, les rapports de forces n'étaient plus équilibrés, l'ombre du socialisme s'étendait, menaçant les intérêts privés. Il fallait réagir, au besoin frapper vite et fort !

Le petit avion se posa sur la piste de l'aérodrome militaire de Kharkov immédiatement entouré par les véhicules de la sûreté. Rom n'eut pas l'ombre d'une hésitation : il fit jouer l'ouverture du cockpit et s'engagea sur la passerelle installée par les autorités locales. David le suivit ; il était débordé par les événements et commençait à se demander s'il pourrait réaliser son projet. Il serra les poings et ses mâchoires se contractèrent.

— Bonjour, messieurs, dit un officier dans un français impeccable aussitôt suivi d'un *Schalom Adoni* (34) ! à l'intention de Rom. J'ai reçu l'ordre de vous conduire immédiatement auprès du professeur Abramovitch dans sa résidence de Gorki.

David eut du mal à refréner un sourire à l'énoncé du mot résidence. Comme tout un chacun, il avait été informé du sort réservé à l'éminent professeur soviétique.

— Et le rabbi... le rabbi de Safed... Eliazar...

— Je suis désolé, monsieur Salz, mais je ne suis pas informé sur ce... sur cette personne... Je puis toutefois vous dire que le professeur Abramovitch a été confronté... Non... Enfin, je veux dire que le professeur Abramovitch a reçu la visite d'un savant venant de l'étranger...

— D'Israël ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre en effet... Pardonnez-moi de ne pouvoir vous en dire plus... Messieurs, avez-vous faim, avez-vous soif ? J'ai ordre de me mettre à votre disposition...

— Je n'ai besoin de rien... Je voudrais être certain que...

— Calmez-vous, David, je sais que mon maître est bien à Gorki, souffla Rom.

— Mais si jamais...

— *Je ne puis me tromper*, David... Prends le temps de manger... Il te faudra des forces pour affronter ce qui t'attend, ajouta-t-il plus bas, le tutoyant à nouveau.

Quelques heures plus tard, David Salz et celui qu'on appelait Rom débarquaient à Gorki. Deux puissantes limousines les attendaient. David remarqua qu'elles étaient de marque américaine.

Les deux hommes montèrent dans la première. L'officier de Kharkov prit place à côté du chauffeur. Les deux voitures démarrèrent et prirent rapidement de la vitesse.

— Pourquoi avoir voilé les glaces ?

— Raison de sécurité, professeur.

— Sécurité ? Nous ne sommes pas des personnages si importants pour...

— Il paraît que si ! sourit l'officier. Je suis sincèrement désolé, croyez-le bien... Mais consolez-vous, nous traversons en ce moment les zones industrielles des usines de métallurgie... Rien de bien intéressant... D'ici une heure, nous atteindrons la campagne... Je pourrai ouvrir.

— Nous verrons le professeur Abramovitch et le rabbi de Safed ?

— Je ne puis vous en dire plus que je ne sais, mais c'est ce que j'ai cru comprendre en effet... Nous avons reçu nos ordres du camarade Andronski lui-même...

— Je ne pensais pas que l'on nous accordait une si grande importance ! dit David vaguement inquiet.

Il savait par expérience qu'il n'était jamais bon d'attirer l'attention des grands de ce monde. Ses travaux étaient certes passionnants, mais de là... Non, à la réflexion, ce n'étaient pas ses propres recherches qui pouvaient intéresser les Soviets. David savait, pour avoir participé à de nombreux congrès, que les Russes n'étaient pas en retard dans ce domaine, loin de là. C'était autre chose ; mais quoi ?

Il n'allait pas tarder à le savoir !

La campagne ressemblait à n'importe quelle campagne européenne : les arbres étaient peut-être un peu plus grands, les champs bien entretenus étendaient devant eux le tapis de leurs couleurs chatoyantes. Ils croisèrent de nombreux tracteurs de paysans qui se rendaient au kolkhoze voisin.

Puis ils longèrent un mur qui n'en finissait pas avant de s'arrêter devant une lourde grille ouvragée, puissamment gardée. On procéda au contrôle d'identité, puis la grille s'ouvrit sur une allée bordée d'arbres centenaires qui les emmena près de huit cents mètres plus loin devant une énorme bâtisse sans style.

— Ancienne propriété de boyards avant la grande révolution d'octobre, précisa leur guide.

Les voitures stoppèrent au pied d'un escalier menant à une terrasse bordée de colonnettes. L'officier sauta et leur ouvrit la porte.

— Je vous en prie !

David et Rom descendirent. Ils restèrent quelques moments interdits. Une dizaine de personnages en civil les attendaient en haut de l'escalier. L'un d'entre eux se détacha et vint à leur rencontre. Il les salua en claquant les talons et s'inclinant avec une raideur toute militaire.

— Je suis le colonel Vlastov, chargé de votre sécurité dans cette résidence. Nous vous prions de vous considérer comme nos invités, mais l'importance des sujets qui doivent être abordés ici nécessite le secret le plus absolu et mon gouvernement ne souhaite pas que vous ayez des contacts avec l'extérieur, tout au moins dans l'immédiat.

— Je ne vois pas en quoi mes recherches..., risqua David, immédiatement interrompu par le colonel.

— Il ne m'appartient pas de juger de quoi que ce soit, je me limite à l'application des ordres... Le reste regarde la défense nationale...

— La défense nationale ! Rien que cela !

Le colonel ne paraissait pas apprécier l'humour, même français. Il claqua à nouveau les talons et s'inclina derechef.

— Je vais vous conduire à vos appartements... Vous pourrez vous y reposer, prendre un bain si vous le souhaitez... Puis nous viendrons vous chercher pour le dîner.

— Quand verrons-nous le professeur et le rabbin Ben Mosche ?

— Ces messieurs dîneront avec vous.

Le cœur de David se mit à battre un peu plus vite. Eliazar était là. Il eut un brusque vertige. Katia... Katia. Il avait envie de hurler sa peur, son espérance aussi. Il fit un violent effort sur lui-même pour conserver son contrôle. Ils suivirent le colonel, escortés de quatre hommes visiblement armés jusqu'aux dents.

La demeure était immense. Elle datait du milieu du siècle dernier. Elle avait été bâtie sur les ruines d'un château très ancien ; ce n'étaient partout que dorures, colonnades, statues grecques et fresques. Tout avait été savamment et artistiquement restauré ; on avait su allier le confort le plus moderne au respect du style.

David Salz imaginait les réceptions, les bals qui avaient eu lieu dans les salles immenses qu'ils traversaient. Il imaginait également sans peine les milliers d'âmes qui avaient dû travailler à la construction de la demeure seigneuriale. Après 1905, selon le colonel, le château était devenu la propriété d'un Koulak. Cela n'avait pas changé grand-chose à la vie des moujiks ; le « libéralisme » avait remplacé une tyrannie par une autre.

Le tsar avait couché dans cette demeure et Keroniski s'y était arrêté pour calmer les esprits après une jacquerie au cours de laquelle la famille des propriétaires avait été massacrée.

Leur guide s'arrêta devant une plaque frappée de la faucille et du marteau commémorant, leur dit-il, la visite de Lénine qui avait passé ici deux jours. Il y aurait rédigé les projets des décrets sur la Paix, sur la Terre et jeté les bases de la création d'un service de défense populaire : la *Tchéka*.

— Seul le souvenir du grand Lénine a empêché que le château soit incendié par les paysans qui voulaient détruire ce symbole de leur oppression... Mais voici vos chambres... Prenez votre temps, le dîner ne sera pas servi avant une heure.

L'appartement était de dimensions impressionnantes, les murs étaient recouverts de tableaux ; on avait même laissé des icônes.

David marchait sur des tapis que n'auraient pas reniés les manufactures de Sèvres. Un luxe écrasant, survivance de l'ancien régime. On avait bien fait les choses. Pourtant, David ne se sentait pas à son aise. Il savait... Du moins, il se doutait que les pièces étaient truffées de micros et, qui sait, de caméras...

David prit néanmoins une douche. Cela lui fit du bien. La fatigue commençait à se faire sentir. Il essaya de se remettre les idées en place. Tout s'était passé si vite (ce qu'il se refusait à admettre, mais qu'il fallait bien nommer) : le décès de Katia, la cryogénisation, le départ pour Israël, sa rencontre avec Rom, le départ, la prise en charge par les avions soviétiques, Kharkov et maintenant Gorki... Du moins les environs de Gorki...

Eliazar était là. David ne voulait pas savoir comment il ferait pour ramener le rabbi avec lui. Il le ramènerait. Il le fallait. Il s'allongea sur le lit et sans doute s'endormit-il car les coups frappés à sa porte le firent sursauter.

— Le dîner est servi, monsieur.

— Je viens.

Eliazar n'eut aucunement l'air surpris de voir entrer David dans la salle à manger. Il lui sourit et ses yeux délavés par l'étude, comme ceux d'un vieux marin par la mer, se mirent à briller.

— Schalom, David !

— Schalom ! balbutia David. Rabbi... Rabbi, je voulais tant te revoir.

— Je sais, je sais, mon fils... Nous aurons, je suppose, le temps de parler plus tard... Ces messieurs nous ont réunis pour cela ! ajouta Eliazar avec un petit sourire à l'adresse du colonel. Le professeur Abramovitch, ici présent, s'intéresse de façon scientifique à ce que nous, cabalistes, avons toujours considéré comme du domaine de l'esprit... Certains diraient... de la fiction...

— J'ai beaucoup entendu parler de vos travaux sur les phénomènes vibratoires, professeur, et suis très heureux de vous connaître.

— J'ai suivi moi-même vos recherches avec intérêt, fit Abramovitch se levant et s'inclinant en direction de David.

— Rom, je suis heureux de te revoir... Mon vieux compagnon – sourit Eliazar, que d'aventures, n'est-il pas vrai ?... En si peu de temps... Je dois dire qu'à mon âge les voyages... surtout du genre de ceux-ci... ne sont guère agréables... Il faut avouer que j'en avais perdu l'habitude depuis des dizaines d'années. (Il se tut un moment, puis noua consciencieusement sa serviette autour du cou.) Je ne comprendrai jamais les hommes... Pourtant, je les ai étudiés... Enfin presque autant que les Textes... Prends place, David... Si vous permettez, colonel ?

— Oui, je vous en prie... Dans deux heures, il fera nuit... Vous pourrez vous reposer.

— J'aimerais faire un tour dans le parc après dîner, dit David. Il a l'air magnifique.

— Il l'est, professeur, mais je ne sais pas... C'est-à-dire...

— Que vous croyez que vos supérieurs s'opposeraient à une promenade ?

— Non... ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais enfin... il vaut mieux... Excusez-moi.

Le colonel s'inclina à nouveau, ce qui devait être une déformation chez lui, puis sortit. David entendit ses pas résonner sur le dallage du vaste vestibule puis le bruit étouffé d'un téléphone qu'on décroche.

CHAPITRE V

— Gorki est une ville neuve ; dit Abramovitch qui visiblement cherchait à rompre le silence qui s'était abattu sur les convives. Elle n'a plus grand-chose à voir avec l'ancienne Nijni-Novgorod... Je me souviens, il y a longtemps j'ai visité le Kremlin de Gorki... Saviez-vous, David, que la ville a été fondée en 1221 par un prince de Souzdal-Vladimir (35) ?

— J'ignorais et j'avoue que nos hôtes ne nous ont guère laissé le temps de visiter la ville. Je sais seulement que Gorki est la ville des voitures, un peu comme Détroit aux Etats-Unis (36).

— C'est vrai, en effet, mais dans le domaine de la cabale qui nous intéresse je crois tous les trois, il y eut jadis ici des chercheurs célèbres par leur piété et leurs miracles... C'est du moins ce que l'on racontait dans les communautés, mais je vous en prie, le cuisinier a bien fait les choses. Appéciez-vous la cuisine russe ?

— A vrai dire, je ne la connais guère.

— Goûtez ces zakouski... Ces hors-d'œuvre sont délicieux accompagnés d'une gorgée de vodka.

Le ton enjoué adopté par Abramovitch était visiblement forcé et contrastait avec l'air soucieux qu'il s'efforçait de dissimuler. Il fit un signe à David pour lui faire comprendre de continuer à parler tandis qu'il griffonnait quelques mots sur un morceau de papier qu'il lui tendit.

— Fais attention, ils ont des oreilles partout !

David fit un léger signe de tête pour montrer qu'il avait compris, puis il alluma une cigarette et brûla le papier dont il écrasa les cendres dans un cendrier ; il se servit une assiette de bortsch à la crème.

Le potage aux choux, un peu aigrelet au goût de David, fut suivi d'un chachlyk caucasien. On avait poussé la délicatesse jusqu'à préparer un menu spécial pour le rabbin qui ne mangeait que cascher (37). Il fit cependant une entorse en dégustant une part de tarte vatrouchka au fromage blanc.

— La tarte vatrouchka fait partie des grands desserts, commenta Abramovitch.

— Je le crois sans peine, c'est vraiment délicieux. Vous ne mangez pas, colonel ?

— Si, si... C'est en effet très bon.

— Vos supérieurs nous autorisent-ils à faire un tour dans le parc ?

Le colonel rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Nous ne sommes pas des brutes... Notre seul souci, je vous l'ai déjà dit, est votre sécurité.

— Que pourraient bien avoir à craindre un biologiste, un rabbin féru de cabale et un savant tel que le professeur Abramovitch ? Nous ne risquons pas de mettre en péril la paix du monde.

— Je n'ai pas, encore une fois, à en juger... Je sais seulement que le camarade Yarslev viendra en personne demain matin et qu'il souhaite vous rencontrer tous les trois.

— Yarslev ! s'exclama Abramovitch. On nous gâte, messieurs. Savez-vous qui est Yarslev ? Le responsable du K.G.B. tout simplement, ajouta-t-il sans attendre de réponse. Que veulent-ils tous à la fin ? Comment seraient-ils capables de comprendre ? Je ne parlerai pas... Que pourrais-je dire de plus ? Les ordinateurs... sont plus raisonnables que les hommes !

— Calmez-vous, professeur, dit David. Venez avec nous faire une promenade, cela nous fera du bien.

— Ne parle pas, David, dit doucement Eliazar en marchant. Donne-moi le tube que tu as ramassé à Safed.

David, surpris, obéit et tendit le mystérieux objet. Le rabbin le prit et son visage parut s'illuminer. Le jeune homme l'entendit murmurer :

— Le triangle... C'est là qu'il faut aller... Rom... Oui... les temps sont proches où je vais réintégrer...

Il s'arrêta brusquement, l'air égaré, puis dévisagea longuement David.

— Tu voulais me voir pour Katia. Je sais ce qu'elle représente pour toi, David... Je me souviens d'elle... David... comment te dire ? Je ne suis pas maître des pouvoirs que je te parais posséder... Je ne puis les utiliser pour... pour ce que tu me demandes...

— Rabbi, souffla David des sanglots dans la voix, je sais qu'elle n'est pas morte... qu'elle dort... que toi seul peux lui rendre la vie. Non, je t'en prie, écoute-moi... J'ai lu et relu tout ce qui concerne la maladie dont elle a été victime. *Je sais* que si tu la réveilles, elle sera comme avant que ne la frappe cette terrible maladie.

— David, je ne puis faire ce que tu souhaites. Si j'avais ce pouvoir... Admettons, admettons que je l'aie... C'est une puissance monstrueuse...

— Rabbi, tu connais le mot, je le sais et malheureusement il n'y a pas que moi qui le sache. Abramovitch le sait lui aussi et le K.G.B. et la C.I.A. et la D.S.T. et les dirigeants du monde entier le savent. Eux veulent utiliser tes pouvoirs pour la puissance qu'ils représentent, moi pour l'amour. Choisis, rabbi, choisis !

— Ce n'est pas si simple, mon fils... Tais-toi maintenant. Vlastov

approche. Il faut que je réfléchisse.

— Il est temps de rentrer, messieurs.

— Colonel...

— Le colonel a raison, David... Je suis fatigué... Allons, viens et ne perds pas espoir..., ajouta-t-il avec un sourire.

David mit des heures avant de trouver le sommeil ; il se tourna et retourna dans le lit à baldaquin qui trônait, majestueux, dans l'immense chambre à coucher. Il s'endormit enfin. Il rêva. Il se revoyait avec Katia. Elle s'éloignait de lui. Elle avait des larmes plein les yeux et lui tendait les bras. Des cercles l'entouraient, dansaient, tourbillonnaient. Dans ces cercles s'agitaient, se mélangeaient des lettres hébraïques qui soudain s'éloignaient d'eux et venaient éclater comme des ballons devant ses yeux. Il voulait rejoindre Katia, mais il ne le pouvait pas.

Son grand-père lui apparut, enroulé dans son tallith, portant sur le front et sur le bras les phylactères. Il ouvrait la bouche. David n'entendait pas les paroles d'Ascher Salz, mais il comprenait.

— Comment oses-tu ? criait-il. Katia est avec nous... C'est la volonté de Dieu... C'est sa volonté. Laisse-la en paix.

David ne voulait pas entendre ; il ne voyait que le visage de Katia, de sa Katia. Il n'entendait que les dernières paroles du rabbin Eliazar : « Ne perds pas espoir » et aussi les mots étranges qu'il avait prononcés en recevant le tube : « Le triangle... C'est là qu'il faut aller... Rom... Oui... les temps sont proches... » Quel triangle ?

Les cahiers, les lettres d'Ascher, ses citations d'Ibn Latif : *Entre Dieu et le monde il existe des intermédiaires...*

Eliazar était un intermédiaire ! Tout s'effaça. Il tomba dans un trou noir, un trou sans fond.

Il se réveilla le front couvert de sueur, l'estomac retourné.

Il ne se souvint pas de son rêve.

Les policiers qui gardaient la demeure virent, vers deux heures du matin, l'ombre du rabbin de Safed se découper dans l'encadrement de la fenêtre de l'appartement qu'il occupait. Rom était à ses côtés. Le rabbin tenait dans sa main une sorte de tube. Il sembla s'auréoler d'une lumière bleuâtre, tendit les bras vers le ciel. Il y eut un éclair soudain que rien n'aurait laissé prévoir, puis Eliazar rentra dans sa chambre.

Un court instant, les émissions-radio avaient été brouillées.

Vlastov contempla longuement les photos prises à l'infrarouge pendant la nuit par les policiers... Cela le dépassait. Il glissa les photos dans l'épais dossier du sage de Safed. Yarslev le consulterait.

Les quatre hommes étaient en train de déjeuner lorsqu'ils virent trois puissantes limousines remonter l'allée du parc, puis stopper au bas de l'escalier. Des hommes en descendirent, encadrant un autre vêtu d'un imperméable et coiffé d'un feutre gris. Yarslev !

Quelques minutes plus tard, l'homme le plus craint en U.R.S.S. faisait irruption dans la salle. Il salua d'une brusque inclinaison de la tête puis se dirigea immédiatement vers Abramovitch.

— Je vous verrai plus tard, professeur. Je suis parfaitement au courant de votre dossier... Dans l'immédiat, j'aimerais avoir une conversation avec M. Ben Mosche et le professeur David Salz.

— Je suis à votre disposition, bien que je craigne de ne pouvoir vous en dire plus qu'à ces messieurs qui m'ont interrogé avant vous.

— Nous verrons bien.

Deux hommes sortirent, emmenant avec eux Abramovitch. David, Eliazar et Rom restèrent dans la salle à manger en compagnie de Yarslev et de deux autres policiers.

Yarslev s'assit en bout de table et, d'un geste, invita les trois hommes à s'asseoir en face de lui. Il sortit posément de sa serviette deux volumineux dossiers et un autre beaucoup moins épais. Il compulsa longuement celui marqué : « Eliazar Ben Mosche », puis l'autre au nom de Salz David et repoussa la chemise sans doute consacrée à Rom.

Il enleva ses lunettes, dévisagea tour à tour ses trois interlocuteurs, puis eut ce qui voulait sans doute être un sourire et dit :

— Je crois qu'il serait temps, messieurs, que nous parlions sérieusement. Mon gouvernement, monsieur le rabbin, après analyse des travaux du professeur Abramovitch et leur confrontation avec les vôtres propres...

— « Travaux » est un mot bien impropre... Disons... recherches spéculatives.

— Ne chipotons pas sur les mots, voulez-vous... Disons après rapprochement des travaux du professeur Abramovitch et de vos recherches, mon gouvernement est persuadé que vous détenez le secret de la transmutation de l'énergie en matière... Nous pensons que les applications qui peuvent être faites de vos théories sur le plan militaire nous assureraient la suprématie totale et serait de nature à hâter l'avènement du socialisme à l'échelle planétaire.

— Comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire aux quelques messieurs qui vous ont précédé, et au professeur Abramovitch lui-même, je ne suis qu'un chercheur, je ne m'intéresse qu'à la cabale *Liounite* (38) et non à la cabale *Ma'assite* (39)... Ce que vous me demandez équivaldrait à détruire tout ce qui est matériel pour le transformer en

énergie... Ce que vous savez déjà faire... Oh combien, ou pire encore. En admettant qu'il fût possible de transformer tout ce qui est énergie en matière, cela ne peut-être envisagé, ce serait déclencher un nouveau tohu-bohu, comme à l'origine des temps...

— Vous admettez donc que ce serait possible ?

— Si cela l'était, je vois mal le socialisme s'installer sur un monde mort où seraient mélangées inextricablement énergie et matière...

— Parlez, je vous prie, de façon plus claire !

Le vieux rabbi sourit malgré lui, poussa un soupir et reprit :

— Ce que vous demandez équivaldrait à une contre-crétion. Nul ne peut toucher à ce domaine... Dieu seul le pourrait... L'homme ne sait que détruire... Les livres nous avertissent de ce péril... De semblables événements se sont déjà produits ailleurs...

— Comment peux-tu savoir tout cela ?

— Je le sais... (Eliazar hésita.) par raisonnement et aussi par l'interprétation des textes sacrés du judaïsme, message codé condensé d'écrits plus anciens encore que seuls peuvent comprendre, ou croire comprendre, certains initiés... En tout cas, dès les premiers mots de la *Genèse*, parlant par symboles, le narrateur écrit : *La Terre était Tohu et Bohu* (40), puis plus loin : ... *Il sépara la lumière des ténèbres* (41)...

— Mon gouvernement est persuadé que certaines vibrations judicieusement employées pourraient...

— Causer la destruction du monde, la désorganisation des éléments, un retour à l'incrété... C'est ce que vous voulez savoir ? Eh bien oui, Yarslev, la matière a été créée par une vibration énorme, titanesque, par ce que nous pouvons traduire par une parole prononcée par qui ? Nul ne peut savoir, mais si nous, les hommes, pouvions à notre tour l'énoncer, nous deviendrions les égaux de... de celui qui l'a prononcée au début des temps et à nouveau la malédiction s'abattrait sur nous, comme au commencement car il est dit : *Voici l'homme devenu comme l'un de nous* (42), c'est-à-dire capable des mêmes choses... Ils (ou il) ne le permettront pas et les hommes seraient à nouveau chassés... Comprenez *détruits*... C'est pourquoi, même si je savais, je ne parlerais pas !

— Nous avons les moyens de...

— De me faire parler ! Je n'en doute pas... J'ai terminé mon existence, Yarslev, et je ne crains pas la mort...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Je crois, je pense que mon gouvernement n'utilisera jamais cette puissance...

Rabbi Eliazar secoua la tête.

— J'ai lu un auteur du dix-neuvième siècle, je crois... Nietzsche... Celui-là avait compris les hommes et savait que la volonté de puissance est dans leur nature, quelle que soit leur idéologie... Si belle, si généreuse soit-elle, elle devient fatalement un jour une

arme...

— Vous ne voulez pas parler !

— Je n'ai rien à dire...

— Du moins à nous, rabbin...

— A personne !

— Qui nous dit que vous n'avez pas communiqué ces renseignements, que vous vous refusez à nous donner, aux ennemis de notre peuple et du socialisme ?

— Moi, je vous le dis !

— Et ça ! Pouvez-vous nous donner une explication ?

Il lança, sur la table, les photos prises pendant la nuit.

Un frisson presque imperceptible parcourut la joue du rabbi de Safed et il sembla à David que Rom avait serré les poings.

CHAPITRE VI

David lui-même ne savait plus que penser. Il avait du mal à admettre qu'Eliazar... Mais non, le vieux sage ne s'était jamais occupé de politique, pas plus qu'Ascher Salz, son grand-père. Il appartenait à cette catégorie de marginaux, de chercheurs utopistes, sur qui le sort semblait s'acharner. Pourtant, que faisait-il la nuit dernière en compagnie de Rom ? Qu'était ce tube qui avait été la première chose qu'Eliazar lui eût réclamée ? Un émetteur ? Il était surmonté d'une antenne, après tout... Non, David avait eu ce cylindre en main... Un objet de culte... Sûrement pas... Alors, qui était réellement Eliazar ? Un intermédiaire... Mais un intermédiaire entre qui (ou quoi) et qui ?

— J'avais chaud... J'ai voulu prendre un peu l'air... Je ne savais pas que cela était interdit...

— Ne plaisantez pas ! dit sourdement Yarslev. Où est votre émetteur ?

— Quel émetteur ?

— Nos appareils ont été perturbés par une source radio-émettrice que nous avons localisée sans erreur possible... Elle provenait de votre chambre...

— Je n'ai jamais eu d'émetteur.

— Ceci n'en est pas un ?

Yarslev brandit un agrandissement sur lequel on voyait très nettement Eliazar les bras tendus et dans sa main le cylindre, celui-là même que David avait ramassé dans sa demeure, à Safed.

— Remettez-moi cet émetteur.

Eliazar resta silencieux.

— Ce n'est plus une demande, Ben Mosche, dit Yarslev d'un ton sec, c'est un ordre !

— Je n'ai plus ce cylindre, mais je puis vous affirmer sur les saintes écritures qu'il ne s'agissait pas d'un émetteur, du moins au sens où vous l'entendez... En tout cas, il ne peut influencer en rien le sort... des humains...

Eliazar se leva et fit mine de sortir de la pièce. Yarslev se leva à son tour et tenta de poser la main sur l'épaule du vieux cabaliste pour l'en empêcher. Rom eut un imperceptible mouvement du bras. Le policier parut catapulté dans son siège. Il y resta une seconde affalé, les yeux égarés, puis d'une voix blanche il dit :

— Regagnez votre chambre... Vous aussi, monsieur Rom... Nous

reprenons cette conversation plus tard...

— Quels sont exactement vos rapports avec Eliazar Ben Mosche ? demanda brusquement Yarslev à David.

— Rapports d'amitié et je dois dire d'admiration, sans plus... Mon grand-père Ascher Salz était lui-même cabaliste... J'avais retrouvé une partie de la correspondance qu'il avait entretenue, il y a très longtemps, avec le sage de Safed.

— Je ne veux pas parler de cela, monsieur Salz... Ne jouez pas au plus fin avec moi... Nous connaissons cette correspondance mieux que vous... Voici quelques photocopies qui vous convaincront aisément...

Il étala sur la table les morceaux de plastoïde.

— Comment avez-vous osé ?

— C'est notre affaire... Votre morale importe peu devant l'intérêt général... Non, je veux parler de ceci...

Il tendit un nouveau paquet de photocopies. David reconnut ses notes, celles de son carnet personnel.

— Il semblerait que vous vous intéressiez à beaucoup de choses, Salz... La cryogénisation, certes, mais vous tâtez également à la cabale... Nos experts ont lu votre interprétation du *Sepher Ha Schem* (43)... Excusez-moi si je prononce mal, il s'agit d'une analyse mystique des lettres et des nombres du nom de Dieu... Abramovitch a également étudié ces livres... Des ordinateurs ont été programmés à partir de données tirées de ces textes... Excusez-moi, je lis, car j'avoue que ces choses me dépassent... La phonétique de certains mots déclencherait dans certaines conditions des vibrations aux effets dévastateurs certains...

— Je n'en sais rien... Je ne me suis intéressé à la cabale que dans un but de formation personnelle, c'est tout...

— Pourtant il semblerait que vos travaux aient avancé à pas de géant depuis votre visite en Israël... (Il se tut un instant puis assena comme une gifle.) A l'occasion de votre voyage de noce avec Katia, n'est-ce pas ?

Blême, David ne répondit pas.

— Katia Lanz qui attend je ne sais quel miracle dans l'hibernatrice de votre laboratoire...

David se leva brusquement et, incapable de se contenir, sauta à la gorge de Yarslev, en hurlant :

— Katia ! Qu'avez-vous fait, misérable ?

Yarslev se dégagea péniblement, aidé de deux officiers à la musculature impressionnante. Il aspira l'air goulûment, puis reprit :

— Gardez votre calme, Salz, je vous le conseille... Vous m'obligeriez à employer d'autres méthodes...

— Qu'avez-vous fait de Katia ?

— Rassurez-vous, elle dort bien sagement... N'avez-vous donc pas confiance en les ordinateurs qui gardent les portes de la salle de cryogénisation ?

— Co... comment pouvez-vous savoir ?

— Chacun sa spécialité... Vous, c'est la biologie... Moi, ce sont les renseignements. L'Ouest a des agents chez nous, n'est-il point normal que nous en ayons chez eux ?... Nous avons également les photocopies des déclarations à la D.S.T. d'un certain D^r Laroque et d'un... attendez voir... professeur Stem. Encore une fois, rassurez-vous, Salz, la cryogénisation, autrement dit l'hibernation, est également l'une de nos grandes préoccupations. L'Ouest l'envisage plus particulièrement sous l'aspect d'une arme économique... Nous, nous pensons que sa maîtrise est la condition *sine qua non* des futurs voyages dans l'espace. Nous n'avons aucunement l'intention de troubler votre... disons... expérience... Nous sommes bien trop intéressés par la suite des événements. Aussi idiot et incroyable que cela puisse vous paraître, Salz, nous pensons comme vous qu'Eliazar Ben Mosche peut rendre la vie et la santé à votre épouse... Amusant pour des cartésiens, du moins pour des gens qui ont la réputation de l'être...

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Simplement que vous me confirmiez ce que je viens de dire.

— Je ne puis rien vous confirmer... Tout cela n'est que supposition, espérance.

— Vous auriez fait tant de kilomètres, pris tant de risques pour une simple supposition, une simple espérance ?

— Oui ! affirma David.

— Vous n'avez pas répondu à ma question ! dit sèchement Yarslev.

— Je ne puis y répondre. En tout cas votre attente et la mienne sont diamétralement opposées... Du rabbi vous attendez qu'il vous donne les secrets de la mort, moi ceux de la vie, voilà en quoi nous différons, vous et moi !

— Nous avons le temps, Salz, mais rappelez-vous ceci, j'obtiens toujours *d'une manière ou d'une autre* ce que je veux savoir... Je crois quand même bon de vous faire savoir que Ben Mosche n'est pas celui que vous pensez... Le vrai est mort dans un camp de déportation nazi... Son identité est usurpée, cela ne fait pas l'ombre d'un doute... Au même titre qu'il est certain qu'Abramovitch a saboté les ordinateurs... Ils poursuivaient tous deux le même genre d'études soi-disant spéculatives, mais on ne me fait pas prendre des vessies pour des lanternes... En attendant de nous revoir, ce qui ne saurait tarder, réfléchissez, monsieur Salz, réfléchissez... Vlastov ! appela Yarslev.

— A vos ordres !

— Raccompagnez le professeur dans sa chambre et veillez personnellement à ce qu'on ne le dérange pas.

— Dois-je comprendre que je suis prisonnier ?

— Disons... notre invité, mais un invité trop précieux pour que nous prenions le moindre risque.

— Monsieur Yarslev...

— Ne vous inquiétez pas pour votre laboratoire et de ce qu'il contient... Nous prenons trop d'intérêt à tout ce qui vous touche pour que personne – vous entendez bien ? – personne ne s'en approche. Vous avez ma parole !

— Merci..., bredouilla Salz, puis il suivit le colonel.

Il n'y aurait pas d'autre interrogatoire, mais cela, ni Yarslev, ni Vlastov, pas plus qu'Eliazar, Abramovitch, ou David, ne pouvaient encore le savoir.

Les Etats-Unis ne bougèrent pas. Un de leurs avions avait été abattu. La base d'Ankara venait de le signaler. Réagir, frapper fort, avait été le réflexe immédiat du Président, puis il avait réfléchi. On ne pouvait pas prendre une décision aussi grave de conséquences, du moins sans savoir.

Il avait lu et relu les rapports. L'U.R.S.S. n'aurait jamais pris un pareil risque si l'enjeu n'en valait pas la peine. Le rabbi de Safed était actuellement entre leurs mains. Que savait, que pouvait cet homme énigmatique ? Nul ne savait en fait qui il était réellement. Les ordinateurs eux-mêmes, pourtant sursaturés de données, se révélaient incapables de cerner le personnage.

Somth prit la seule décision qui s'imposait. Il proposa une conférence au sommet. Les alliés de l'Ouest acceptèrent immédiatement. L'Est se fit un peu tirer l'oreille (n'était-il pas en position de force ?) puis il accepta.

Jamais on avait pris tant de précautions et chacun des délégués était entouré d'une véritable armée de gorilles. La circulation avait été interdite et les hélicoptères déposaient un à un ceux de qui dépendait le sort du monde.

— Complètement ridicule, nous savions le capitalisme en pleine décadence, mais nous n'en espérons pas tant ! (Le visage du diplomate soviétique se rembrunit tout à coup.) A moins que vous n'inventiez cette histoire de toutes pièces afin de nous ridiculiser, auquel cas je me verrais contraint d'en référer aux plus hautes instances de mon pays...

— Nous n'avons nullement l'intention de ridiculiser qui que ce soit, monsieur l'ambassadeur... Mon gouvernement prend ces choses très au sérieux et...

— Le mien, monsieur l'ambassadeur, répliqua le Soviétique d'un ton sec, se prévaut de rationalisme et d'exotérisme... Nous n'attachons d'importance qu'aux faits démontrés, prouvés, constatés... C'est avec des mythes comme celui que vous nous présentez que l'on fait « marcher » les peuples... Nous nous sommes débarrassés depuis longtemps des carcans des religions...

— Je répète à nouveau, reedit le représentant de la France, à notre collègue soviétique qu'il ne s'agit nullement d'utopies ni de propagande, il s'agit bien de faits vérifiés, aussi incroyable que cela puisse paraître... Je vous en prie, messieurs, je vais vous en donner immédiatement la preuve. Si, si, je vous en prie à nouveau, asseyez-vous !

— Permettez-moi d'intervenir ! coupa l'Américain d'un ton sec. Une fois de plus, votre gouvernement fait fi des règles les plus élémentaires de la diplomatie. (Il tendit le doigt en direction du Soviétique.) Vous mentez de façon éhontée. Nierez-vous avoir enlevé Eliazar Ben Mosche ? Soutiendrez-vous longtemps ne pas vous être emparé de David Salz ? Nierez-vous encore longtemps que votre gouvernement subventionne grassement des recherches baptisées X et qui en fait sont des travaux sur l'incidence des vibrations phonétiques sur les êtres vivants ? Nierez-vous encore que vous êtes persuadés comme nous le sommes que le sort du monde est entre les mains d'un seul homme, que vous détenez cet homme et que nous ne pouvons le tolérer ? Alors, monsieur l'ambassadeur de France, gardez vos preuves, nous ne savons que trop que vous avez raison... Laissez-moi finir, Gormyk. Mon gouvernement et ses alliés européens considèrent Eliazar Ben Mosche comme le péril le plus mortel jamais couru par l'humanité et sa détention par votre pays comme un *casus belli*... Nous exigeons qu'il nous soit remis...

— Vous exigez ! (Gormyk frappa du poing sur la table.) Vous ne semblez guère en position d'exiger quoi que ce soit... Eliazar Ben Mosche ainsi que David Salz sont venus de leur plein gré en notre pays, nous leur avons accordé l'asile politique...

— Je n'ai nulle envie de rire, — éructa Solm l'Américain, mais vos propos m'y inviteraient. Trêve de plaisanterie ! A présent, « mossieu » l'ambassadeur, nous vous donnons quarante-huit heures pour libérer ces deux hommes, ou bien nous prendrons les mesures qui s'imposent.

— C'est un ultimatum ?

— Prenez-le comme vous voudrez !

— Messieurs, messieurs, je vous en prie, un peu de mesure... La France ne tient pas à envenimer les choses... Les menaces ne

changeront rien aux faits...

— Je n'ai rien à ajouter d'autre ni à entendre, monsieur de la Ville... La balle est dans votre camp, Gormyk.

— Votre attitude est intolérable. Nous savons depuis des lustres que vous ne cherchez qu'un prétexte pour mettre fin à la coexistence pacifique, mais sachez que le bloc socialiste tout entier est prêt à répondre à toute agression d'où qu'elle vienne.

— Méfiez-vous, Gormyk, nos alliés européens...

— Vous voulez parler de vos valets, des suppôts de l'impérialisme qui vous ont autorisés à installer chez eux des missiles... Vous vous croyez à l'abri, Solm... Vous ne l'êtes pas... Nos fusées intercontinentales sont capables de détruire n'importe laquelle de vos villes.

— Nous verrons, monsieur l'ambassadeur. Mon gouvernement est décidé à...

La discussion s'arrêta là ; le Soviétique venait de sortir en claquant la porte. Un lourd silence s'abattit sur l'assemblée.

CHAPITRE VII

— Les pouvoirs inconnus de ce rabbin sont certes un danger, mais nous trouverons un moyen de nous débarrasser de cet homme.

— Ai-je bien entendu, monsieur l'ambassadeur ?

— Mais oui, monsieur de la Ville... N'ayons pas peur des mots... Il faut que le péril disparaisse, d'une manière ou d'une autre... Voilà pour le rabbin... Reste David Salz... Ses travaux sur la cryogénisation sont également d'un grand intérêt... L'hibernation n'est pas seulement ce que nous pensons tous... Les marchés ouverts, les cours contrôlés, c'est aussi la condition essentielle de la conquête de l'espace. Un jour ou l'autre, proche ou lointain, l'humanité, tout au moins une partie d'entre elle, sera contrainte à l'exil sur d'autres planètes... Or, nous savons que notre système solaire ne recèle aucun monde capable de nous accueillir... Il faudra aller loin, très loin... Au moins jusqu'à Alpha du Centaure... Il faut que nous soyons les premiers... Les cosmonautes devront être placés en état d'hibernation...

— Nous n'ignorons rien de cela, mais de là à...

— Vous voyez une autre solution ?

— J'avoue que...

— Alors contentez-vous de nous soutenir et de nous laisser faire, nous récupérerons Salz... Quant à Ben Mosche...

Solm eut un geste vague que tous les assistants comprirent cependant fort bien.

En tout cas, des deux côtés, on était d'accord sur un point : Ben Mosche ne devait tomber sous aucun prétexte aux mains des autres.

Depuis plus d'une heure, les deux hommes les plus puissants du monde discutaient, marchandait et de leur conversation dépendait le sort du monde. Immobiles, muets, les conseillers attendaient. Les enregistreurs ronronnaient. Les états-majors, à l'abri dans leurs bunkers, consultaient les cartes, attendant les ordres.

Hors des silos, les missiles de l'Ouest, comme ceux de l'Est, pointaient vers le ciel leurs têtes de squales, impatients de répandre la mort.

Les populations impuissantes se taisaient. Un silence de mort s'était étendu sur toute la planète. Inlassablement, les satellites espions transmettaient, indifférents, les positions des troupes, des flottes et de

l'aviation.

Chacun pouvait détruire l'autre !

Androvski avait quatre-vingt-deux ans, sa vie était finie. La main crispée sur le téléphone, les yeux mi-clos, il écoutait Somth, le président des Etats-Unis d'Amérique, son cadet de deux ans. Il revoyait sa jeunesse. Il avait vingt ans en 1939. Les images défilaient vite, vite. Comme un homme qui se noie revoit sa vie en quelques instants. Les troupes allemandes, les fossés antichars servant de tombes à des milliers de femmes russes. Stalingrad qu'il avait vécu.

D'un geste distrait, il fit tinter les nombreuses médailles qui ornaient son torse. Par la fenêtre entrouverte, il apercevait la cathédrale Saint-Basile. Quelques pigeons volaient bas. Moscou était silencieux. Il vit sa datcha de l'Oural et crut entendre les rires de Youri, son dernier petit-fils.

D'un mot, il pouvait détruire tout cela. Il imagina un instant le souffle brûlant des milliers d'explosions balayant la terre et eut un frisson.

Les deux hommes les plus puissants du monde se rendaient brusquement compte de ce qu'ils pouvaient déclencher. La fin de l'humanité était là, à leur portée, attendant, guettant. L'ombre de la mort s'étendait sur eux. Ils savaient tous deux qu'il n'y aurait ni gagnant, ni perdant : rien que la mort, l'anéantissement définitif.

Eux avaient vécu ; ils avaient connu de grandes joies, de grandes peines. Ils s'étaient hissés tous deux au plus haut niveau du pouvoir. Ils ne pouvaient perdre la face, mais ils savaient qu'il fallait trouver un arrangement.

Rabbi Eliazar Ben Mosche n'avait pas parlé. Il ne parlerait pas. Il ne lui appartenait pas de détruire la Terre. Ceux, ou celui qui détenait les pouvoirs de le faire, décideraient.

Androvski et Somth parvinrent à un accord.

Eliazar Ben Mosche terminerait sa vie dans une résidence surveillée, sous contrôle absolu des deux grands de ce monde. Les ordinateurs-décodeurs du laboratoire d'Abramovitch, comme ceux des U.S.A. seraient déprogrammés, déconnectés et entièrement détruits.

Le jeune David Salz rentrerait en France et y poursuivrait ses travaux sous contrôle de l'O.N.U. ; l'un de ses assistants serait soviétique, l'autre américain. L'I.P.P., bien entendu, serait indemnisée pour la perte qu'elle subissait.

On gagnerait du temps.

Androvski raccrocha.

Somth reposa l'appareil.

La paix était sauvée. Provisoirement du moins. Les deux chefs d'Etat allaient maintenant devoir affronter leurs états-majors.

Androvski sourit en pensant à Youri.

Somth fit affréter son avion personnel. Il avait bien mérité un week-end à Miami !

On avait laissé le choix de sa résidence au vieux cabaliste de Safed et c'est en présence des représentants des deux délégations américaine et soviétique, assistées de celles des nations européennes, qu'il avait lui-même choisi.

Curieusement, il n'avait pas choisi Israël – de toute façon, cela lui aurait été refusé – et son doigt s'était posé sur un petit point perdu de la carte, une toute petite île de l'océan Atlantique, en pleine mer des Sargasses, terreur des marins découvreurs de nouveaux mondes.

Les Bermudes !

Hamilton exactement... Pourquoi ?

Des deux côtés, on s'était consulté du regard. Si la côte américaine était proche, Cuba n'était pas loin. On s'était mis d'accord.

Quelques heures plus tard, une vaste propriété était mise à la disposition du vieux sage, bénéficiant du statut d'extra-territorialité sous contrôle absolu des Etats-Unis d'Amérique et de l'U.R.S.S.

Un Mig soviétique, escorté de chasseurs des deux camps, emporterait demain Eliazar Ben Mosche vers son destin. Les mêmes dispositions étaient prises en ce qui concernait David Salz ; il rejoindrait la France dans la même journée.

Eliazar Ben Mosche s'était assis sur un banc. Il semblait absent ; son regard était égaré. Par moments, il paraissait écouter une voix intérieure. A l'évidence, le destin que lui avaient tracé les hommes ne l'intéressait pas. Rom se tenait debout derrière lui, immobile comme une statue. David Salz ne tenait pas en place ; son esprit, son cœur étaient ailleurs, bien loin d'ici, à des milliers de kilomètres, près de Katia qui l'attendait, dormant dans son cercueil de verre. Le rabbin n'avait pas parlé. David tentait, avec de plus en plus de difficultés, de contenir les battements de son cœur, de refréner son angoisse, de chasser la panique qui l'envahissait.

Demain ! Demain, il serait trop tard. Le rabbi ne serait plus là. Son espoir s'évanouirait. Katia, sa Katia, resterait éternellement endormie. Il ne pouvait l'admettre. Il avait envie tour à tour de se ruer sur le rabbin, de le saisir à la gorge, de le tuer ou bien de se jeter à ses pieds, de l'implorer, de le supplier.

Le visage de Rom avait pris l'aspect du marbre. Il contemplait de ses yeux de porcelaine un point invisible de l'espace. Immobile comme une statue, il veillait sur son maître.

Les lèvres d'Eliazar tremblaient, comme s'il prononçait d'inaudibles paroles, puis il leva les yeux, regarda David et lui sourit.

— David, dit-il, tu détiens le secret de l'immortalité... Ce qui plus tard, si ton espèce poursuit sa route, pourra lui permettre d'atteindre les mondes les plus lointains, d'entrer en contact avec d'autres civilisations, d'autres formes de vie. S'il le veut... Si *on* le lui permet, l'homo sapiens peut devenir l'homo galacticus... Une phrase de l'un de vos poètes me revient à l'esprit : *L'homme est un ange déchu qui se souvient des cieux*. Il ne croyait pas si bien dire..., poursuivit-il comme pour lui-même.

— A quoi me sert mon savoir, rabbi ? Le seul être que j'aime m'a été enlevé. Toi seul peux lui rendre la vie... Le sort des hommes m'indiffère. Tu sais comme moi que les dirigeants feront ce qu'ils voudront de mes découvertes que, je ne l'ignore pas, je te dois en partie... L'humanité me dégoûte... Tout autour de moi n'est qu'intérêt... Seul je ne peux rien faire... Pour moi l'humanité, c'était elle... c'est elle... Sans Katia, je ne puis plus rien... je ne veux plus rien.

Eliazar avait fermé les yeux. Etait-ce David, ou bien autre chose qu'il écoutait ? Les hommes ne lui étaient apparus jusqu'alors que comme des êtres uniquement mus par des instincts pudiquement ou hypocritement dissimulés sous des formules sans aucun sens apparent.

Une espèce unique artificiellement divisée, cloisonnée, condamnée prochainement soit à une extraordinaire mutation psychique volontaire, soit à la disparition.

David était différent. Eliazar parut sortir d'un rêve. David s'était jeté à ses genoux qu'il étreignait fébrilement, les arrosant de ses larmes.

— Je t'en prie, rabbi, au nom de l'amitié que tu portais à mon grand-père, en souvenir des souffrances endurées par notre peuple au nom du Créateur, rends-moi ma vie, rends-moi ma Katia... Je sais que tu le peux.

— Tu me prêtes peut-être plus de pouvoirs que je n'en ai réellement, David... Peut-être est-ce la volonté du Créateur ?

— Non. Je sais que tu peux lui rendre la vie. Dieu n'a rien à voir là-dedans...

— Mon fils, même si je le voulais, je ne pourrais me rendre là-bas... Auprès d'elle, ils ne me laisseront pas faire.

— Alors, rabbi, donne-moi le mot, communique-moi la parole !

— Je ne le peux, David. Je n'en ai pas le droit. Tu en sais assez à présent pour imaginer quel serait le sort du monde et peut-être celui de cette création tout entière.

Il réfléchit longuement en silence. David l'entendit marmonner entre ses dents : « Peut-être est-ce sa volonté après tout. »

— Je ne puis t'indiquer la prononciation de la parole, reprit Eliazar, mais peut-être sauras-tu la découvrir. Si tu y parviens, David, tu rendras la vie à Katia, ta femme, celle que tu aimes le plus au monde, mais, en même temps, tu cours un risque terrible...

Tout peut s'annuler, la matière peut redevenir énergie, comme avant le début des temps ! Réfléchis, David... Le sort des hommes est entre tes mains. Ne parle pas, mon fils... S'ils savaient, ils n'hésiteraient pas à te tuer.

— Donne, rabbi... Donne, je t'en supplie.

Eliazar Ben Mosche hocha la tête, prit un morceau de papier et griffonna quelques caractères hébraïques. David s'en saisit d'une main tremblante et l'enfouit dans sa poche.

— Nous ne nous reverrons plus, mon fils... Du moins sur cette Terre... A ton tour tu es devenu l'homme le plus dangereux du monde... Sache qu'au cours des siècles quelques-uns ont possédé le secret... Jamais ils n'ont parlé, sauf peut-être une fois, il y a près d'un siècle, le rabbin de la Tougouska, mais cela serait trop long à raconter... Je n'ai pas le droit de tout dire...

Deux soldats approchaient. David embrassa la main du vieux rabbin.

— Merci... Merci..., balbutia-t-il avec des sanglots dans la voix.

— Adieu, David.

Rom ne dit pas un mot et emboîta le pas du rabbin de Safed. Il le suivrait dans son exil.

— Tu sauras plus tard qui j'étais réellement, David... Sache seulement que j'aurais aisément pu me débarrasser de toutes les contraintes que l'on a cru me faire subir.

La voix du vieux sage résonnait dans la tête de David ; elle était si présente qu'il crut un moment qu'il était encore à côté de lui. Il se retourna brusquement.

Ce fut pour apercevoir le rabbi monter dans une voiture.

— Adieu, David, poursuivit la voix. J'ai agi comme j'ai dû le faire, la dernière étape est franchie... Ma mission est terminée.

« Le triangle..., pensa David. Les Bermudes ! »

Un seul être sur ce monde avait compris ou cru comprendre qui était réellement le pauvre rabbin de Safed, Eliazar Ben Mosche qui, pendant quelques infimes moments cosmiques, avait tenu le sort du monde entre ses mains.

Avant de quitter Gorki, David avait longuement discuté avec le professeur Vladimir Abramovitch qui devait partir pour un lieu connu des seules autorités soviétiques, une base située dans les monts

Tcherski à l'est de la Sibérie. Il y poursuivrait, lui avait-on dit, ses travaux. Yarslev ne les avait pas quittés une seconde et, bien sûr, ils n'avaient pu se dire tout ce qu'ils auraient souhaité, mais ils s'étaient compris aux travers de leurs regards.

— « Depuis des siècles, avait dit Abramovitch, le secret de la création et de la destruction est contenu dans les livres de nos Sages. L'hébreu est la seule langue qui soit comprise par les anges, dit le *Sepher Ha Zohar*. Qui sont les anges, David ? Qui sont-ils ? »

Cela avait été ses dernières paroles. Il s'était éloigné un peu plus voûté qu'à l'habitude.

CHAPITRE VIII

Les autorités soviétiques avaient tenu parole. Elles avaient fait raccompagner David à la frontière polonaise où les autorités allemandes, puis françaises, l'avaient pris en charge.

Il regagna son laboratoire sous la protection des services spéciaux. A sa demande, personne n'y pénétra avec lui.

Eliazar Ben Mosche avançait lentement dans l'allée qui menait à la résidence qu'on lui avait assignée. Le ciel était couvert et il faisait une chaleur lourde et moite.

Rom le suivait à quelques pas. Un peu plus loin encore derrière eux marchaient les représentants de l'U.R.S.S. et des Etats-Unis. Ils se sentaient opprimés, ils se seraient bien passés de cette mission et contemplaient, songeurs, la fragile silhouette vêtue de noir qui trottinait devant eux. Ils ne pouvaient croire que cet homme puisse représenter un péril si effrayant.

La dernière épreuve était arrivée ; la dernière phase !

Il fallait qu'il meure, qu'il abandonne ce corps, il le savait, et rabbi Eliazar éprouvait une peur atroce : une peur humaine. Ceux qui étaient les plus proches de lui l'entendirent murmurer des paroles incompréhensibles.

Il y eut une détonation !

On ne sut jamais qui avait tiré !

Rabbi Eliazar porta les mains à sa tête, sa bouche s'arrondit sur un cri de stupeur. Il battit un instant l'air de ses bras, puis s'écroula.

Sur le front de Rom, les trois lettres se mirent à briller comme des charbons ardents, puis la première lettre s'effaça, ne laissant plus que le mot *Meth*. Il y eut ensuite un éclair blanchâtre puis le corps s'annula totalement.

Androvski et Somth tombèrent d'accord. Il était impossible de porter ces faits à la connaissance du grand public. Il n'y avait aucune explication satisfaisante... En tout cas un péril mortel avait été écarté. N'était-ce point le principal ?

ÉPILOGUE

Au travers du mur de vibrations, Az'raël, envoyé spécial de l'Impérîum d'Eloah, contempla la dépouille du vieux rabbin Eliazar Ben Mosche qui avait été son support pendant près d'un siècle terrien.

Az'raël s'était véritablement incarné dans le corps d'un homme. Il le fallait ; il était nécessaire que le Conseil des Sages puisse étudier la démarche intellectuelle d'un Terrien. Il n'avait redécouvert sa réelle identité que quelques années auparavant. L'intervention de Rom le bionique avait été nécessaire pour le préparer à la réintégration.

Les Terriens avaient atteint le stade critique ; leur survie ne dépendait plus maintenant que d'eux seuls.

L'univers 23 D qu'Az'raël venait de réintégrer était inaccessible aux Terriens. Son appareil l'attendait dans ce repli spatio-temporel sélectionné par X 236, le grand coordinateur. Il constata qu'il ne s'était écoulé que trois unités de temps XRP.

Il était satisfait et il pouvait l'être. Il avait parfaitement rempli sa mission, mis à part la perte d'un bionique de classe 4 désactivé par la dévitalisation de son corps de Terrien ce que – se disait Az'raël – les cybernéticiens d'Eloah auraient dû prévoir !

Il avait parfaitement étudié l'espèce d'humanoïdes de cette planète. Il connaissait ses réactions. Du moins, il pouvait les imaginer.

Az'raël avait parcouru le monde, en avait établi une topographie précise. Il savait surtout de quoi les humanoïdes de la planète bleue de la galaxie blanche étaient capables. Curieuse espèce en vérité que cette espèce-là, qui ne devait son existence qu'à la faute de l'un des Eloah.

Le Conseil des Sages avait eu raison, comme toujours !

Il avait été possible, tout au moins dans cet univers-là, de transmuter l'énergie en matière par la concentration énergétique des vibrations de ce que les humains appelaient la parole.

Qui d'entre les Eloah avait eu l'audace, la folie de commettre cette imprudence ? Ce n'était pas à lui, Az'raël simple garde intertemporel, de rétablir la continuité des univers. Le Conseil déciderait, ou bien l'humain qui détenait maintenant le secret. Ce n'était pas son problème !

Il hocha la tête pensivement puis s'installa au clavier du bélinoscaphé et programma son rapport. L'autorisation de

réintégration lui parvint immédiatement. Il détermina la courbe trajectorielle et se confia au pilote automatique. Bientôt, il rejoindrait le module de translation, une gigantesque construction flottant en orbite intertemporelle qui ressemblait étrangement à une lettre hébraïque.

A un Aleph !

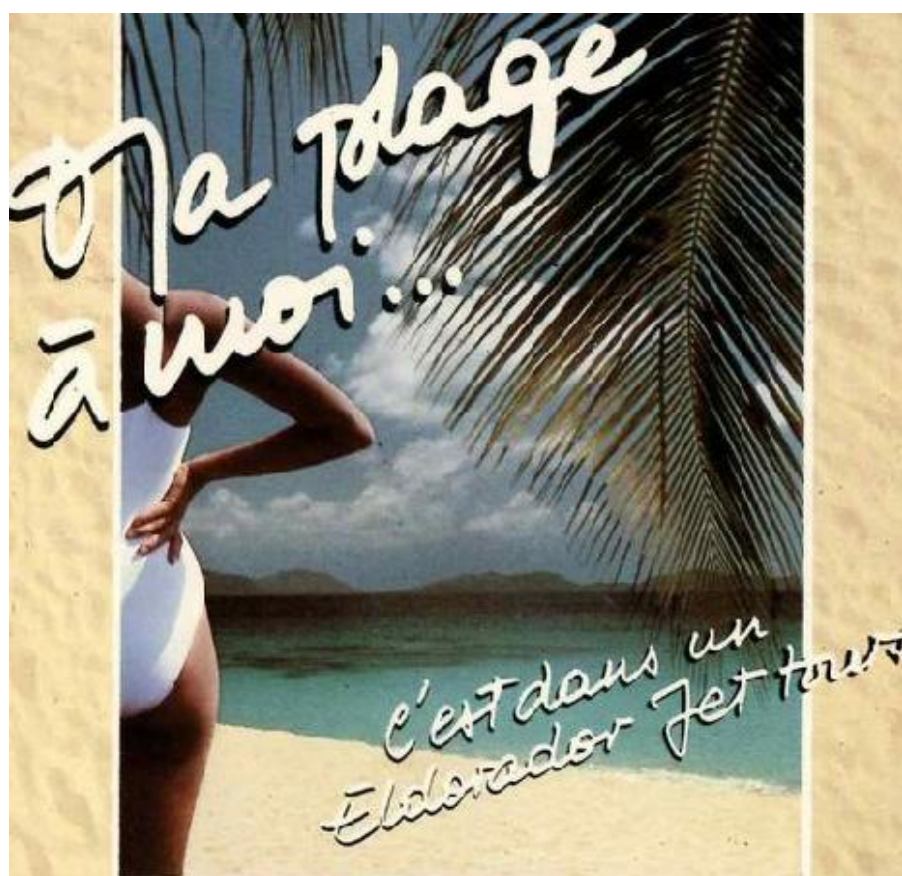
David s'était agenouillé auprès de l'hibernatrice. Il posa son front sur le couvercle de verre au travers duquel il apercevait le visage de Katia, puis il sortit lentement de sa poche le papier froissé, celui sur lequel était écrit le mot... Ses yeux se posèrent sur les lettres sacrées... Ses lèvres tremblèrent...

Par le soupirail entrouvert, il entendit brusquement les rires joyeux d'enfants qui jouaient...

La parole... La parole... Oserait-il la prononcer ?

FIN (?)

-
- 1 Juste.
 - 2 Cabale pratique.
 - 3 Exact. L'empereur Rodolphe II de Habsbourg rencontra le rabbin Loew en 1582. On dit qu'il aurait été secrètement converti au judaïsme.
 - 4 Exact.
 - 5 Chandelier à 7 branches.
 - 6 Calotte portée par les juifs pieux.
 - 7 Rachi de Troyes : célèbre commentateur de la Torah.
 - 8 Bonne chance.
 - 9 Littéralement : l'adversaire dont plus tard l'Eglise fit Satan.
 - 10 La Genèse.
 - 11 Les langues officielles sont l'hébreu, le yiddish, le ladino et l'arabe.
 - 12 Communauté d'origine d'Europe centrale ultra pratiquante. Méah schéarim veut dire les portes. Secte Nétouri Karta . gardiens de la cité.
 - 13 Premier mot de la Genèse : Au commencement – valeur 613 (248 + 365 = 10).
 - 14 S'il vous plaît, monsieur, combien ?
 - 15 Littéralement : le maître du saint nom.
 - 16 Equivalent de : « A votre service, à votre service, monsieur.
 - 17 Grammaire cabalistique qui traite des lettres hébraïques comme éléments de la création.
 - 18 Abraham notre père.
 - 19 Fondée par un Persan de famille noble qui prit le nom de Baha'U'Lla (gloire de Dieu) elle n'a ni rite, ni cérémonie ; ni prêtre et ne demande pas à ses adhérents de renoncer à leur ancienne foi.
 - 20 Première lettre de l'alphabet hébraïque. Valeur numérique un. Lettre-Mère.
 - 21 Poète persan du XIII^e siècle qui a chanté particulièrement les joies de la vie.
 - 22 Surtout célèbre par son fameux ouvrage : *La guerre des Juifs*.
 - 23 Poignard courbe en argent.
 - 24 Moins trois cent quatre-vingt-douze mètres.
 - 25 En grec, le nom de la mer Morte est Asphaltis.
 - 26 Si l'on en croit Freud, Moïse se serait nommé Issarphot (*Moïse et le monothéisme*)
 - 27 Le fait a été rapporté à plusieurs reprises par des observateurs non juifs.
 - 28 Exact.
 - 29 Exact. Le professeur Agrest, par exemple.
 - 30 Seigneur.
 - 31 Cylindre creux contenant des textes sacrés relatifs aux commandements et que les juifs pieux accrochent aux linteaux de leurs portes.
 - 32 Rehov : rue
 - 33 Le monde existant n'est pas le premier. Il fut précédé selon la genèse (XXXV) par d'autres mondes, gouvernés par des rois d'Edom qui disparurent. En ce sens la création du monde se présente comme un processus de purification et de séparation du Tohu va Bohu, fait des débris laissés par des mondes antérieurs. (Henri Serouya : La Cabale. Presses Universitaires de France.)
 - 34 Bonjour, monsieur.
 - 35 Exacts.
 - 36 Exacts.
 - 37 Cuisine rituelle des juifs pieux.
 - 38 Spéculative : Verset II.
 - 39 Pratique : Chapitre premier. Verset IV.
 - 40 Genèse : Chapitre premier. Verset II.
 - 41 Genèse : Chapitre premier. Verset III.
 - 42 Genèse : Chapitre III. Verset XXII.
 - 43 Livre du nom d'Abraham Ibn Ezra.



AIR FRANCE **Jet tours**

RENSEIGNEMENTS AUPRÈS DES AGENCES AIR FRANCE ET TOUTES LES AGENCES DE VOYAGES OU
AU CENTRE D'INFORMATION JET TOURS, 19, AVENUE DE TOURVILLE 75007 PARIS - TÉL. 705.01.95

Rabbi Eliazar Ben Mosche, humble cabaliste de Safed, peut-il mettre l'avenir du monde en péril? Quel rapport peut-il exister entre lui et le jeune biologiste David Salz?

«Le monde a été créé par la parole», disent les livres saints. Eliazar connaît le mot exact prononcé par Dieu. Mais l'homme ne peut, ne sait que détruire! Partagera-t-il son lourd secret?



9 782226 525130

Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS
(Roger Garland)

ISBN 2-265-02513-5